

N° 27
2011

CHRONIQUES



NONTRONNAISES

Présentées par le GRHIN
Groupe de Recherches Historiques du Nontronnais



SOMMAIRE

Editorial	P.3
Notre voyage en Charente <i>Francis Gérard</i>	P. 5
Les écrivains du Piégutais <i>Jean Bardoulat</i>	P. 31
Le canton de Jumilhac-le-Grand <i>Jean-Pierre Rudeaux</i>	P. 44
Jean Guy Antoine Devard <i>Hervé Lapouge</i>	P. 52
Notre voyage vers les Bastides <i>Marie-Thérèse Mousnier</i>	P. 66
Nontron en cartes, plans, gravures... <i>François Reix</i>	P. 85
L'Aquitaine <i>Marie-Thérèse Mousnier</i>	P. 101
Ephéméride	P. 112

EDITORIAL

En introduction à ce numéro 27 de nos Chroniques Nontronnaises, voici la plume de ce Périgordin d'adoption et de cœur que fut André Maurois :

« ...On pourrait presque dire, que l'histoire locale est la seule vraie, ou plus exactement, que l'histoire nationale n'est qu'une somme d'histoires locales... »

Nos remerciements sont adressés à nos collègues et auteurs pour leurs travaux divers de recherche sur le patrimoine historique, cartographique, littéraire et artistique nontronnais.

Nos remerciements sont adressés à nos collègues initiateurs à la découverte du patrimoine architectural et paysagé, lesquels rejoignent l'Histoire dans nos sorties culturelles et identitaires.

Notre reconnaissance à nos précieux collègues :

Christiane Le Deley qui assure, avec soin, la lecture de tous les textes publiés au nom du GRHIN.

Francis Gérard qui nous donne une édition de grande qualité.

Ceci dit, nous vous souhaitons, chers collègues, un excellent voyage dans nos Chroniques Nontronnaises.

La Présidente,
Marie-Thérèse Mousnier.

DANS LA DOUCE ET LUMINEUSE CHARENTE.



Notre voyage du 9 octobre 2010

- A l'Abbaye clunisienne de Ronsenac.
- Au château de Villebois-la-Valette
- A la chapelle templière du Dognon de Cressac
- Au Maine Giraud - Château Vigny.

Francis Gérard

LE PRIEURÉ CLUNISIEN DE RONSENAC

Ronsenac est un petit village comptant de nombreuses sources, dont une encore 'vénérée' actuellement.

Bien que nous soyons assez peu renseignés sur son histoire, il semble que le village soit étroitement lié à la voie antique reliant Périgueux à Saintes, puis au Moyen-Age à l'abbaye.

La dizaine ? de moines vivant ici faisait vivre tout le village, telle une seigneurie.

Cette abbaye est en fait un prieuré dépendant de l'abbaye de Cluny, seule Cluny était une abbaye, ses quelque 1500 dépendances étaient toutes des prieurés même si, comme ici, plusieurs autres prieurés moindres dépendaient de lui.

Notons que le Sud-Ouest de la France fut rarement clunisien et plutôt cistercien.

Les premières traces apparaissent dans les textes en 1087, par le don du seigneur local à l'abbaye de Cluny des terres où ce prieuré fut bâti.

Ce prieuré est complet : église St Jean-Baptiste (XIIe) jouant rôle d'église paroissiale, cloître assez vaste avec galerie (traces), salle capitulaire, scriptarium, chauffoir, dortoir, salle à manger, appartements du prieur... même si certaines parties sont en partie ruinées.



L'imposante façade Sud où les deux extrémités devaient être surélevées par rapport au corps central renfermant le réfectoire.

A gauche de la façade Sud, les restes d'un mur font penser à une possible enceinte.

La base des bâtiments est du 12^e siècle. Dans la façade Sud, une porte a été plus tard aménagée et surmontée d'un lion (récupéré du 12^e siècle ?) porte 'léopardée'.. Plantagenêts ?

L'abbaye fut très endommagée durant la guerre de Cent Ans. La proximité de la forteresse de Villebois explique cela : les troupes attaquantes, tour à tour françaises et anglaises... les 'grandes compagnies' logeant de façon souvent brutale ici (2,5 km du château).

Romane au départ, l'abbaye fut rebâtie au XV^e siècle, plutôt richement. La porte d'entrée fut décorée (traces d'abord gothiques puis porte actuelle). Un grand escalier en spirale, tout en pierre, fut bâti, conduisant à l'appartement du prieur. Derrière, la salle à manger des moines fut coupée en deux, le chauffoir aménagé en cuisine... le tout orné de cheminées. Bref un peu de confort s'installait.



porte d'entrée.

Mais surtout, travaux énormes, un vaste cellier, voûté de pierres bien appareillées, a été creusé et aménagé sous le grand bâtiment. Volonté de cultiver la vigne ? Sûrement.

Le cloître était vaste et entouré d'une galerie dont il ne reste que des traces. Des éléments sculptés de ce cloître furent retrouvés : ils démontrent deux époques, l'époque romane du 12^e et l'époque plus flamboyante du 15^e. Le cloître a donc lui aussi été refait.



Ancien cloître et en arrière-plan les salles capitulaire et de travail ou subsistent de nombreux sarcophages.

Derrière le cloître s'ouvre contre l'église la salle capitulaire. Ce fut le lieu de prédilection des tombeaux des moines. Ce lieu s'avéra vite trop étroit et deux tombes à 'pourrissoir' furent creusées dans son entrée. (tombes réutilisables)

Dans la salle à manger des moines il reste quelques traces de peintures murales. La salle suivante est repeinte mais il semble que des 'fresques' existent sous la peinture.



Traces de décorations de la salle à manger des moines.

Les écrits sur le prieuré sont rares, si ce n'est les rapports annuels des 'inspecteurs' venus de Cluny. L'un de ces rapports mentionne que, durant la guerre de Cent Ans, les moines de Cluny ont rebroussé chemin à Angoulême, par crainte de la soldatesque.

Durant les guerres de religion l'abbaye fut à nouveau détruite, il semble qu'elle ne s'en soit que partiellement remise.

L'église prieurale est actuellement l'église paroissiale. C'est un édifice roman de type charentais à nef principale et deux bas-côtés. Elle fut beaucoup remaniée au XIXe siècle.



église du prieuré devenue paroissiale.

Le GRHIN tient à remercier ici monsieur Montigny, le propriétaire du prieuré, pour sa gentillesse et ses explications.

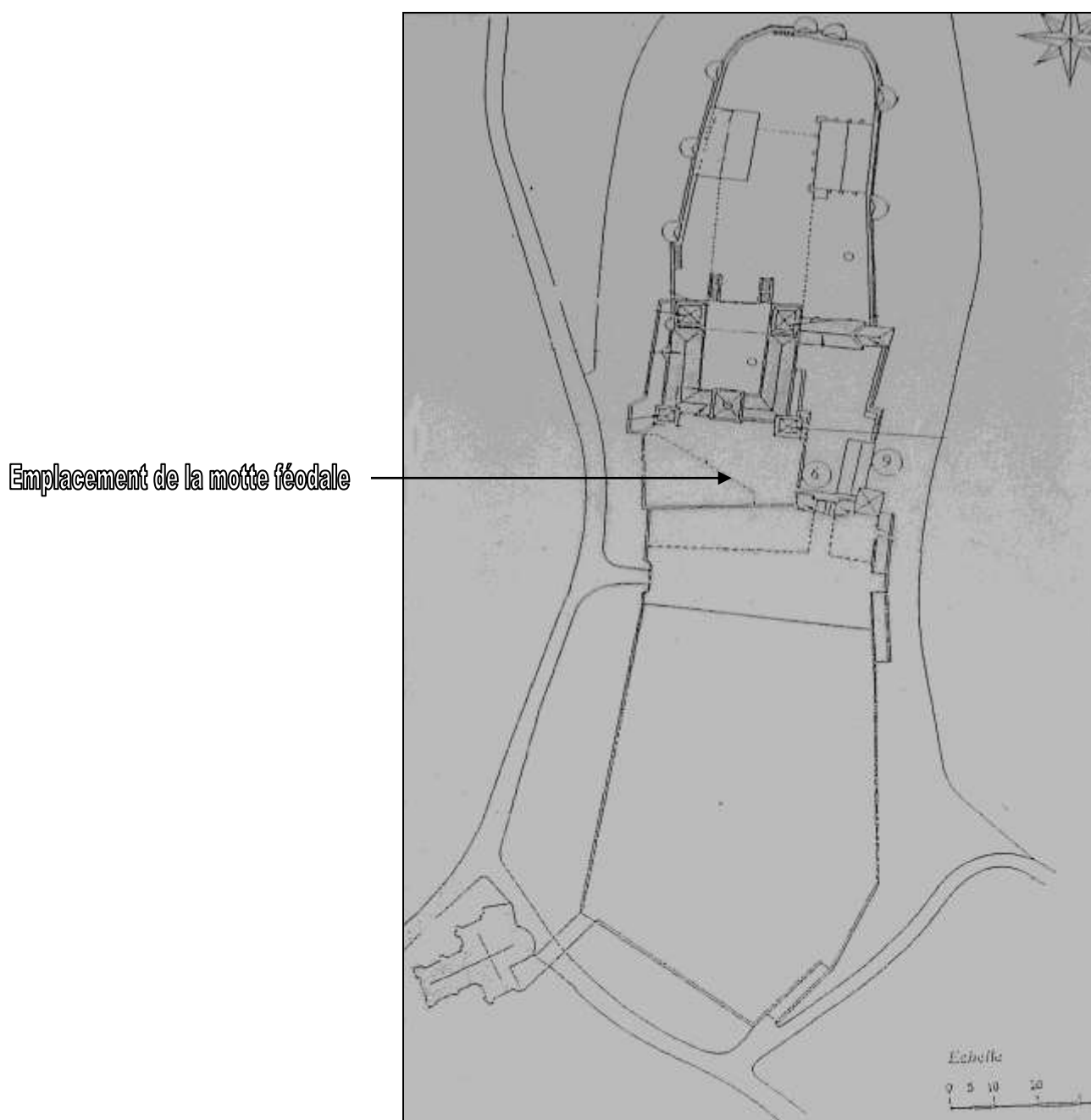
LE CHÂTEAU DE VILLEBOIS-LAVALETTE

Le château de Villebois-Lavalette a une longue histoire, importante à cause de sa situation, tout comme celui de Mareuil, en frontière du Périgord et de l'Angoumois, là où souvent passait la limite entre la Guyenne anglaise et le royaume de France durant la guerre de Cent Ans, mais aussi de tous temps.

Son histoire se divise en six grandes périodes :

1) La naissance de la féodalité.

Aux alentours de l'an mil, vraisemblablement, l'éperon rocheux qui permet sa situation stratégique fut rehaussé d'une motte féodale, certainement surmontée d'un donjon de bois.



Seigneurs connus : Les Fulcher de Villebois au VIII^e siècle ; les Hélié de Villebois à dater de 959 ; Hélié de Villebois édifia en même temps le castrum de Cognac. Les Ithiers de Villebois apparaissent en 1142 lors d'une donation à l'abbaye de St Cybard.

2) XII^e siècle, Les Plantagenêts.

Il se peut que Philippe de Falcombridge, marié par son père Richard Coeur de Lion à Amélie de Cognac fut aussi seigneur de Villebois.

Une première forteresse en pierre date de cette période, en particulier la grande enceinte et les restes de la chapelle basse avec ses chapiteaux de grande qualité du 12^e siècle. Furent-ils édifiés par les Plantagenêts ou les Ithiers de Villebois ?



La chapelle restaurée.

3) XIII^e siècle, Les Villebois et les Lusignan

La veuve de Philippe de Falcombridge s'est remariée avec Hugues X de Lusignan. Est-ce de là que Villebois passa aux Lusignan ?

Il est à peu près certain que Hugues de Mareuil qui fit prisonnier le comte de Flandre Ferrand à la bataille de Bouvines n'était pas celui du Périgord.

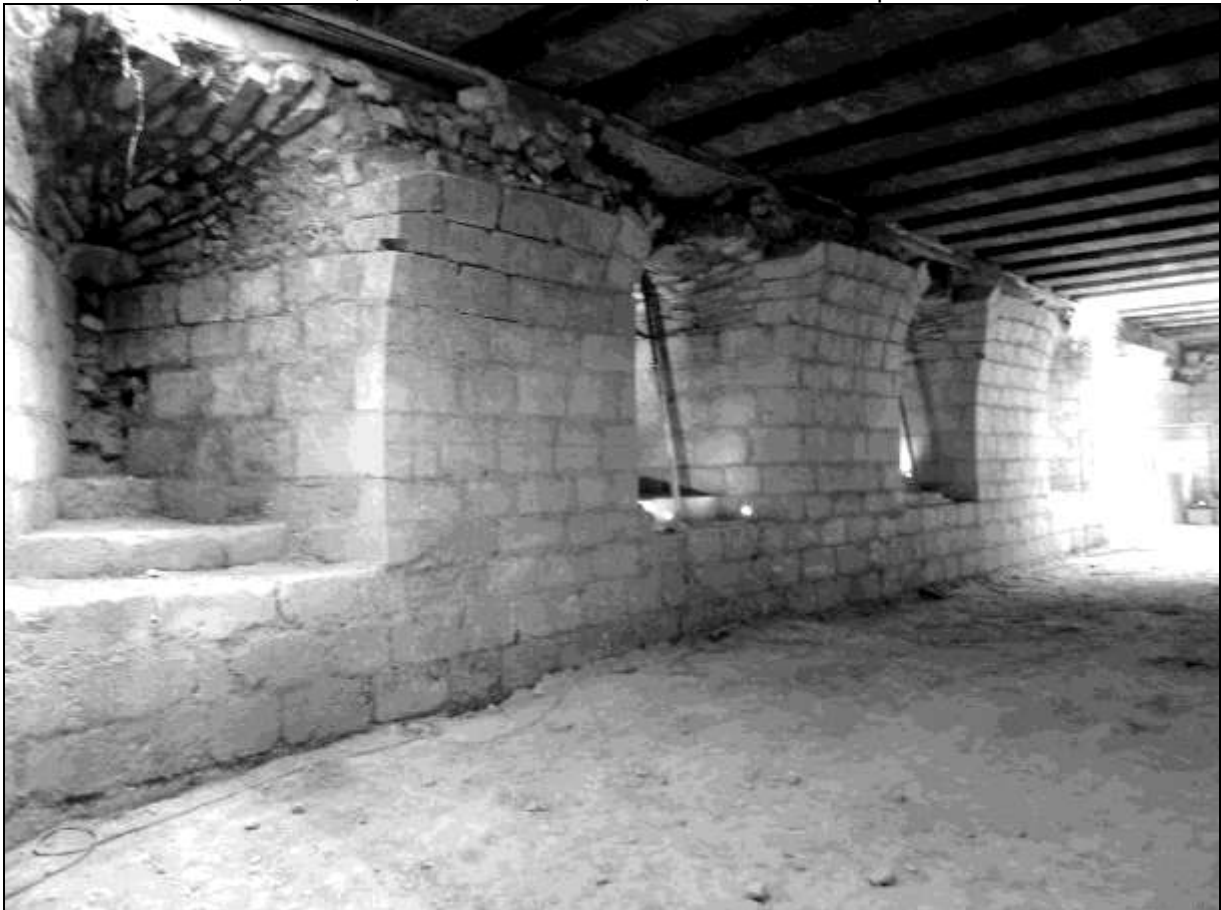
Villebois appartenait donc aux descendants des Ithiers ou plus vraisemblablement aux Lusignan. Cette affaire n'est pas encore claire.

Notons que, hors de toute étymologie logique, Villebois fut désigné dans les pouillés du XIII^e siècle Villa Bovis, son sceau ayant été pendant un moment une tête de bœuf... et La Rochebeaucourt au même moment désigné sous le nom de Roche aux boeufs castrés pourrait affirmer une appartenance commune à la même seigneurie.

C'est à cette époque que l'enceinte fut renforcée de ses tours demi-rondes et du pont-levis nord flanqué de deux tours.



Enceinte, créneaux, chemin de ronde du 12^e, tour demi-ronde et porte nord du 13^e.



restes souterrains de la grande bâtisse du XIII^e siècle.

Mais surtout c'est au XIIIe siècle que fut édifié un énorme donjon de 40 m de long et 10 de large coupant la colline de ses fortifications féodales. La grande salle souterraine récemment remise à jour donne l'idée de ce bâtiment sur trois étages dont il reste la partie ouest.

Cet habitat de grand prestige oriente vers les Lusignan ? Un tel donjon n'est pas fréquent en France. On trouve à peu près le même dans la forteresse de Gand en Belgique.

4) XIVe et XVe siècles, les Mareuil

Il est certain que, revenu dans le domaine royal direct au XIVe siècle, Villebois fut attribué aux Mareuil par Jean le Bon et qu'une querelle interminable intervint entre les Villebois seigneurs de La Rochebeaucourt et les Mareuil.

En 1354, Raymond de Mareuil (cadet du sire de Mareuil Guillaume) est récompensé par le roi qui lui attribue la châtellenie de Rochefort qui a appartenu à ses ancêtres. Comme cette seigneurie est au mains des Anglais, la charte royale dit qu'il jouira en attendant de la châtellenie de Villebois. Cette donation sera confirmée par la suite par Charles V et Charles VI.

On retrouve les bases de plusieurs constructions datant de cette époque dans la grande salle du XIIIe siècle.

La branche aînée des Mareuil s'étant éteinte, Raymond de Mareuil devint sire de Mareuil et de Villebois.

Les Mareuil seront sires de Villebois jusqu'en 1597, époque où la ville souffrira des guerres de religion.

Ces Mareuil vivaient plus à Villebois qu'à Mareuil (mais aussi à la cour de Cognac et à Paris). C'était une famille importante : chambellans du roi, puis échansons du duc d'Orléans (frère de Louis XII) à Cognac, premiers barons du Périgord, sénéchaux de Saintonge et d'Angoumois.

Ils sont à l'origine de l'aile ouest au XVe siècle dont on trouve les fondations perçant la grande salle souterraine. Cette aile sera reprise par le duc de Navailles dans le château moderne ; c'est la seule qui reste encore en place et l'on y retrouve une partie des ouvertures des XIIIe et XVe siècles.



Entrée de la grande salle avec au fond les fondations de l'aile ouest du XVe siècle.

Notons qu'en 1490, Guy de Mareuil a fondé à Villebois un couvent d'Augustins où il fut inhumé.

Les guerres de Religion virent la destruction de ce couvent et d'autres dans la région comme Ronsenac et la Maison des Templiers de Charmant.

5) XVIe siècle les ducs d'Épernon.

Gabrielle de Mareuil apporta en dot Villebois à Nicolas d'Anjou, son époux. (mariage rocambolesque)

En novembre 1589, le château est aux mains d'une bande de Ligueurs avec à sa tête le chevalier d'Aubeterre.

Le duc d'Épernon, originaire de Caumont dans le Gers, habile courtisan et 'Mignon du roi' vint y mettre le siège. Une brèche fut ouverte au canon qui fit se rendre les assiégés.

Fort de son succès, le duc d'Épernon acheta le château de Villebois (en regrettant les dégâts qu'il y a causés) à Nicolas d'Anjou, vers 1597.

C'est de cette époque que date en partie le castrum d'entrée.



Entrée et traces de l'ancien pont-levis

Dévoué à Henri IV, le duc reçut à Villebois Marie de Médicis et le jeune roi Louis XIII le 28 décembre 1615, lors du retour du mariage de Louis XIII avec l'infante Anne d'Autriche.

En mars 1622, par lettres patentes enregistrées à la Chambre des Comptes le 17 Août 1623 et au Parlement le 4 septembre 1631, la terre de Villebois fut érigée en duché-pairie sous le nom de Lavalette, nom du duc d'Épernon.

Épernon mourut le 13 janvier 1642 en laissant à son fils Bernard de Foix de La Valette le château de Villebois. Banni sous Richelieu, puis réhabilité par Louis XIV, il avait la survivance du gouvernement de Guyenne et s'y rendit à ce point odieux qu'il fut une des principales causes du soulèvement de Bordeaux durant la Fronde des Princes (voir sortie du mois de juin à Turenne, Claire Clémence de Maillé, princesse de Condé).

6) XVII^e siècle, les Montault de Navailles

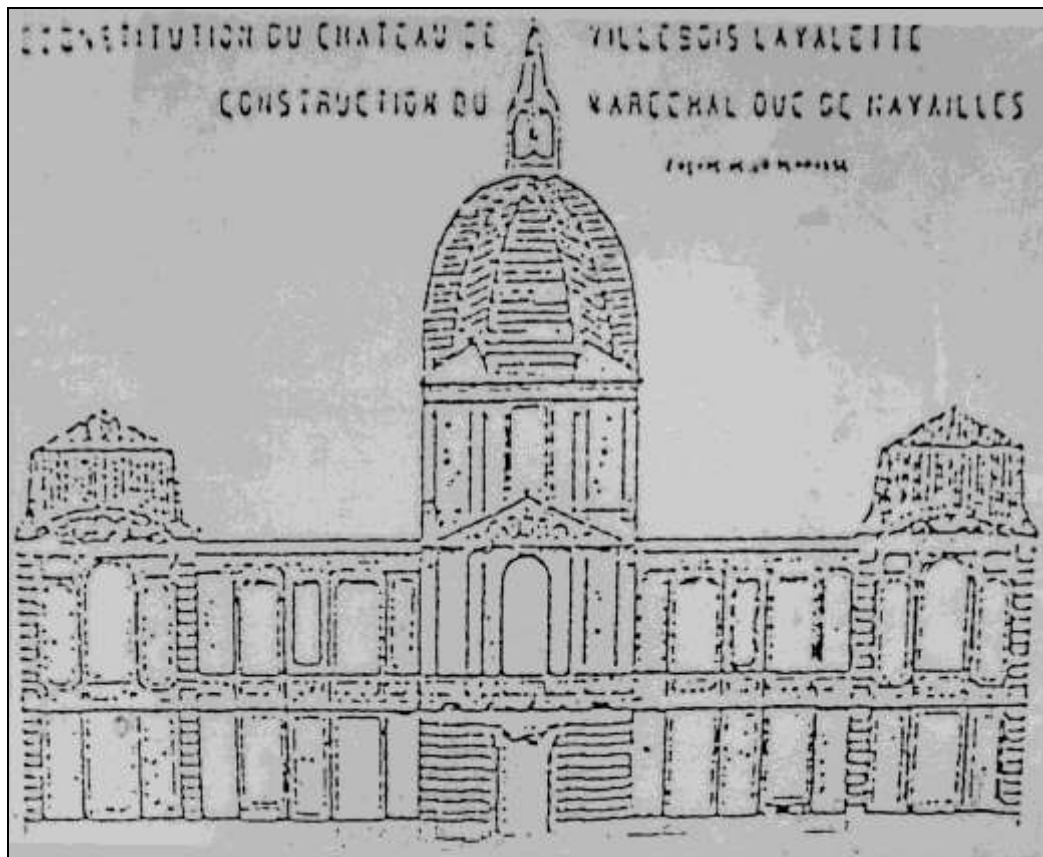
Mourant sans héritier direct, Épernon vendit le château le 7 décembre 1660 à la maison Montault de Navailles.

Messire Philippe Montault de Bénac, duc de Navailles et de La Valette, pair de France, chevalier des Ordres du Roy, général en chef de ses Armées, gouverneur particulier des villes et châteaux de Niort et Lourdes, exilé de la cour de Louis XIV, se retira sur ses terres au château de Villebois. Cet exil est dû à sa femme Suzanne de Baudéan : Madame de Navailles était chargée de la surveillance des jeunes demoiselles d'honneur de la Reine. Elle voulut s'opposer aux galantes entreprises de Louis XIV et fit fermer strictement les issues des appartements des jeunes filles. Le

jeune roi surpris et offensé finit par faire signer au duc et à la duchesse leur éloignement de la cour et leur destitution le 25 juin 1664.

Le duc toucha 750 000 francs pour sa destitution et son épouse 150 000.

Le duc fit raser la vieille forteresse et bâtir un château princier dont l'aile ouest subsiste encore.



Aile ouest, sur le petit mur nord, on peut voir les anciennes ouvertures des XIIIe et XVe siècles.

Les mêmes ouvriers qui construisirent le dôme bâtirent en 1665 les halles actuelles sur les anciennes du XIIe siècle.

Pendant son séjour à Villebois, Madame de Navailles fonda, le 17 novembre 1665, le couvent des Ursulines de Saint-Jean d'Angely, sur la place des halles, face au couvent des Augustins. L'importance de ce couvent fut telle que celui de Saint-Jean d'Angely fut éclipsé.

Quatre ans après sa disgrâce, le duc retrouva les faveurs du roi et fut nommé maréchal de France en 1675. Mais madame de Navailles resta longtemps seule à Villebois, oubliée de la cour du roi.

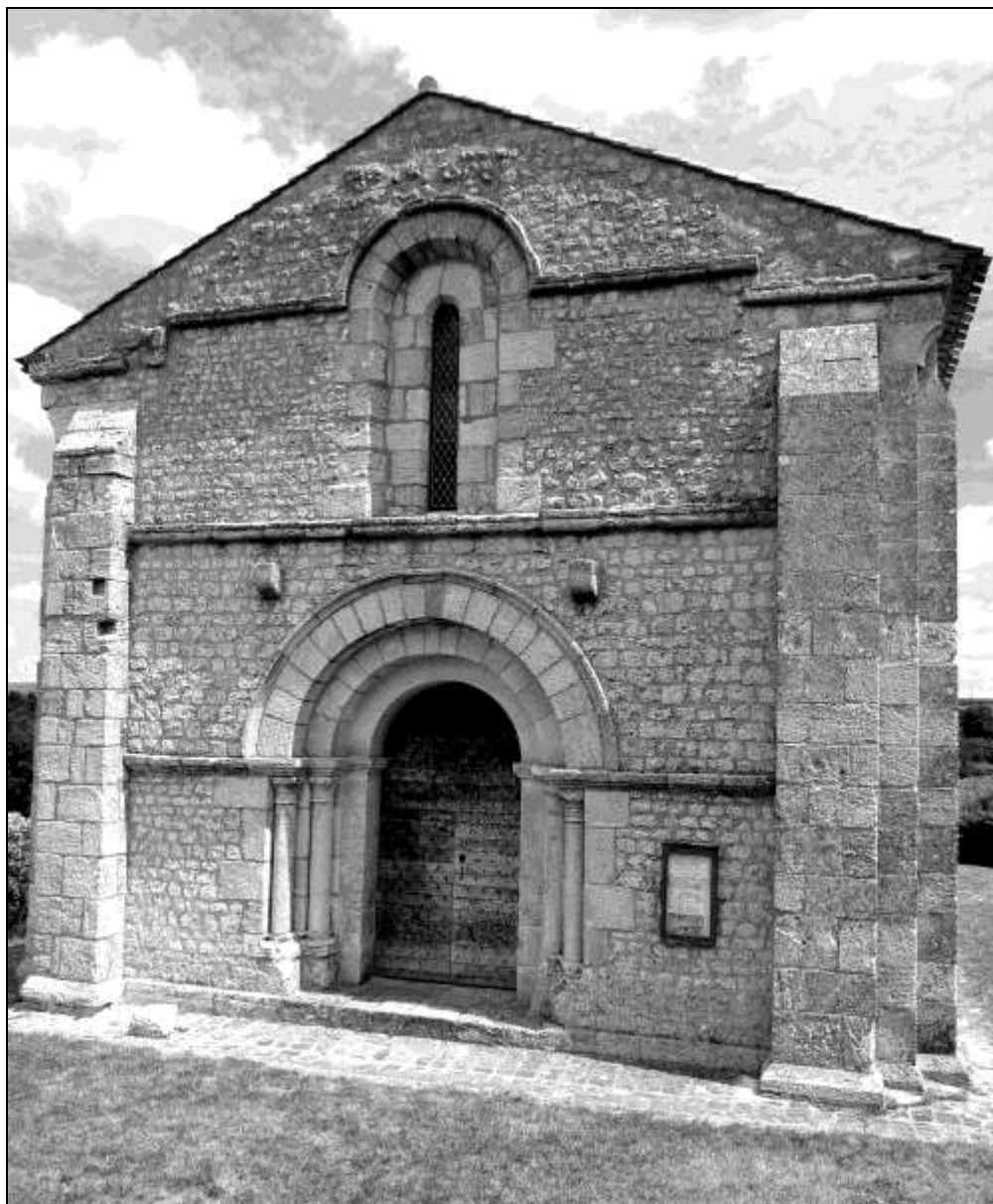
Le château fut vendu en 1696 et passa entre plusieurs mains : les Rohan de Soubise, les Courcillon. Il fut réquisitionné durant la Révolution et vendu en 1803 comme bien national à Gabriel Boivin. Il passa ensuite aux Huet-Deslaicunes, aux Bourrut-Lagauterie, à l'abbé Michon pour en faire un collège, à la commune puis au docteur Maurice de Fleury. Son petit-fils, plus connu sous son nom de comédien de Bernard Lavalette, en hérita avec son frère, ils le vendirent au propriétaire actuel, monsieur Fradin, qui le restaure magnifiquement, autant que scientifiquement.



Vue générale ouest.

Sources :
- Le Château de Mareuil, madame Madeleine Hériard
- Histoire de Villebois & de son château de Jean Tautou.
- Wikipédia

(CRESSAC) CHAPELLE TEMPLIÈRE DE LA COMMANDERIE « DU DOGNON »



Résumé des commentaires proposés par l'office de tourisme du Blanzacais.

Construite vers 1160, la chapelle templière faisait partie de la commanderie Du Dognon.

Son architecture très modeste respecte les règles cisterciennes préconisées par Bernard de Clairvaux : un simple rectangle « orienté ».

Les murs sont en pierre calcaire ordinaire (opus incertum) et pierre de teille de Saint-Même (pilastres, angles et ouvertures).

Mur est : un triplet de fenêtres en plein cintre (symbolisant la Trinité) est surmonté d'un oculus à quadrilobe (pour permettre à la lumière divine de pénétrer depuis les 4 points cardinaux)

Mur sud : 3 pilastres ; pilastre tronqué, corbeaux et traces d'ouvertures attestent de l'existence de bâtiments adjacents disparus. A droite du pilastre central une pierre est fortement usée par les mains des pèlerins de Saint-Jacques (main de pénitence).

Façade ouest : Tripartite comme les petites églises charentaises de la région et surmontée d'un fronton triangulaire. Portail en plein cintre à voussures sans ornements et colonnettes surmontées de chapiteaux peu travaillés. Les deux corbeaux au-dessus du portail soutenaient un auvent.

Mur nord : il comporte un arrachement incurvé, reste d'une galerie ?

Historique : récupérée par les Hospitaliers après le procès des Templiers en 1314, la commanderie a été endommagée par la guerre de Cent Ans, les guerres de Religion et a été vendue comme bien national à un fermier après la Révolution. La chapelle a alors servi à abriter du foin, des animaux. En 1902 la chapelle est rachetée par la communauté protestante de Barbezieux qui procède à des consolidations et restaurations par remplacement de pierres (voûte, toiture, corniche, pilastres, voussure du portail). La croix cévenole sur le mur sud atteste de l'appartenance à la communauté religieuse.

Restauration des peintures : les fresques des murs est et ouest ont été restaurées sur place par Mlle Mesdrikoff. Elle a également déposé la totalité des fresques du mur nord par collage sur des draps (de 1950 à 1957). Les rouleaux de fresques ont ensuite été envoyés aux ateliers nationaux pour restauration, collés sur du contreplaqué marine puis exposés au musée des monuments de France du Trocadéro. Ce n'est qu'à la fin des années 60 que le mur nord de la chapelle a pu retrouver sa grande fresque par pose sur treillis de bois d'acajou.

Historique des fresques.

Première campagne de peintures (vers 1170)

Registre supérieur mur Nord :

Réalisée sur fond clair cette fresque représente une bataille (dite de la Bocquée) qui s'est déroulée en 1163 dans la plaine de la Bekaa entre le Krak des Chevaliers et la ville d'Oms (Syrie) ayant opposé les Francs aux Sarrazins de Nour el Din.

A l'extrême gauche les chevaliers francs sortent d'une ville fortifiée (Antioche ?). Les femmes (dans les créneaux) les regardent partir.



Au centre, le célèbre cavalier blanc représente Geoffroy Martell, frère cadet du comte d'Angoulême Guillaume IV Taillefer (croix sur l'épaule droite et gonfanon)



A droite les Sarrasins vont se réfugier dans une ville fortifiée (Alep ? jamais prise par les chrétiens) dans laquelle des guetteurs sonnent le rappel.



A remarquer : les Francs ont le visage pâle, le heaume à nasal, le bouclier triangulaire (écu), les selles fortement relevées à l'avant et à l'arrière, pas de rênes mais des étriers. Les Turcs ont le visage foncé, un casque pointu, un bouclier rond, des selles plates.

Toute la moitié droite comporte de nombreuses fleurs de lys au-dessus des Sarrasins. Cette fleur, symbolisant la Trinité et Marie, a été, sur les conseils de Suger, adoptée par Louis VII comme emblème de la royauté. (leur présence est un hommage des Templiers au premier roi ayant participé

à une croisade. Louis VII a pris la tête de la 2^{ème} croisade de 1147, accompagné de sa jeune épouse Aliénor.)

Lors de cette première campagne de fresques on a représenté un faux appareil à simple trait dans la partie basse.

Mur ouest :

Il comporte 3 registres réalisés également vers 1170.

A droite : un cavalier terrassant l'infidèle pour protéger l'Eglise (Louis VII ?) et en face du cavalier une femme en habits du XIIe siècle représentant l'Eglise (Aliénor ? dont une représentation semblable existe à Chinon)



A gauche : Saint Georges (en moine-soldat) sauve la princesse de Silène (l'Eglise) des griffes du dragon.

Dans l'embrasure de la fenêtre : à gauche la queue du dragon, à droite le bateau des croisés.



Deuxième campagne de peintures (1180... 1190 ?)

Registre inférieur du mur nord : (l'enduit foncé a été réalisé pour masquer le faux appareil de 1170)

Il représente une trêve entre Chrétiens et Sarrasins avec échange de prisonniers ou d'otages (à l'époque de Saladin ?). Le cavalier isolé peut représenter le comte de La Marche Hugues VIII de Lusignan.

(Voir les photos précédentes)

Mur est : (orienté)

A gauche : pesée d'une âme par Saint Michel et au-dessus un chrisme contenant astres et alpha (je suis le commencement...).

A droite : l'évêque d'Angoulême de la 2^{ème} croisade (Lambert ?) et au-dessus les traces du chrisme effacé qui devait contenir l'oméga. (les chrismes ont servi de croix de consécration).



Troisième campagne de peintures (vers 1200 ? et début XIIIe ?)

Pour être à la mode de l'époque et se détacher de l'austérité cistercienne, on ajoute de nombreux motifs décoratifs : galons en bordure des bandes du mur nord pour donner un aspect de tapisserie... sans s'inquiéter de couper les têtes et les pieds des personnages déjà représentés !

Au mur est : rinceaux luxuriants, masques léonins autour des fenêtres sous l'oculus, petites arcatures en brun foncé pour souligner l'arc-doubleau.

Au mur ouest : décoration géométrique autour de la porte et dans la partie haute de l'embrasure de la fenêtre, ainsi que dans l'arc-doubleau un faux appareil à deux traits (plus tardif que le faux appareil à trait simple).



Détails du mur est.

LE DOMAINE DU MAINE-GIRAUD ; ALFRED DE VIGNY.

Alfred de Vigny est né à Loches, en Touraine, d'une ancienne famille noble ruinée par la Révolution. Il a passé, dès deux ans, à Paris, logé à l'Élysée-Bourbon, l'actuel palais de l'Élysée, une enfance morose, raillé pour son extraction, malgré des études brillantes.

Il place beaucoup d'espoir dans la Restauration et entre dans l'armée avec un rêve de devenir un grand capitaine.



Il termine comme capitaine, mais son unité ne participe pas aux campagnes. Ses rêves de gloire s'envolent et, d'ennui, il donne sa démission. (1827)

Il publie en 1822, avec un certain succès, une dizaine de poèmes de jeunesse puis compose Moïse, Eloa et le Déluge...

Il épouse en 1825 Lydia Bunbury, une jeune Anglaise.

Il cherchera alors la gloire dans l'écriture :

- les poèmes antiques et modernes ;
- des romans : Cinq-Mars,
- il traduit Othello de Shakespeare en 'le More de Venise'

Il est considéré au Cénacle, rue Notre-Dame-des-Champs, comme un maître de la jeune école, mais son orgueil souffre de la gloire de Victor Hugo.

La révolution de 1830 et le régime bourgeois de Louis-Philippe le décevra. Il renonce à la poésie et se lance dans la prose sur les déçus du siècle : les poètes et les militaires. C'est Stello, la détresse du poète ; Servitude et Grandeur militaires, la détresse du soldat ; Chatterton, une adaptation théâtrale de Stello ; et sa suite Daphné.

Les épreuves cruelles de la vie surviennent : il perd sa mère et en est très affecté ; il rompt sa liaison orageuse de six années avec l'actrice Marie Dorval... Il s'éloigne de toute foi religieuse.



Au lendemain de cette crise, Alfred de Vigny revient à la poésie : la Mort du Loup, le Mont des Oliviers, la Colère de Samson sont des chefs-d'œuvre.

Dès lors un certain équilibre est retrouvé : à Paris il fréquente de nouveau les milieux littéraires, pose sa candidature à l'Académie Française où il est élu en 1845, après six échecs... et quelque opposition... Il s'intéresse aux problèmes politiques.

Sa maturité lui permet d'écrire ses plus beaux poèmes : la Maison du Berger, la Flûte, la Sauvage, la Bouteille à la mer, les Destinées, l'Esprit pur ; qui ne seront publiés qu'à titre posthume.



Au tournant de ses désillusions, il rencontra le Maine-Giraud.

Sa famille maternelle, son grand-père, Monsieur de Baraudin fit l'acquisition du Maine-Giraud en 1768 pour 40 000 francs. A sa mort le domaine passa à Sophie, chanoinesse de Malte, sœur de Marie-Jeanne, la mère d'Alfred de Vigny. Mère trop protectrice, qui pourtant l'autorisera à se marier avec Lydia !

Son père meurt, âgé, en 1816, ce qui rend plus étroit encore le lien avec sa mère.

En 1823, le jeune capitaine âgé de vingt-six ans, se rend vers Bordeaux et les Pyrénées en garnison. Son cousin, le colonel comte de Montlivaux, lui accorde une permission spéciale pour rendre visite à sa tante près du petit village de Champagne. Sa tante découvre un neveu qu'elle ne connaissait que par les lettres de sa sœur. Celui-ci n'ignore pas que le domaine lui reviendra un jour. Ce fut son premier contact avec le Maine.

Il écrit : *« ce manoir, ou maine, est posé sur une petite colline comme sur un piédestal formé d'un seul roc... Au pied s'étendent des prairies arrosées de sources d'eau vive tombées des rocs. Au-dessus de ce tapis verdoyant parsemé de fleurs jaunes et bleues s'allonge en cercle la couche large des blés... Un troisième étage d'un vert plus clair couvre les coteaux de ses vignes et les sillons avec les ceps aussi hauts et épais que des buissons et une quatrième ligne couronne le cirque par des bois de chênes vieux et robustes... Sur la façade de la demeure, une tour octogonale allonge son toit d'ardoises comme celui d'un clocher. A ses flancs s'attache une tourelle couronnée d'un petit dôme d'où sort une longue flèche... Une enceinte de murailles, de maisons, de chais, de granges, de pressoirs et de fours encadre une longue cour carrée... »*



Avec sa tante, on évoque la famille dont le célèbre navigateur Bougainville.

Le 7 novembre 1827, Sophie de Baraudin s'éteint à l'âge de soixante-douze ans.

Alfred de Vigny viendra pour la deuxième fois au Maine-Giraud régler la succession de sa mère. Le Maine-Giraud est à l'abandon. Vigny dresse scrupuleusement l'inventaire du domaine et refuse de le vendre. Ce manoir lui est cher, symbole passé de sa famille, lieu où sa mère a grandi. Il entre complètement dans le personnage de propriétaire terrien avec sérieux et passion.

Mais le retour parisien s'impose. Le poète ne reviendra pas en Charente avant septembre 1838. Pendant 11 ans il va gérer pour sa mère le domaine depuis la capitale.

Ces années voient les grands écrits de Vigny, Roméo et Juliette, Shylock le Marchand de Venise, la maréchale d'Ancre et d'autres... C'est l'époque du théâtre qu'il écrit pour Marie Dorval.

Mais il consacre beaucoup de temps et de soins à Lydia sa chère et tendre épouse.

C'est aussi l'époque de la révolution de 1830 qui le décevra et où il renonce à soutenir les Bourbons et change ses vues philosophiques et politiques.

Puis viennent les dures épreuves : Noël 1837 voit s'éteindre sa mère. Peu de temps après il renonce définitivement à Marie Dorval.

Le 20 septembre 1838, il se réfugie avec Lydia au Maine-Giraud, le cœur et l'âme meurtris...

C'est alors qu'il installe son bureau en haut de la tourelle, sa 'cellule de moine' où il passe de longues nuits d'insomnies à écrire.

Après avoir assisté à une chasse au loup, naît le 30 octobre 1838, le poème la « Mort du Loup », tant admiré. Peu de temps après Vigny interdira de chasser sur ses terres, position très rare à l'époque.

C'est en renouant avec la poésie que Vigny pansera ses plaies de l'âme.

Mais le 2 novembre le père de Lydia, M. Hugh Mills Bunbury meurt en Angleterre. C'est en route pour ce pays qu'il commencera à écrire la « Colère de Samson » où il dépeint comme pour une thérapie l'amour trahi... de Marie Dorval...

Il est connu outre-Manche et sera célébré et reçu durant son séjour.

De retour à Paris en mars 1839. Ce seront les critiques peu justifiées de Sainte-Beuve et du comte Molé, la difficile élection à l'Académie Française.

Dès septembre 1846, Vigny reprend la route vers la Charente... vers son refuge avec Lydia.



Je n'ai connu qu'une fois l'âme et la vie
d'une sainte, et elle était protestante...
Minitature anonyme : Mme Alfred de Vigny

Il écrira des répliques aux attaques dont il fut l'objet mais ne les publiera jamais. Il écrit en juin 1851, au Maine-Giraud :

« *A présent que plusieurs années et deux révolutions se sont passées, vous sentez combien il serait puéril de parler au grand public de cette affaire qui semblerait, à côté des grandes catastrophes qui ont bouleversé l'Europe, une tempête dans un verre d'eau.* »

Cette affaire a durement éprouvé le poète, et la campagne charentaise a eu plus que jamais des vertus apaisantes pour cette grande âme souvent blessée. Son œuvre « la Maison du Berger » souligne combien la nature peut être un refuge par rapport à la ville, aux mesquineries.

« *Quand j'ai dit que 'la solitude est sainte', je n'ai pas entendu par solitude une séparation et un oubli des hommes et de la société, mais une retraite où l'âme puisse se recueillir en elle-même, puisse jouir de ses propres facultés et rassembler ses forces pour produire quelque chose de grand.* » Vigny a conscience de son art.

En 1848, il est à Paris... « *L'aspect de Paris était celui d'une ville frappée de terreur et de folie.* » Il se présente en Charente pour les législatives... où il obtient peu de voix. Déçu il se réfugie à nouveau au Maine-Giraud : « *J'avais besoin de recueillement autant que ma chère malade avait hâte de trouver le repos dans ce pays charmant qui n'a pas d'hivers.* »

Il va se concentrer sur la gestion du domaine de 85 hectares, au point de se déclarer un jour : « *M. de Vigny, vigneron* ». Il nomme Philippe Soulet comme régisseur et fait si bien que le Maine qui lui a coûté beaucoup en impôts et travaux va lui rapporter de plus en plus. C'est la production d'eau-de-vie qui sera la plus bénéfique en association avec la maison Hennessy.

L'état de santé préoccupant de Lydia les oblige à prolonger leur séjour en Charente. Ils participent de plus en plus à la vie locale. On voit en Vigny « un bon monsieur ». Il réunit ses domestiques dans son salon à la veillée pour jouer aux cartes ou leur faire la lecture. Il écrit « les Destinées ».

Il utilise la bibliothèque d'Angoulême, en même temps qu'il se préoccupe de trouver une chaudière solide et de bons serpentins. Il se promène beaucoup, se rend à Blanzac à pied au restaurant de l'Hôtel de Monte-Cristo.

De retour à Paris il surveillera méticuleusement le fonctionnement du domaine par le biais de son régisseur. Les lettres très pratiques et précises à celui-ci le prouvent.

A partir de 1850, Alfred de Vigny semble s'enraciner en Charente. Il va demeurer plus de trois ans au Maine-Giraud en compagnie de Lydia, sa chère malade qui retrouve « *cet air embaumé qui la guérit toujours* ».

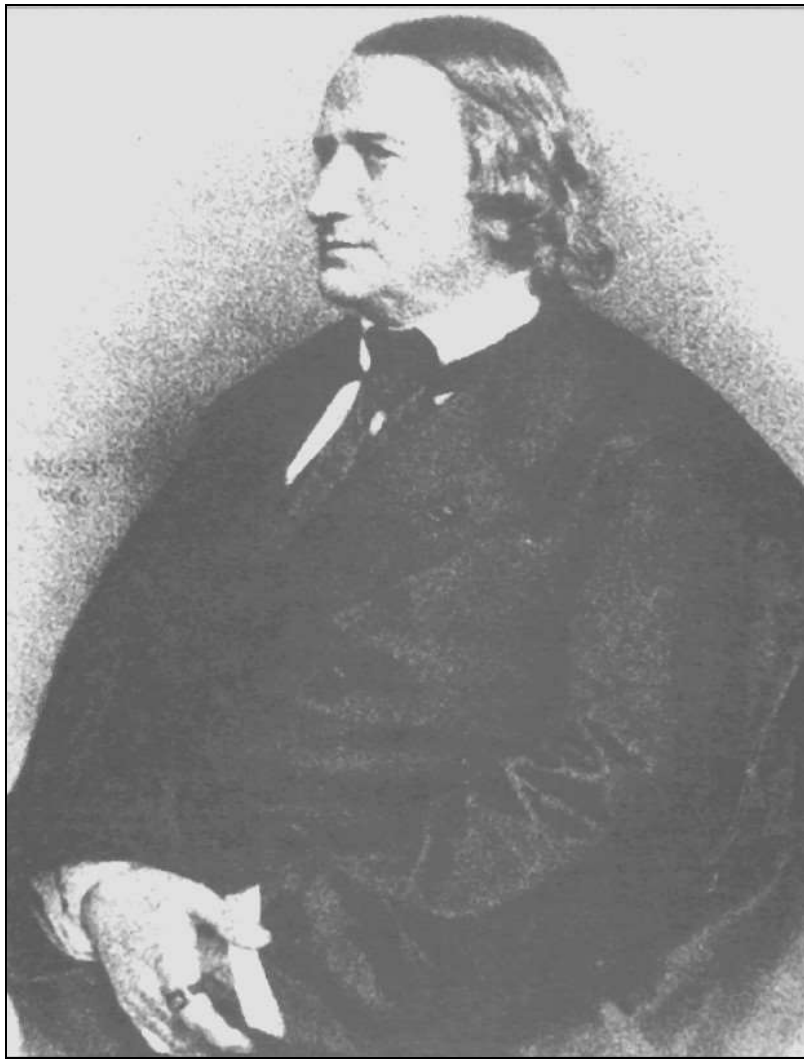
Vigny aurait pu rester sur ses positions de propriétaire terrien, vigilant le jour, isolé la nuit en haut de sa tour. Mais il ne pouvait être indifférent au sort de ses compatriotes. Il se sent proche de la population locale et y trouve une réputation de « bon monsieur », de « grand monsieur ».

Il a offert une cloche à l'église St Christophe de Champagne. Un autre de ses soucis est l'instruction des paysans. Il tente d'ouvrir une bibliothèque à Blanzac, mais se heurte au veto de la municipalité.

Il entreprend M. Landry, le maire de Champagne, de la nécessité d'ouvrir une école primaire. Il n'obtiendra gain de cause qu'en 1861 avec la réouverture de l'école publique de Champagne. Il organise des représentations théâtrales. Plus, il s'inquiète de l'instruction à donner aux sourds-muets, imaginant un enseignement technique approprié. Il tient à améliorer la vie de ses fermiers, leur confort, en faisant parquer leurs chambres.

Tour à tour garde-malade dévoué, auprès de Lydia, vigneron consciencieux, écrivain inspiré qui lèguera ses plus belles pages au Romantisme, voici le vrai visage du poète. C'est celui d'un homme profondément humain, charitable, dénué de tout préjugé.

En octobre 1853, il écrit au Maine-Giraud « *La bouteille à la mer* » que le vieil homme envoie comme un message « *à un jeune homme inconnu* ».



Francis Gérard.

ÉCRIVAINS DU PIÉGUTAIS



Félicie Brouillet

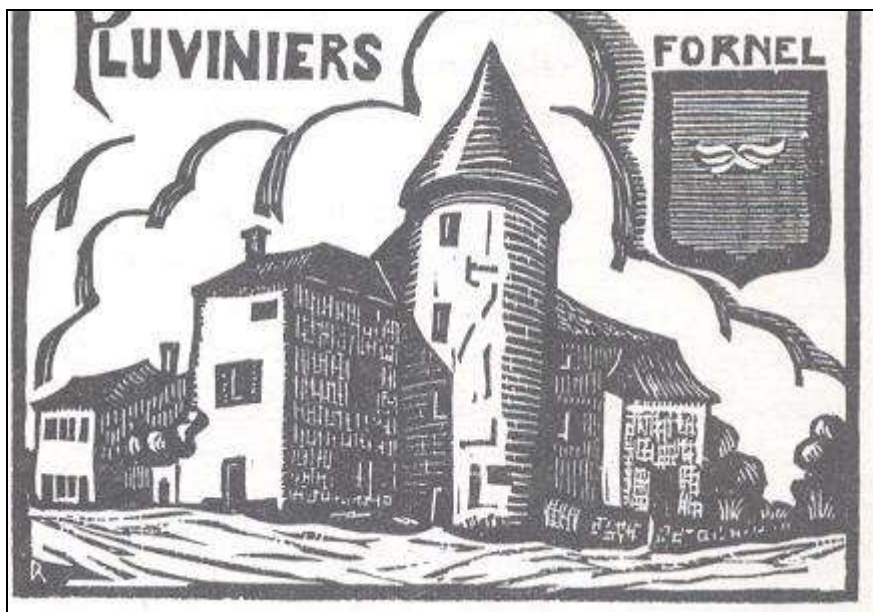
Conférence donnée au GRHIN
le jeudi 4 novembre 2010
par Jean Bardoulat

Il y a trente ans, le GRHIN, alors sous la présidence de madame Claveau, a fait des recherches pour une exposition, puis une Chronique : « *Écrivains et Terre Natale* ». Nous avons trouvé dans le Nontronnais une vingtaine de personnes ayant écrit à des titres divers, romans, histoire locale, poésie, etc.

Parodiant cette recherche, nous avons fait le même effort pour Piégut et sa région la plus proche... et nous avons trouvé beaucoup de monde !!!

Ce petit patrimoine littéraire et intellectuel du Périgord Vert commence par un personnage presque mythique.

I - Jean de Pluviniers était son nom. Troubadour, il écrivait et chantait en occitan. Il est cité par de nombreux auteurs, notamment par l'Abbé Farnier, mais personne ne cite ses sources. Ce qui est absolument certain, c'est que la famille de Pluviniers a bien existé, et vivait dans le manoir à tourelles qui existe encore sur la place de Pluviers. Le dernier Pluviniers avait marié sa fille unique à un de Fornel, dont la famille a conservé la maison jusqu'au milieu du 19^e siècle.



II - Le second personnage de notre recherche est bien né lui aussi à Pluviers, dans une maison qui existe encore - **Nicolas Bordier** -

Nous ne savons pas comment cet érudit est devenu le secrétaire du comte de Gontaud-Biron, ami du bon roi Henri IV. Il a accompagné son maître dans la première ambassade envoyée par le roi à Constantinople, en 1604. Il y resta six ans, jusqu'en 1610. Dans un énorme manuscrit de six cents pages, conservé à la Bibliothèque Nationale, il raconte (et c'est la première fois en Europe) son voyage et la vie à la cour du grand Seigneur - avec beaucoup de détails et de précisions - avant tous les grands voyageurs : Chateaubriand, Gérard de Nerval etc.

Tous les historiens qui ont écrit sur le Moyen-Orient, ont consulté cet ouvrage. Notamment Benoît-Méchin qui le cite plusieurs fois dans son livre sur Mustapha-Kemal : « *Le Loup Gris* »

III - La prolifique famille de **Verneilh-Puyraseau** a beaucoup écrit, et fait beaucoup pour la renommée du Périgord Vert.

Jean-Baptiste (27-9-1756 ; 3-6-1839) Installé par mariage à Puyraseau venait de Nexon (Haute-Vienne)

Il rédige les cahiers de doléances de Pluviers et de Saint-Barthélemy avec son beau-père Delavallade.

Député du Nontronnais à la Constituante ; réélu sept fois à ce siège durant la Restauration, il fut préfet de la Corrèze, puis préfet du Mont-Blanc sous l'Empire. Il écrivit les statistiques de ces

deux départements. Démissionnaire sous l'Empire, il reprit du service sous les deux Restaurations et fut fait baron par Louis XVIII.

Il eut plusieurs postes importants et écrivit un livre de mémoires très intéressant, sur la vie pendant la Révolution, l'Empire et la Restauration. Le second tome fut supprimé par la famille, car il mettait en cause certains membres du gouvernement de Charles X.

Mais d'après lui, tout cela n'est rien. Son plus grand titre, dit-il, c'est d'avoir travaillé à la création d'un code rural, qui ne vit pas le jour, et d'avoir aidé aux recherches pour le Code Civil avec ses amis Maleville et Portalis.

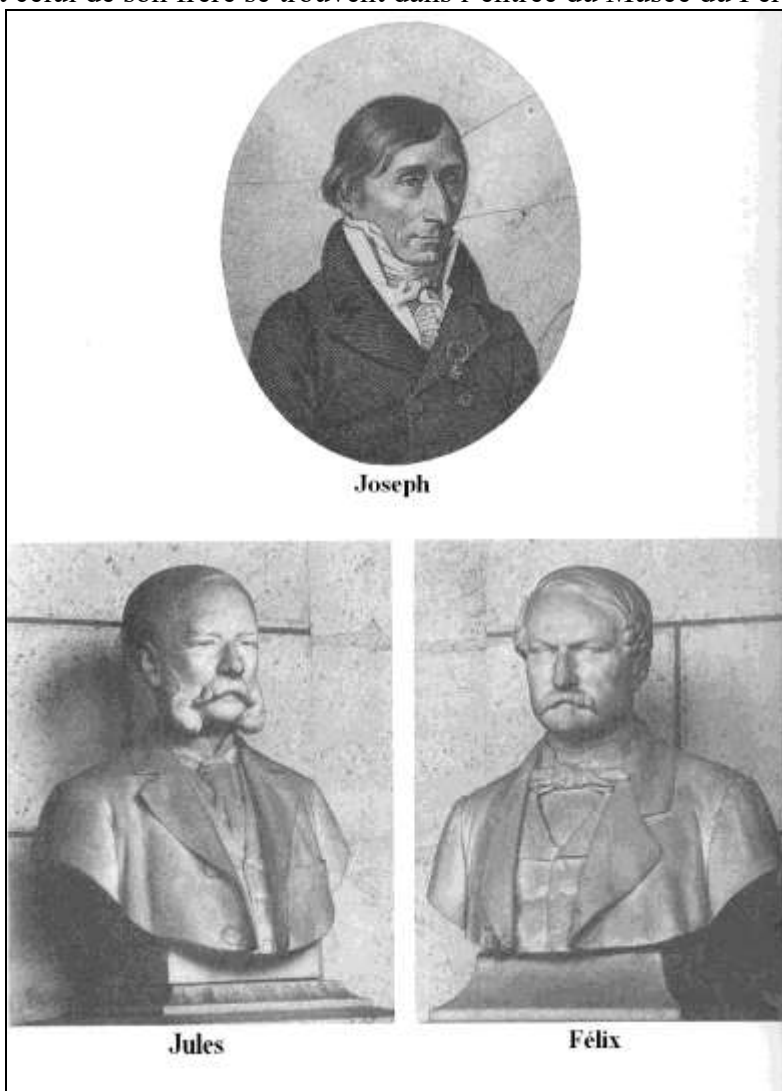
Son petit-fils **Félix** (21-10-1820 ; 20-9-1864) meurt malheureusement très jeune. Correspondant du ministre de l'Instruction publique, Inspecteur divisionnaire de la Société Française d'Archéologie, il est surtout célèbre par son traité sur l'architecture byzantine en France, qui fait autorité. Il a écrit aussi sur les bastides du Périgord, la cathédrale de Bordeaux.

Il est aidé par son frère **Jules** (2-2-1828 ; 22-5-1899) un extraordinaire peintre et dessinateur, qui apprendra la gravure avec Léo Drouyn et Gaucherel. A la mort de Félix, il se mit lui aussi à écrire. Il est aussi Inspecteur divisionnaire de l'archéologie pour la Dordogne et la Haute-Vienne. Il refuse le poste de correspondant du ministre de l'Instruction publique, disant qu'il a déjà beaucoup de travail.

Il est un des fondateurs de la Société Historique et Archéologique du Périgord 'SHAP' et du musée de Périgueux à qui il fit même des dons.

Il faudrait des pages et des pages pour inventorier tout ce qu'il a écrit et dessiné durant toute sa vie. C'est grâce à lui qu'on connaît certains monuments du Périgord, aujourd'hui disparus.

Son buste et celui de son frère se trouvent dans l'entrée du Musée du Périgord.



Leur petit-fils, **Charles de Verneilh-Puyraseau** fut un célèbre aviateur. Ami de St-Exupéry et de Mermoz, il est mort très jeune ne laissant que des articles de journaux très bien troussés, où il raconte ses différents exploits d'aviateur ; notamment son premier extraordinaire raid Paris-Nouméa (N^{lle} Calédonie).



Charles de Verneilh

IV - L'Abbé Nadaud (né le 13-3-1712 ; décédé le 16-12-1775).

Originaire de Limoges, il est curé de Teyjat. il a fait imprimer 3 opuscules de son vivant : « *Les évêques de Limoges* » « *Chronologie des papes et des cardinaux du Limousin* » « *Pouillé du diocèse de Limoges* » et un nobiliaire très consulté par les généalogistes.

Le roi Louis XV, ayant connaissance de ses travaux, lui fit une pension de 800 francs.

V - François-Marie de Laforge, habitant le manoir de la Grelière à Pluviers, décédé à Bussière-Badil. Bénédictin, professeur d'Histoire au collège de Sorrèze, il a produit près de 15 ouvrages sur la Religion, les Papes du Moyen-Age. Un seul est lisible bien, que controversé, sur « *Les origines de la foi en Périgord* ».

Son neveu a écrit sous le nom de **Léonard Poumeyrol** « *Souvenirs d'un curé catho.* »



François-Marie de Laforge

VI - Aimé Jardry (9 août 1830- 1890) Maire de Champniers-Reilhac.

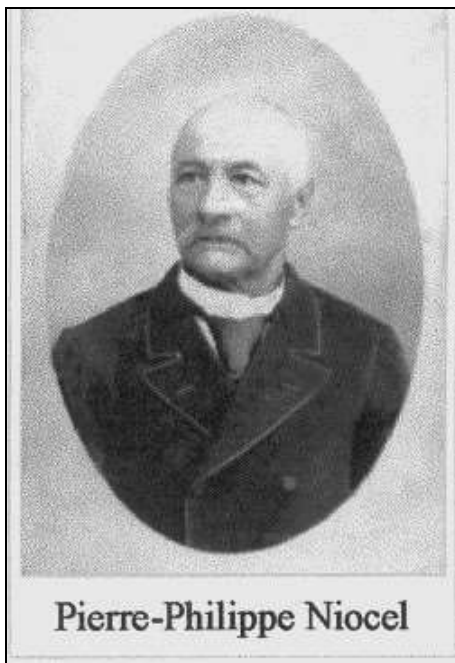
D'une famille originaire de Nontron, instituteur à Champniers ; maître de pension à Rochechouart, puis directeur du Collège de Piégut (qui porte son nom) a écrit un dictionnaire franco-patois. « *Plus d'ennui quei par rire* » et surtout son « *Champolimaud* » qui connut 9 réimpressions.

Son frère, avec une maison à Bussière-Badil, Inspecteur d'Académie, initiateur de l'Enseignement Agricole dans les écoles primaires, a écrit plusieurs ouvrages à l'usage des écoles primaires, qui sont depuis longtemps sortis du circuit.

VII - Pierre-Philippe Niocel, né le 7 février 1833, dans une famille de drapiers. Il fut instituteur à Piégut de 1859 à 1878, secrétaire de mairie. Marié en 1860 avec Radegonde Anna Boulestin, fille de bouchers de Piégut. Ils eurent trois filles : Hortense, Marie et Philippine ; toutes les trois institutrices. Il a écrit des livres de pédagogie. « *Le Calcul à l'École rurale et dans les classes d'adultes - Problèmes sur l'agriculture - l'Economie domestique - l'Economie rurale - L'industrie* » édités par Lacousse et Boyer en 1866. Puis en 1867 « *Le livre du maître* » réédité plusieurs fois.

Il s'intéresse aux nouvelles techniques agricoles, présente plusieurs publications.

Bonapartiste, la chute de l'Empire l'oblige à quitter l'enseignement en 1879. Il travaille à la Trésorerie Générale de Périgueux, et produit un nouvel ouvrage qui connaîtra un certain succès : « *La médecine par les plantes* »



VIII - Abbé Farnier, Eugène, 1872 - 1949. Mort à La Tour Blanche. Curé de Piégut.

Il a écrit :

- Bussière-Badil et ses environs
- Piégut-Pluviers
- Histoire de Lisle
- Autour de l'abbaye de Ligueux.

Il avait pris pour lui la phrase de Maurice Barrès : « *Nos enfants ignorent l'Histoire de notre Terre, il faut la leur apprendre.* »

IX - Henri Delage, né à Saint-Estèphe en 1884, mort à Nontron en 1970.

Il a écrit trois pièces en patois que joue l'amicale laïque. « *Le mariage de l'Arlirose* » et surtout « *Jean Picatau de Sent Barancou* » sous le nom de « **Henri Conteviorle** ». Il était membre de la SHAP. Une plaque à son nom a été posée sur la maison où il est mort à Nontron.

Joseph Nadaud
(1712-1775)
curé de Teyjat (1754-1775),
historien, érudit et méconnu

par Marcel BÉLÉY

Préliminaires

S'il est un personnage - fût-il ecclésiastique - dont notre région se doit de conserver la mémoire c'est bien Joseph Nadaud qui fut en charge la paroisse de Teyjat pendant plus de vingt ans, de 1754 à 1775. Autre de la célèbre grotte aux gravures parisiennes, les noms de Denis Peyrouy, Pierre Boarivinet, Louis Capitan, l'abbé Brossil, André Leroy-Gourhan reviennent plus souvent que celui de ce modeste curé de campagne. Et pourtant un hebdomadaire de Limoges en annonça le décès comme :

"d'un savant connu par la diversité de ses recherches et par l'utilité de ses découvertes homme laborieux qui a laissé un grand nombre de manuscrits précieux, fruits honorables de ses veilles. Correspondant de l'Académie de Bordeaux..."

Bien avant lui, un important personnage, Martial Hélie de Colonges, de l'illustre famille du Bourdeix, avait occupé la cure de Teyjat qu'il résigna en 1556, cumulant les bénéfices en qualité de protonotaire du Saint-Siège, prieur de Bussière-Badil, des Salla-Lavauguyon entre autres.

1. Patois (sans parler) - premier - office du Village chargé d'enregistrer les actes juridiques.

PUS D'EINUEI

ET QU'EI PER RIRÉ

POÉSIES PATOISES

COMPRENANT LA VIE COMPLÈTE DU TRÈS-ILLUSTRE ET TRÈS-ÉTONNANT

CHAMPALIMAUD

PAR

Aimé JARDRY

QUATRIÈME ÉDITION, CONSIDÉRABLEMENT AUGMENTÉE

NONTRON

J. DUPONT, IMPRIMEUR-ÉDITEUR

Imprimerie du Nontronnais.

1803

Saint-Etienne
Pluviers

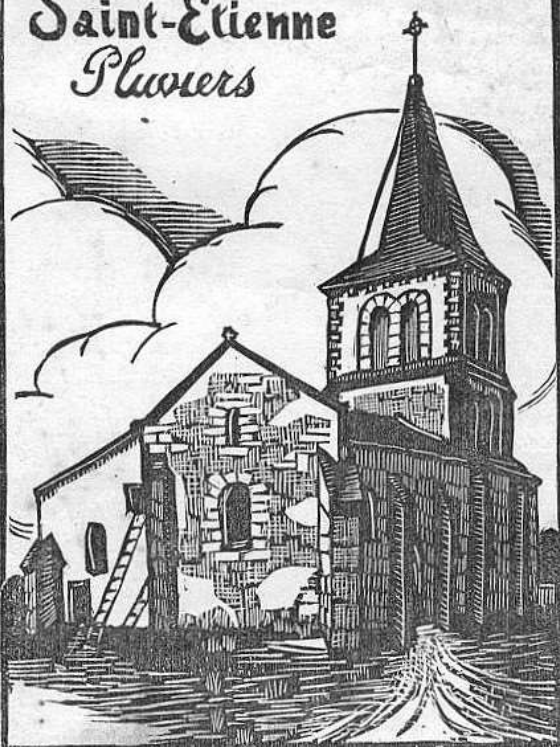


Illustration de Piégut-Pluviers par l'abbé Farnier

HENRI COUNTOVORLO

JEAN PICATAU
DE SENT-BARRANCOU

Viorlas en patois dô Nountrounés



H. VIRMOUNEIX, IMPRIMEUR - ÉDITEUR
THIVIERS (Dordogne)

X - Georges Rocal, né à Périgueux le 1^{er} Août 1881, de Pierre Julien, employé de la SNCF et de Anne Serpal. Entre dans les ordres. Prêtre du diocèse de Périgueux.

1905, vicaire à Sarlat, puis curé de Puyguilhem dans le canton de Sigoulès.

1908-1911 Curé de Montaut, canton d'Issigeac.

A partir de 1905, il écrit dans « *La Semaine Religieuse* » ; puis des articles pour le journal « *Le Sillon* » dont l'animateur, Marc Sangnier tente de réconcilier l'Église et le monde ouvrier, fondateur d'un catholicisme social et libéral qui sera condamné par le pape Pie X en 1906.

1911 - Rocal est envoyé en disgrâce à Saint-Saud. Très petite paroisse par rapport aux autres cures qu'il avait obtenues : déception, rancœur, incompréhension de son Evêque... et de ses paroissiens même. Il a dit à ses amis : « *Nous sommes leurs salariés et obligés de les ménager.* » La paroisse était passée de 2600 habitants à 951 après la guerre de 1914-18. L'église du XIIe siècle est en très mauvais état ; il avait été question de la démolir sous Napoléon III. La guerre de 1870 avait arrêté le projet.

Il va s'attacher à la restaurer, y faire pénétrer la lumière par des verrières et des vitraux. Il terminera les travaux par une fresque représentant le Chemin de Croix. Il crée un patronage et donne lui-même les leçons de catéchisme, avec une lanterne magique et des vues de la Terre Sainte.

Il se transforme à l'occasion en infirmier pour les plus déshérités. Ses prêches, vigoureux, faits avec talent, sont conservés, en partie, aux Archives départementales. Il y affirme souvent ses convictions sociales, religieuses et patriotiques. On y sent pointer son engagement futur dans la Résistance, quand en pleine occupation allemande, pour la fête de Jeanne d'Arc, le 10 mai 1942, il dit ; « *Le nazisme s'en prend à Dieu lui-même, s'acharne contre la morale chrétienne, et s'oppose au réveil des forces spirituelles et religieuses de la France.* »

A Noël 1953, il stigmatise la fête païenne « *destinée à païenniser la Fête religieuse* ». Les soirées tapageuses, les réveillons trop fastueux sont une provocation à la misère des affamés et des mal lotis. Il va toujours dans le même sens social.

Sa trop petite paroisse lui donne des loisirs qui vont lui permettre de faire des recherches incessantes.

Il va petit à petit créer autour de lui un réseau d'amis qui vont aussi l'aider pécuniairement, pour ses restaurations, pour ses oeuvres sociales, pour l'aider à réaliser ses livres qui, la plupart du temps, seront édités à compte d'auteur.

L'admiration d'André Maurois est visible dans les préfaces qu'il fait pour Georges Rocal.

Le comte de St Aulaire, le duc de La Force, les abbés Sigala et Paul de Magondeaux sont parmi ses admirateurs.

Il écrit 23 ouvrages, dont les premiers sont marqués par l'étude des traditions populaires, d'ordre spirituel.

1922 *Vieilles coutumes et légendes dévotieuses en Périgord ; Le vieux Périgord ; Les Croquants du Périgord* (prix de l'Académie Française)

1932 *Léon Bloy et le Périgord* (prix de l'Académie Française)

1933 *1848 en Dordogne*

1936 *La Révolution de 1830 en Périgord*

1938 *Châteaux et manoirs en Périgord* (avec Jean Secret)

1939 *Les fils émancipés de Jacquou le Croquant*

1940 *La Restauration religieuse en Dordogne sous Bonaparte*

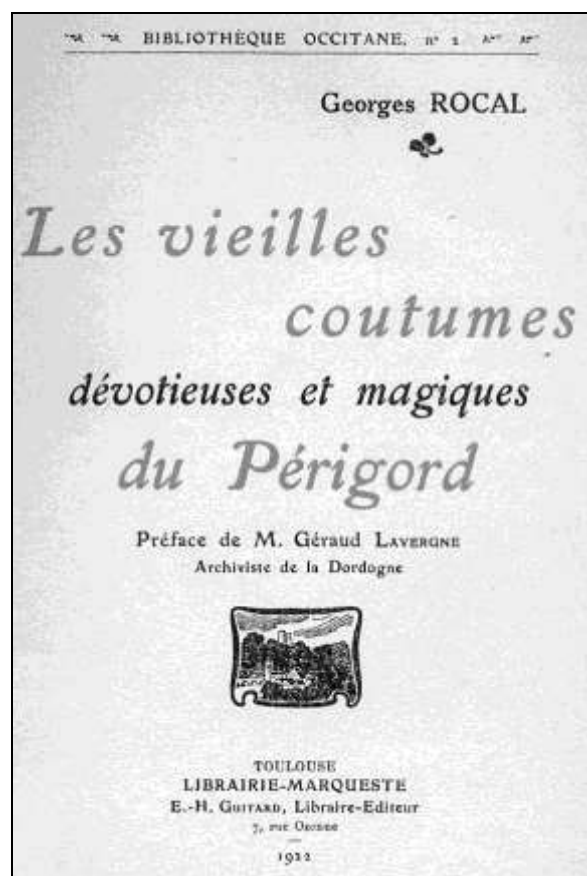
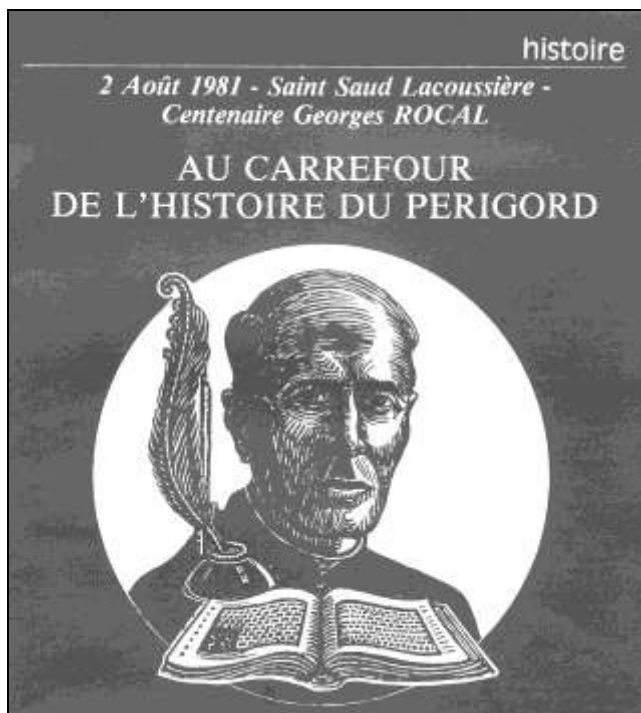
1942 *De Brumaire à Waterloo*

1947 *Sciences de gueule en Périgord*

1956 *La seconde Restauration en Périgord*

L'abbé Danède, son successeur, dira « *Il avait ses faiblesses qu'il connaissait parfaitement. Persuadé, comme l'apôtre Paul, qu'il portait l'Évangile dans un vase d'argile et que, selon Massillon, Dieu seul est Grand et que, qui plus que le prêtre n'a conscience de n'être rien et d'avoir tout reçu.* »

Aumônier du maquis, officier de la Légion d'Honneur, Médaillé de la Résistance, Croix de guerre 39-45, il meurt à Augignac le 30 juillet 1967.



*d'adresses l'expression de ma vie
mon patrimoine.*
Rocal

XI - Le professeur Pierre Barrière. Fils de Martial Barrière et de Marie Doussinet. Vieilles familles de Piégut. Né le 16 mai 1892, décédé en 1970.

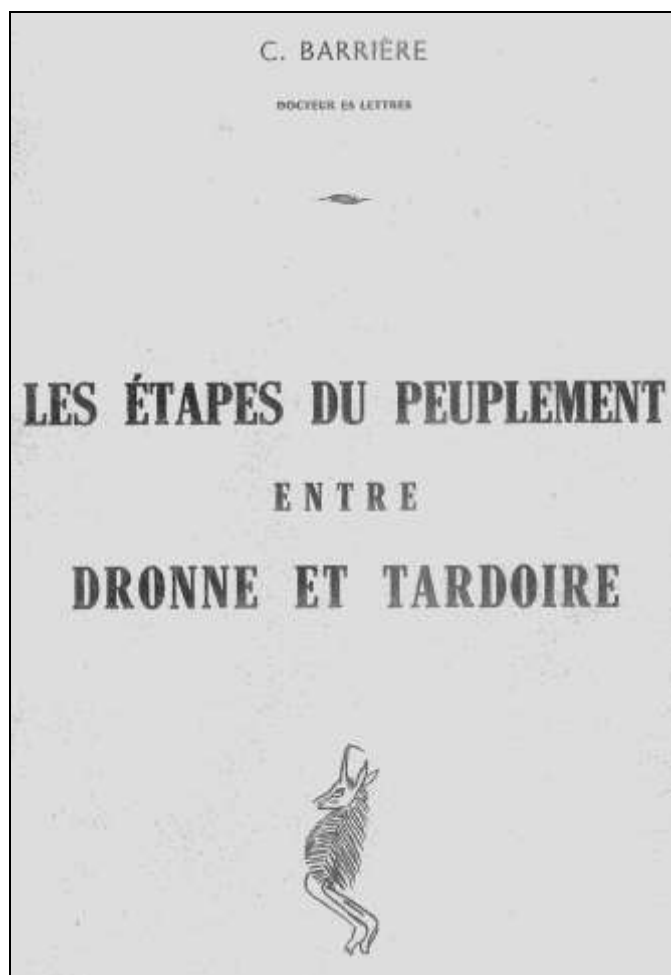
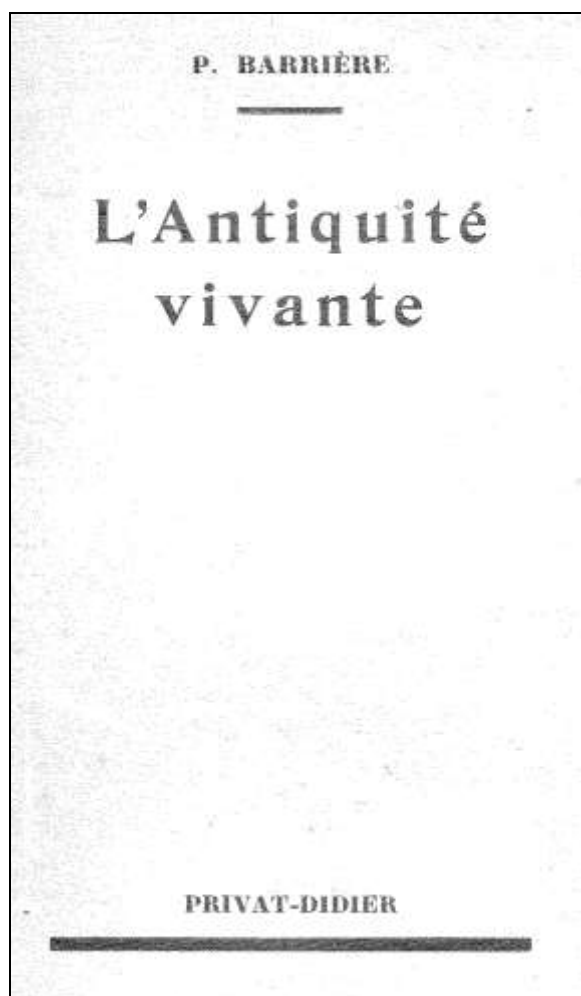
Brillantes études, agrégé de lettres à son retour de captivité après la guerre de 1914-18, ayant combattu au Chemin des Dames, aux Éperges. Gravement mutilé, il boitera jusqu'à la fin de sa vie.

Lycée de Bayonne, puis de Rochefort, Périgueux, Bordeaux et enfin Faculté des Lettres de Bordeaux en 1945, qu'il ne voulut jamais quitter par volonté de provincialisme.

Très rapidement, il devient un grand spécialiste de la littérature régionale - 15 ouvrages - *Vesuna Petrocorium, ou la vie dans une petite ville gallo-romaine* ; *L'Antiquité vivante*, d'une lecture facile ; *Montaigne, un gentilhomme français* ; *La vie intellectuelle en Périgord* ; *Balzac* ; *Alfred de Vigny* ; *Montesquieu, etc.*

XII - Son fils Claude Barrière (1920 - 2010). Professeur d'Histoire et de Géographie au Lycée de Périgueux, puis professeur d'Archéologie à la Faculté de Toulouse.

Il a fait les premières fouilles de la « Villa des Bouquets » à Vésonne. Plusieurs ouvrages :
L'Art pariétal à Teyjat ; L'Art pariétal à Rouffignac ; L'Art pariétal des Combarelles ; La civilisation Tardenoisienne en Europe Occidentale.



XIII - Fernand Dupuy. Né à Jumilhac en 1916, mort le 15 juin 1999 à Champniers-Reilhac. Résistant. Secrétaire de la Fédération du P.C.F. de la Haute-Vienne. Secrétaire particulier de Maurice Thorez. Député et maire de Choisy-le-Roi de 1959 à 1980. Conseiller général de la Seine.

Plusieurs ouvrages ;

Être maire communiste (1975) ; *Jules Ferry, réveille-toi* (1978) ; *Pêcher la truite* ; *Histoires de bêtes* ; *Histoire de la Résistance* ; et surtout un livre de souvenirs « *L'Albine* » vendu à 160 000 exemplaires... avec un passage réussi dans l'émission célèbre de Bernard Pivot où il chantera en occitan !!

XIV - Madeleine Ducourtieux. Née à Piégut le 2 décembre 1907, fille d'Albert Bourrinet et d'Élodie Lapiere. Études secondaires dans le pensionnat privé de Beaupeyrat à Limoges. Elle se marie avec Georges Ducourtieux, pâtissier à Nontron. 4 enfants.

1965, membre de la Société des Poètes Français et de la Société des Gens de Lettres de France, présidée par le fils du maréchal Lyautey.

1970, médaille d'argent de la ville de Paris

1971, 1^{er} Prix de la ville de Paris.

1972, 1^{er} Prix de la Société Culturelle et Philanthropique de Nice.

1973, Prix de la Fondation de France.

Sous le nom de Madeleine Ducourtieux-Bourrinet, elle publie :

En 1969, *Le chant des troubadours* ; en 1970, *Le temps des roses et des légendes*, sous le nom d'Anne Lapiere ; en 1971, *Le vrai chemin* ; en 1972, *La maison de Monsieur le comte* ; en 1973, *Le lac des Cygnes* ; *Le Bûcheron de Roquebrune* ; *Les chevaux de feu* (poèmes).

Elle a donné des conférences au Cercle International des intellectuels du Luxembourg, et dans les salons Pernod des Champs-Élysées.

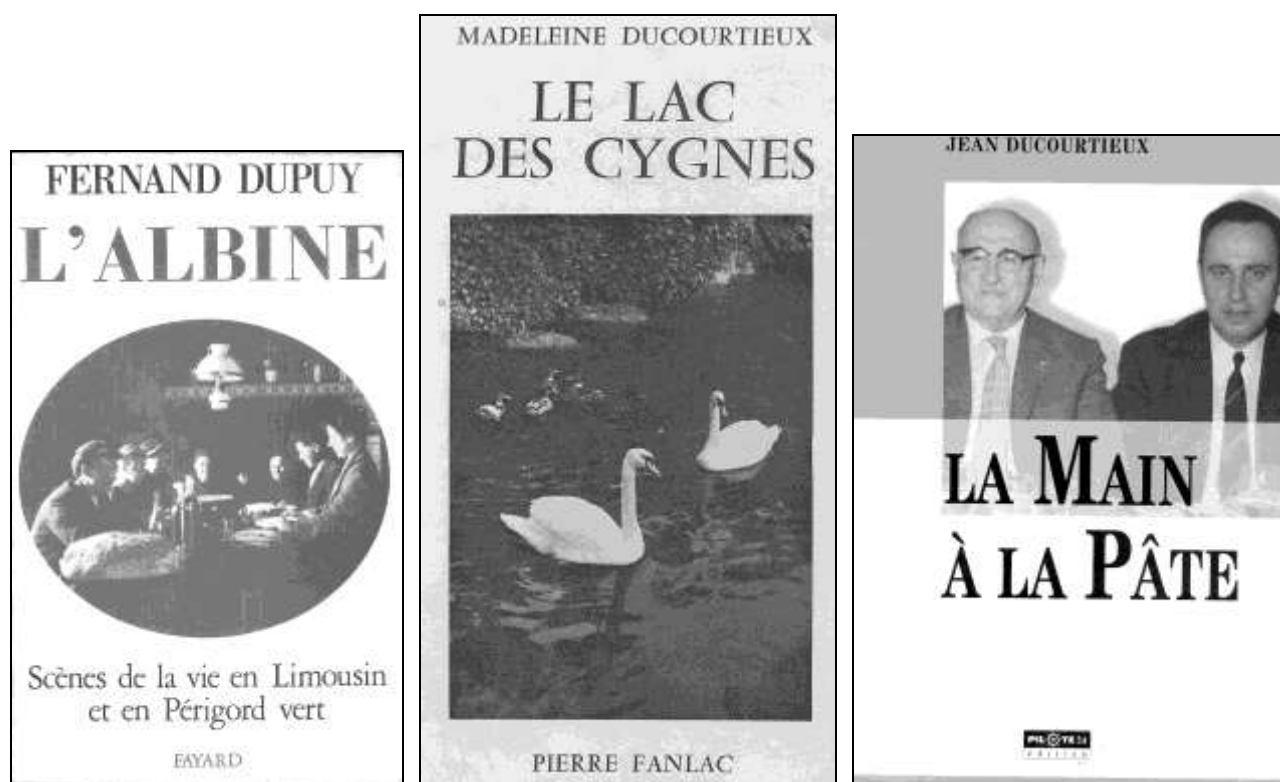
XIV - Son fils Jean Ducourtieux, bien que Nontronnais, a tenu une boulangerie à Piégut. Il a produit une biographie personnelle où il raconte les succès de son usine de gâteaux : « *La main à la pâte* »

XV - Norbert Brouillet. Instituteur demeurant à Piégut.

Il raconte sa jeunesse dans « *Les Pelouses, ou souvenirs d'enfance en Périgord* » très joliment illustré par des bois gravés de Maurice Albe.

XVI - Félicie Brouillet, conteuse occitane, a enregistré sur disques. Née à Augignac le 1^{er} février 1907, elle a publié :

« *Légendes, contes et récits de la veillée en Périgord* » en 1987 ; réédité en 1990.



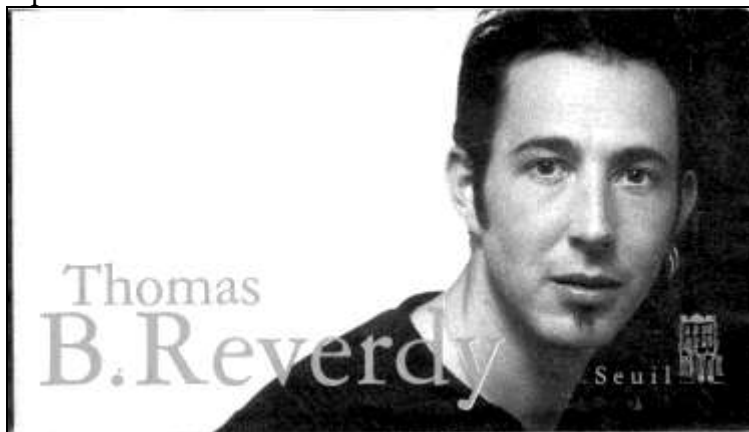
XVII - Thomas Reverdy. 37 ans.

Professeur agrégé de Lettres. Il prépare des élèves pour les Grandes Écoles dans un lycée de banlieue parisienne à Risques.

Quatre romans publiés au Seuil et écrit dans sa maison de famille à Piégut.

La Montée des Eaux - Les Derniers Feux - Le Ciel pour mémoire - L'Envers du Monde.

Un des romans a été publié en Livre de Poche. Il bénéficie, en 2012, d'une bourse « d'Artiste invité au Japon ».



XVIII - Philippe Decraene, journaliste au Monde, spécialiste de l'Afrique noire. Il a produit quantités d'articles pour son journal et publié les « *Lettres de l'Afrique Atlantique* » ; « *Les Grands Sahariens* ».

XIX - Son épouse, Paulette Decraene, 27 ans aux côtés de François Mitterrand, a publié un ouvrage de souvenirs : « *Secrétariat Particulier* ». Ils possèdent toujours une maison à Bussière-Badil.

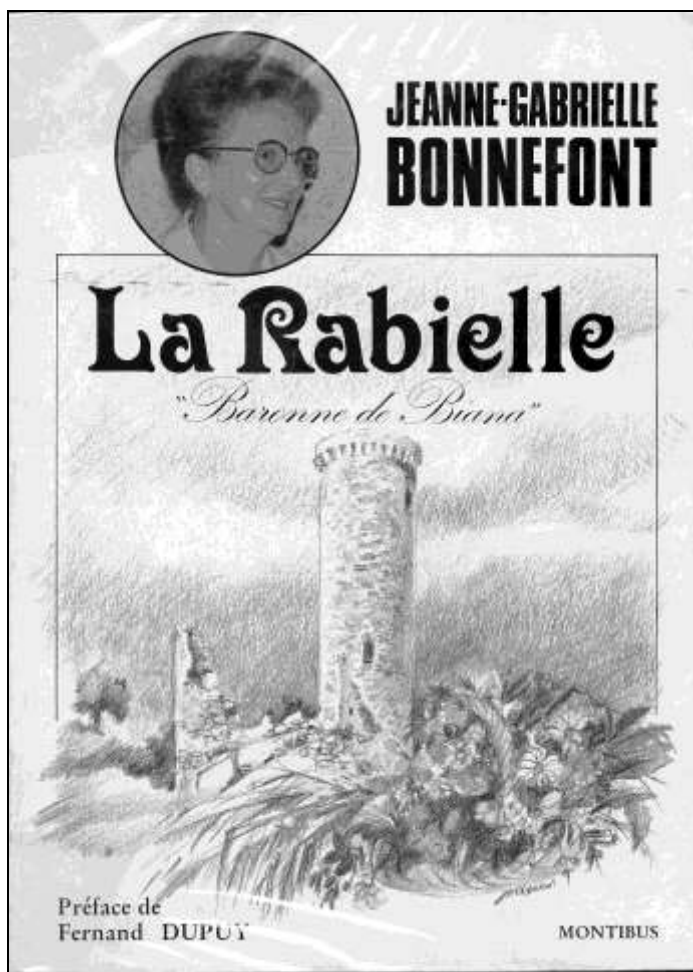
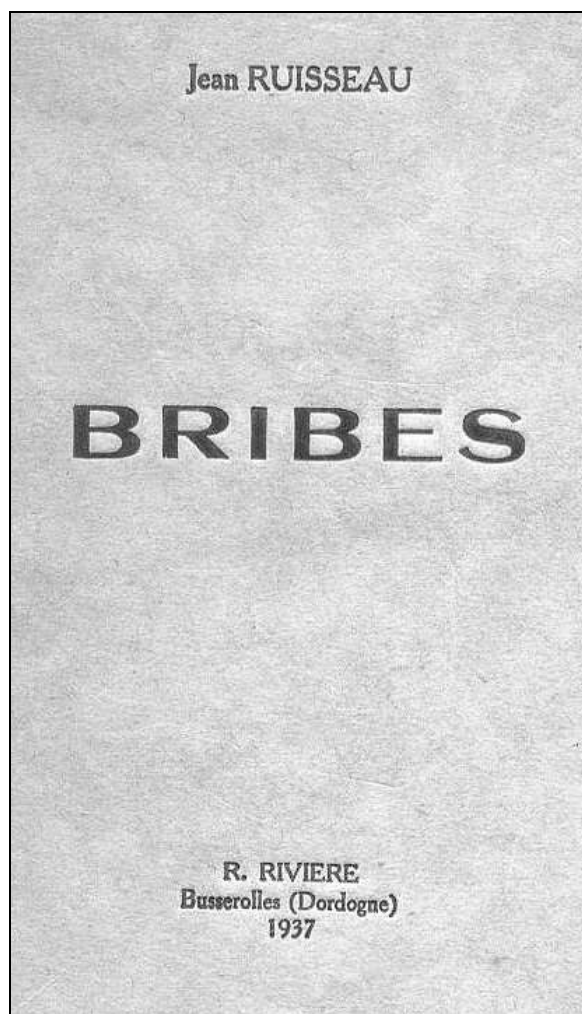


XX - Mon ami Roger Rivière, grand bibliophile et imprimeur amateur, graveur sur bois, a publié, chez lui, à Busserolles, les deux ouvrages de l'Abbé Farnier sur Piégut et Bussière-Badil.

Puis, en signant, disait-il modestement, **Jean Ruisseau**, Un essai « à propos d'Eugène Le Roy », des « Contes » écrits par sa sœur, ou par lui-même, sur du beau papier et une recherche dans l'impression, toujours faite par lui-même.

XXI - Notre ami Marcel Belly, qui a beaucoup écrit pour les Chroniques de La Chapelle-Saint-Robert avec madame Plazer, pour le GRHIN aussi. Il a produit une plaquette sur la Résistance à Javerlhac.

XXII - Gaby Bonnefont, à Piégut, a profité de sa retraite pour raconter les souvenirs de sa vie dans sa boulangerie de Piégut, où elle a rencontré beaucoup de monde.



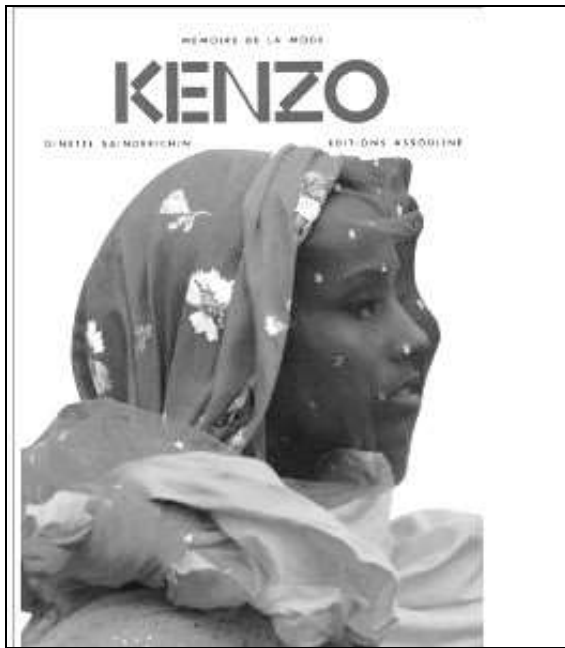
XXIII - René Marvaud, sous le nom de Joseph Platussat, a fait éditer « *Les Chants du Moulin Fondu* »

XXIV - Christian Magne, avant son livre sur « *Les Forges* » avait publié un bel ouvrage sur « *Le carnaval de Nontron* »

XXV - Pierre Sainderichin, et son épouse Ginette, née Gay.

Journalistes tous les deux. L'un, après Sud-Ouest, à France-Soir ; l'autre au Jardin des Modes et à d'autres revues comme Les Échos. Ils ont une maison à Piégut, et ont produit chacun dans leur spécialité :

- « *La Mode Épinglée* » et un ouvrage sur « *Kenzo* » pour madame,
- « *De Gaulle et le Monde* », « *Histoire secrète d'une élection* », « *La bataille de Bordeaux* » pour monsieur.



XXVI - Leur neveu, Pierre-Angel GAY, journaliste aux 'Échos' a commis une biographie grinçante sur *François Pinault*.

Bien entendu, notre Présidente **Marie-Thérèse Mousnier** a beaucoup écrit pour le GRHIN, et nous avons fait ensemble une « *Histoire des marchés de Piégut*. »

Jean Bardoulat.

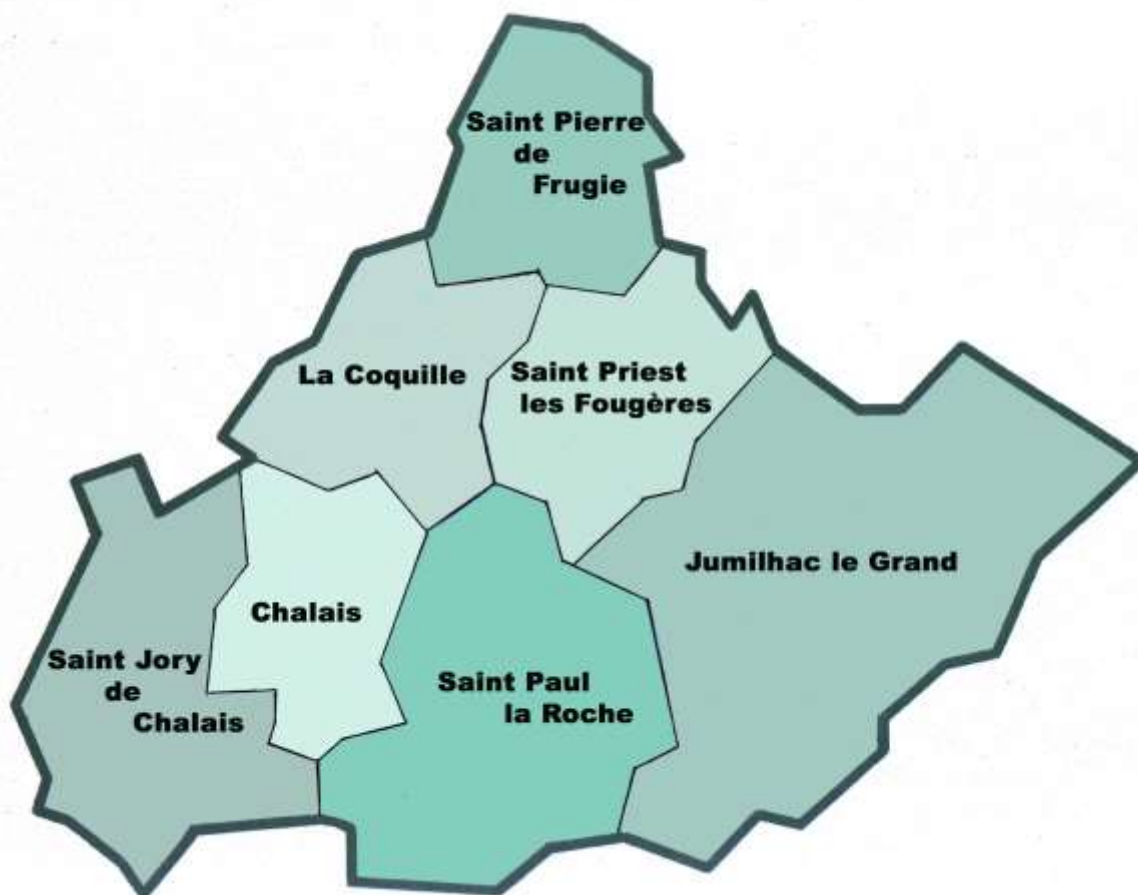
JUMILHAC-LE-GRAND ET SON CANTON



Conférence donnée au GRHIN
le jeudi 3 février 2011
par Jean-Pierre Rudeaux

Jumilhac-le-Grand et son canton.

S'étendant sur 22 140 hectares, le canton de Jumilhac-le-Grand est situé au nord-est de la Dordogne dans l'arrondissement de Nontron. Les sept communes sont au cœur du Périgord Vert et intégrées dans le Parc naturel régional Périgord-Limousin.



Le canton est situé sur les derniers contreforts du socle cristallin du Massif Central. Les granites, schistes et gneiss y dominent, avec quelques curiosités comme le quartz de Saint-Paul-la-Roche aujourd'hui totalement disparu, et la présence de filons d'or autrefois exploités sur la commune de Jumilhac.

Le canton de Jumilhac est traversé par l'Isle, avec ses principaux affluents la Valouse et le Périgord, et à l'ouest, la Côte qui reçoit la Queue d'Ane et le Touroulet. Tous ces cours d'eau ont fait l'objet au cours des siècles d'aménagements importants pour utiliser au mieux l'énergie hydraulique. De nombreux moulins ont été construits, ainsi que des forges.

Les paysages se caractérisent par le contraste entre des plateaux plus ou moins aplanis et des vallées étroites et sombres aux pentes très marquées. La forêt est omniprésente, mais morcelée et souvent difficile à exploiter car située sur des terrains au relief accentué. L'altitude varie de 165 m sur la commune de Saint-Paul-la-Roche à 478 m à Saint-Pierre-de-Frugie où se situe le point le plus élevé du département de la Dordogne.

L'agriculture a toujours été l'activité économique essentielle. Les caractéristiques naturelles du territoire (prairies abondantes, sols acides, eau présente partout...) ont favorisé la prédominance de la polyculture vivrière et de l'élevage (bovin, ovin, porcine). Sur le plan industriel, de nombreuses

forges ont fonctionné sur tous les cours d'eau du canton. Elles assuraient un travail saisonnier pour de nombreux habitants du secteur. Mais cette métallurgie au bois ne pouvait lutter contre les nouveaux procédés utilisant le charbon. Les forges fermeront progressivement. La dernière forge sur l'Isle, celle de Fayolle, s'éteindra en 1880.

En un siècle, entre 1906 et 2007, le canton de Jumilhac a perdu pratiquement 55% de sa population, passant de 11 310 à 5 039 habitants. Une seule commune a résisté un peu mieux à cette érosion démographique : La Coquille. Cela peut s'expliquer par sa situation sur deux axes de communication importants : la nationale 21 et la ligne de chemin de fer Limoges-Périgueux. Car de tous temps les communes du canton ont été défavorisées par l'absence de voies de communication permanentes et leur isolement a rendu les échanges commerciaux difficiles. La construction de la ligne de tramway Thiviers - Jumilhac - Saint-Yrieix devait faciliter le désenclavement, mais elle est intervenue trop tardivement.

Les communes du canton de Jumilhac-le-Grand

Chalais :

D'une superficie de 1 881 hectares, la commune de Chalais est traversée par deux rivières : la Valouse, affluent de l'Isle et le Touroulet qui se jette dans la Côle. Chalais était surtout connu pour la forge de Mavaleix, une des plus importantes de la région. Le village de Mavaleix s'est beaucoup développé au cours du XX^e siècle car il se trouve sur 2 axes de communication importants : la route nationale 21 et la voie ferrée Périgueux - Limoges. La gare de Mavaleix a été construite en 1912, avec l'aide financière de la commune de Saint-Jory-de-Chalais. Mais elle sera vendue en 1995.



La Coquille :

D'une superficie de 2 237 hectares, la commune de La Coquille est traversée par la route nationale 21, ancienne voie romaine. C'est aussi un lieu de passage pour les pèlerins se rendant à Saint-Jacques-de-Compostelle et dont l'emblème est une coquille. Un refuge a d'ailleurs été créé en 2008 pour accueillir les pèlerins de la voie de Vézelay.

Autrefois, la paroisse se nommait Sainte-Marie-de-Frugie, où se trouvait une église aujourd'hui disparue. La Coquille était le village le plus important, comptant davantage d'habitants que Sainte-Marie. Un relais de poste aux chevaux y existait depuis 1750. Dès 1852, le conseil municipal, constatant l'éloignement de Sainte-Marie par rapport aux autres villages, l'état de délabrement de l'église qui menaçait de s'écrouler, qu'il n'y avait ni presbytère ni maison d'école, demande le transfert du siège de la commune à La Coquille.

L'ancienne forge de La Barde est depuis 2008 le centre administratif du Parc naturel régional Périgord- Limousin. C'est aussi un lieu de détente et de promenade remarquable, avec un étang de 6 hectares et un vaste espace forestier tout autour.



Jumilhac-le-Grand :

D'une superficie de 6 667 hectares, comptant plus de 140 villages et lieux-dits, la commune de Jumilhac est la plus vaste de Dordogne après La Roche-Chalais. Elle résulte de la réunion de 2 paroisses en 1792, Chalusset et Jumilhac-le-Grand. C'est autour de son château, dominant la vallée de l'Isle, sur un emplacement facile à défendre, que Jumilhac va se développer. C'est un riche maître de forges, Antoine Chapelle, qui va acquérir le vieux château féodal de la Bruchardie, le restaurer, l'agrandir et le doter des toitures qui l'ont rendu célèbre. Après de nombreuses péripéties, la propriété de Jumilhac va revenir en 1902 à Louis-Jean Baptiste Say. C'est lui qui sera à l'origine du démantèlement du domaine. Ayant besoin sans cesse de capitaux, il mettra en vente les terres puis le château lui-même, qu'il cédera à un marchand de biens. Pour éviter la destruction du château, la municipalité le fera classer monument historique en 1922. En 1928, un des descendants d'Antoine Chapelle, le comte Odet de Jumilhac rachètera le château et entreprendra sa restauration, qui se poursuit encore de nos jours sous la direction de son petit-fils Henri de la Tour du Pin.

D'importantes forges employèrent un grand nombre d'ouvriers, tant pour la production de la fonte que pour les transports de minerai et de castine et la fabrication du charbon de bois. Sur l'Isle, on trouvait le Cros, le Gravier, le Tindeix, Vialette et sur le ruisseau du Périgord, les Feynières.

Enfin, il ne faut pas oublier qu'Eugène Le Roy a été percepteur pendant dix-huit mois à Jumilhac, et que c'est là qu'il a sans doute trouvé l'inspiration pour son premier roman *Le Moulin du Frau*. C'est à Jumilhac également qu'il a connu sa femme Marie Peyronnet qu'il épousera civilement (et discrètement) le 14 juin 1877 à 21 heures.



Au village de Combeyrol, se trouvait la maison familiale des trois abbés de Segonzac : Jean-Emile, Léon, Pierre-Louis. Ils s'étaient rendus célèbres en commercialisant « *La méthode curative des trois curés* » qui pouvait guérir un grand nombre de maladies. L'administration du diocèse exigea que leurs remèdes soient fabriqués par un pharmacien de Thenon, monsieur Doumerc. En 1898, leurs préparations étaient vendues à Paris dans quatre pharmacies, à Lille, Nice, Angoulême, Bordeaux et Biarritz, elles avaient beaucoup de succès également dans le Nontronnais. On voit ici les « trois frères curés » avec leurs deux sœurs. A l'arrière, la chapelle transformée aujourd'hui en grange.

Saint-Jory-de-Chalais :

D'une superficie de 3 230 hectares, la commune de Saint-Jory-de-Chalais est la plus à l'ouest du canton. Elle est traversée par la Côte et ses affluents le Touroulet et la Queue d'Ane.

A Saint-Jory, M. Adrien Prébot avait créé un important commerce de salaisons. Chaque année on y traitait plusieurs milliers de porcs, qui étaient acheminés à pied depuis la gare de Mavaleix. M. Prébot avait fait construire un immense séchoir pour les jambons, qui paraît-il, étaient très appréciés par les sénateurs à Paris.

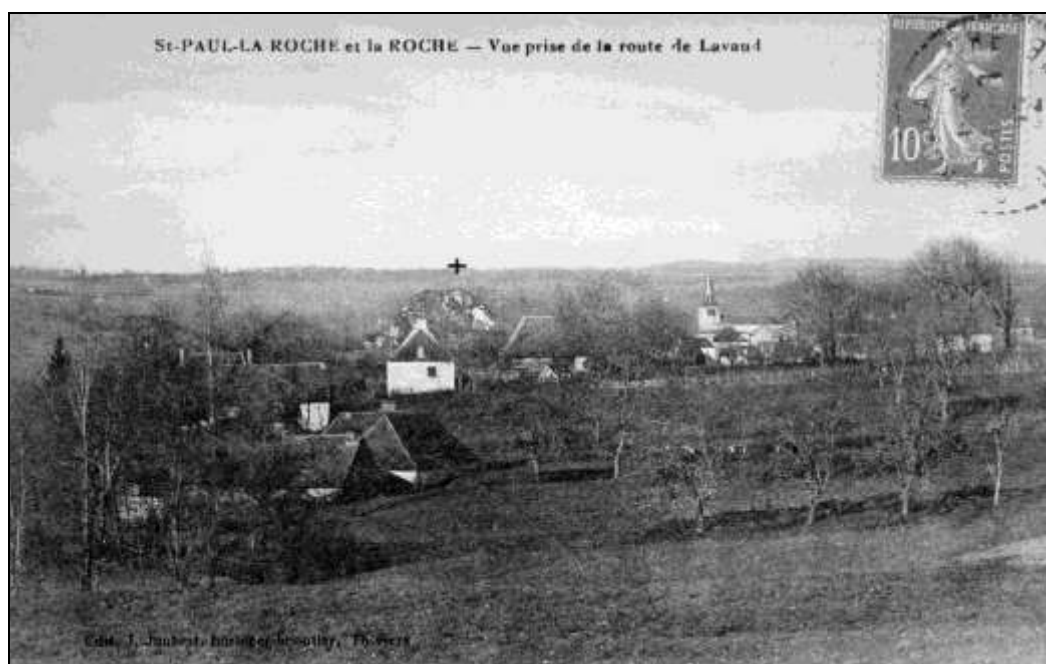
Deux écrivains ont vécu à Saint-Jory-de-Chalais qu'ils ont évoqué dans leurs écrits : Charlotte Serre-Patachon, grande figure de la Résistance en Dordogne y est née, Léonce Bourliaguet y a enseigné de 1923 à 1927.

Depuis quelques années, Saint-Jory-de-Chalais organise une fête de l'écrevisse qui a lieu le premier dimanche de septembre et attire des milliers de visiteurs. La commune a également aménagé un sentier de découverte sur les bords de la Côte, ainsi qu'une balade littéraire dans le bourg autour de Charlotte Serre.



Saint-Paul-la-Roche :

D'une superficie de 3 922 hectares, la commune de Saint-Paul-la-Roche est arrosée par la Valouse et son affluent la Rochille, et l'Isle. Elle tire son nom d'un gisement de quartz réputé pour sa pureté presque parfaite. Ce quartz a été exploité depuis 1885, d'abord artisanalement pour émailler la porcelaine, puis plus tard par la société K.P.C.L. (kaolins et pâtes céramiques du Limousin). Il aurait été utilisé par la NASA pour la fabrication de matériel d'optique et aurait même servi pour les hublots d'Apollo 8. L'exploitation a cessé depuis 1995 et il ne reste rien de la colline blanche d'une trentaine de mètres de hauteur que l'on voyait sur les cartes postales de 1900. Au sommet de cette roche se trouvait une croix, dressée vraisemblablement par les Templiers dont une commanderie s'élevait autrefois à proximité de la roche. Tous les ans, une procession s'y déroulait le jour de l'Ascension.



Saint-Pierre-de-Frugie :

D'une superficie de 2 174 hectares, la commune de Saint-Pierre-de-Frugie est la plus élevée de la Dordogne. On y trouve le point le plus haut du département en forêt de Vieillecour (478 m). La commune possède trois châteaux. Dans le bourg, celui de Frugie, qui était autrefois une forteresse féodale, défendue par de hautes murailles flanquées de 5 tours rondes. Au nord de Saint-Pierre-de-Frugie, le château de Vieillecour est bâti sur une terrasse dominant la Valouse. Dans le hameau de Montcigoux, près d'une chartreuse plus moderne, il ne reste que la base d'une tour ronde, ultime vestige d'un château féodal qui aurait été rasé sur l'ordre de Bertrand Du Guesclin. Sous le second Empire, Montcigoux aurait été, selon la tradition locale, le théâtre d'événements particulièrement tragiques. En automne, à la fin du mois de septembre et au début d'octobre, de nombreux visiteurs viennent écouter à la tombée du jour le brame des cerfs dans la forêt de Vieillecour.



Saint-Priest-les-Fougères :

D'une superficie de 2 086 hectares, la commune de Saint-Priest-les-Fougères est traversée par deux affluents de l'Isle, la Valouse à l'ouest et le Périgord à l'est. A la Révolution, la commune s'appela pour quelques années Mont-Plaisant.

Saint-Priest-les-Fougères est la commune natale du docteur Léon Sireyjol, qui eut une carrière politique très riche : maire de Saint-Priest (1888- 1896), puis de Saint-Pardoux-la-Rivière (1896- 1941), président du Conseil général (1927- 1940), député (1902- 1921), sénateur (1921- 1942). Il était très attaché à sa commune d'origine et donna des terrains pour établir le nouveau cimetière.



Le chemin de fer départemental de Thiviers à Saint-Yrieix par Jumilhac

En août 1902, le Conseil général de la Dordogne décida la construction d'un deuxième réseau de chemins de fer départementaux. Le premier coup de pioche de la ligne Thiviers - Saint-Yrieix (33 km) fut donné le 2 mars 1908. La ligne entra en service le 5 février 1912. 3 allers et retours quotidiens furent assurés jusqu'en 1914. Après diverses péripéties, le déficit ne cessant d'augmenter, le Conseil Général décida la fermeture de 3 des 4 lignes du deuxième réseau, dont Thiviers - Saint-Yrieix, à compter du 1^{er} décembre 1934. Le transport des voyageurs fut assuré par des autobus.

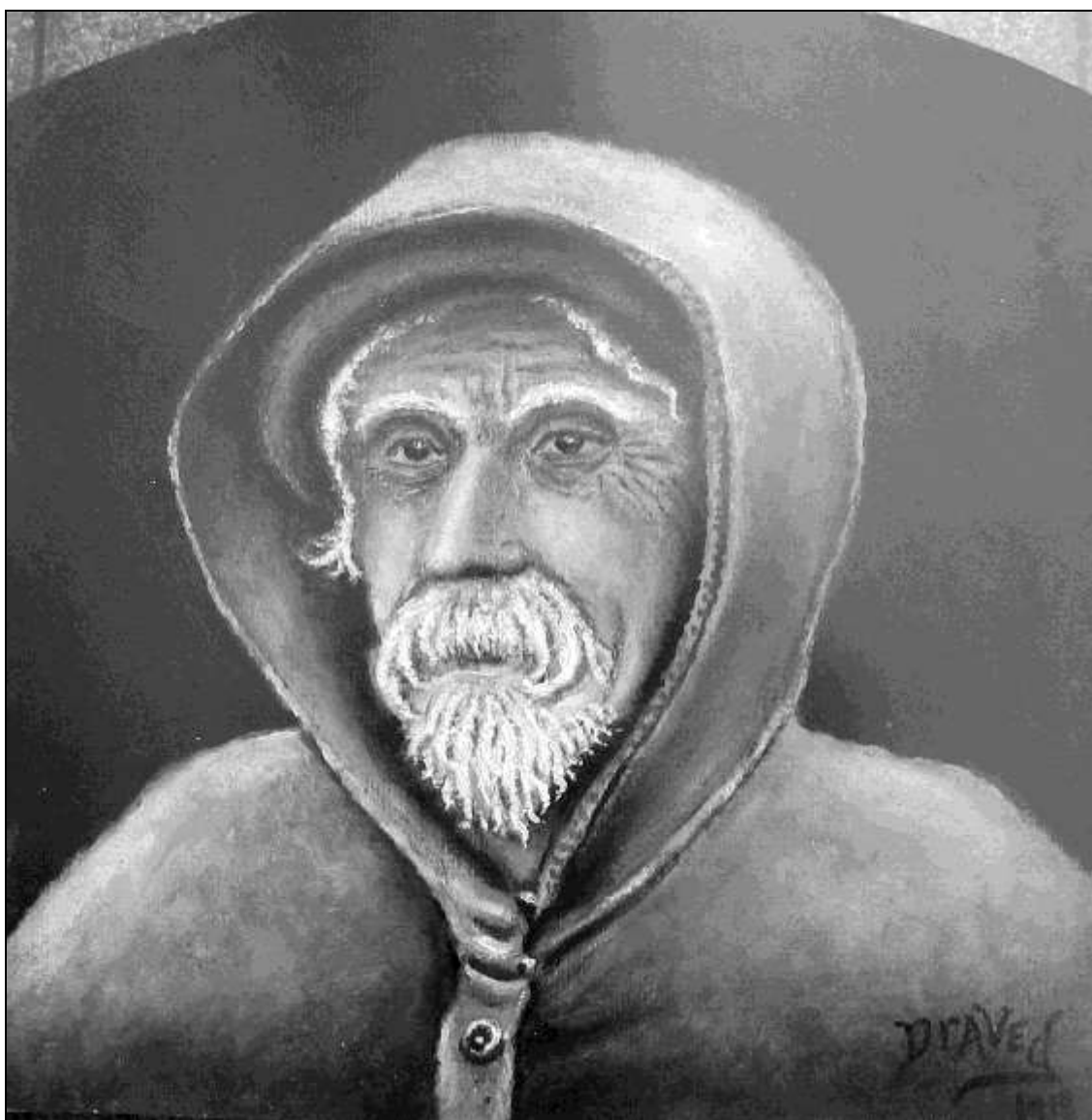


Jean-Pierre Rudeaux.

JEAN GUY ANTOINE DEVARD

(1893 - 1982)

UNE VIE DE ROMAN
OU
DE MONTMARTRE À NONTRON



Conférence donnée au GRHIN
le jeudi 3 mars 2011
par Hervé Lapouge

Jean Guy Antoine Devard.

Fontroubade : berceau d'une famille

A l'ouest de Nontron, entre Lussas et Hautefaye, le village de Fontroubade, la fons inventa, la fontaine trouvée, doit son nom à sa fontaine miraculeuse, mentionnée dès 1242, particulièrement renommée pour guérir la goutte.

Ancienne paroisse nommée Sainte-Marie-de-Fontroubade en 1556, puis dédiée à Sainte Radegonde, elle fut rattachée à Lussas dès l'interdiction de son église par l'évêque de Limoges, avant une nouvelle fusion le 21 août 1827 de l'association précédente avec Nontronneau.

Tout près de l'église romane, aujourd'hui ruinée mais possédant encore une cloche gothique datant du XVI^e siècle, inscrite à l'inventaire supplémentaire des Monuments historiques, ainsi qu'un portail avec archivolt sculptée, une belle maison de maître a longtemps abrité la famille Devard ou Desvard, ancienne famille de notaires royaux et seigneuriaux attestée à Fontroubade depuis 1551.

Le 5 Messidor an IV (23 juin 1796), les Devard achetèrent même l'église et le cimetière qui l'entourait mais n'y effectuèrent nulle réparation puisque, à la fin du XIX^e siècle, « *Un ormeau centenaire s'élevait sur l'emplacement de l'autel* ».

Au fil des ans, travail, sagesse et... alliances judicieuses permirent aux Devard de conforter une aisance patrimoniale devenue très appréciable.

Au milieu du XIX^e siècle, de l'union de Pierre Devard et Jeanne Irma Bodin, naissent cinq enfants : Jeanne Angéla et Jeanne Ema qui épouseront Isidore Raissac et Jean Rongère ; Georges Albert, décédé le 8 décembre 1870 à Fontroubade ; Camille, maire de Lussas dans les années 1880 ; enfin, Antoine, né le 20 août 1851 au lieu-dit Gaumondières, commune de Nontron, où résident ses parents à cette époque-là.

Pierre Devard meurt à Fontroubade le 18 mai 1855. Antoine, encore très jeune, reste aux côtés de sa mère qui fait valoir la propriété alors que son frère Camille exploite un domaine à Roussiaud, commune de Rudeau-Ladosse.

Jeanne Irma Bodin, veuve Devard, meurt à son tour le 8 mai 1887. Il est alors temps pour Antoine, âgé de 35 ans, de prendre épouse, ce qu'il ne manque pas de faire le 8 avril 1888, à Lussas. Antoine Devard épouse Jeanne dite Marthe en famille Laforge (29 janvier 1868 Pluviers - 29 février 1936 Nontron) fille de Pierre Laforge, propriétaire du château de la Grelière à Pluviers et de Marguerite Célestine Clément.

Très vite, un premier fils voit le jour à Fontroubade : Pierre Émile Marcel Angel (29 décembre 1888 Lussas - 11 août 1959 Pau) qui exerça la profession de notaire, perpétuant ainsi une vieille tradition familiale.

Le Petit Breuil et Nontron.

Il est l'heure pour la famille Devard de s'organiser dans sa nouvelle hiérarchie, Camille l'aîné venant s'installer à Fontroubade.

Antoine se doit de quitter le berceau familial pour devenir régisseur du domaine du Petit Breuil, commune de Saint-Martial-de-Valette, propriété de l'avocat angoumois Jean-Marie Adolphe Alquié chez lequel les frères Tharaud, futurs académiciens, auteurs inoubliables de *La Maîtresse Servante* ou des *Hoberaux*, vinrent passer à cette même époque des vacances enfantines.

Et c'est là, au Petit Breuil, à minuit et demie le 18 octobre 1893 que vient à la vie Jean Guy Antoine Devard, sous l'œil de son oncle l'abbé François-Marie Laforge, curé de Saint-Martial-de-Valette, mais aussi professeur d'histoire à l'école de Sorèze dans le Tarn, auteur de nombreux ouvrages dont : *Les Papes réformateurs*, *La Papauté du IVe au Xe siècle*, *Origène ou étude historique des erreurs du savant*, *Vie d'Alexandre III ou couronnement de l'Oeuvre de la Réforme*. Son père a alors 42 ans et sa mère seulement 25 ans.

L'acte de naissance est dressé le même jour, à trois heures du soir, à la mairie de Saint-Martial-de-Valette, par Émile Giboin, adjoint remplissant les fonctions d'officier de l'état civil, sur la déclaration de Pierre Laforge, propriétaire âgé de 69 ans, grand-père de l'enfant présenté. Les témoins étant : François Coquet, meunier, âgé de 69 ans, habitant le moulin Faureau, commune de Saint-Martial-de-Valette et Léonard Mercier, propriétaire, âgé de 38 ans, domicilié au bourg de Saint-Martial.

Il est des plus facile de s'imaginer les toutes premières années de Jean Guy Antoine, petit campagnard élevé au sein d'une famille à la fois bourgeoise et rustique, entre prés et bois, au cœur d'un domaine quelque peu isolé, avec pour compagnie celle de son aîné.

Toujours au Petit Breuil, la famille Devard s'enrichit d'une nouvelle naissance, celle de Marie Joseph Gérald Guy Pierre.

Moins de trois ans plus tard, le 21 février 1898, l'enfant meurt prématurément. La famille habite alors depuis peu au 133 de la rue de Périgueux, à Nontron, Antoine Devard ayant vraisemblablement souhaité faciliter la scolarité de ses deux aînés en gagnant une ville réputée pour la qualité de ses écoles.

De l'enfance à l'âge adulte.

Jean Guy Antoine est un enfant de santé délicate et son parcours scolaire, sans être médiocre, se révèle ordinaire et sans nul doute bien en deçà des espérances parentales. A l'ombre de son studieux grand-frère, il préfère donner priorité à la rêverie et à l'observation de la vie trépidante de la rue de Périgueux.

Le temps passe. En 1906, la famille Devard habite toujours au 133 de la rue de Périgueux. Antoine continue d'exercer sa profession de régisseur, toujours au Petit Breuil. Une domestique, Marguerite Morelet, réside avec une famille qu'elle servira de très longues années.

En 1911, la situation reste inchangée. Pourtant, à la fin de l'année et plus exactement le 19 décembre, par devant Maître Villepontoux, notaire à Nontron, Berthe Martin, professeur de piano, Pierre Albin Martin, avoué et Marie-Louise Suzanne Martin, docteur en médecine, enfants et héritiers de Thomas Simon Martin (9 avril 1828 Nontron - 15 octobre 1889 Nontron), avocat et maire de Nontron, et de son épouse Marie Maria Martinot Lagarde (5 mai 1833 Saint Saud - 26 février 1908 Nontron), vendent pour la somme de 10 500 francs à Jean Guy Antoine Devard, mineur de 18 ans révolus sous l'administration légale de son père, deux maisons contiguës, situées à Nontron, rue de Périgueux, numéros 48 et 50 avec toute leurs circonstances et dépendances, cour, écurie, remise, caves, jardins, et une longue de terrain formant allée au lieu-dit « Pré des Cordeliers » et donnant accès sur le boulevard Gambetta. Il est précisé que la plus grande des deux maisons, celle où Jean Guy Antoine Devard élira domicile jusqu'à la fin de sa vie, fut construite par Thomas Simon Martin, propriétaire des lieux depuis 1857.

Bordeaux, rue Bouffard.

La Grande guerre approche à grands pas. Pour Jean Guy Antoine Devard, il est temps de passer son conseil de révision. Le jeune homme réside alors au 37 de la rue Bouffard à Bordeaux, rue voisine de Beaux-Arts, ayant conservé de nos jours un doux parfum de bohème artistique.

Ajourné pour faiblesse, il mesure 1 m 61, taille habituelle pour un homme de sa génération, son visage ovale, au front découvert sous des cheveux châtain foncé, au nez moyen, est surtout remarquable par l'acuité de ses yeux gris.

Le tableau de recensement militaire de la classe 1913, nous apprend que son niveau d'instruction, dans une échelle de 1 à 5, se situe au 3^{ème} degré de celui « *qui possède une instruction primaire plus développée* (que de savoir lire et écrire - degré 2 - sans avoir obtenu le brevet de l'enseignement primaire - degré 4) ».

Ce tableau indique également que le conscrit Devard, sans profession, n'est ni musicien, ni colombophile, ni aérostier, qu'il ne sait pas monter, conduire et soigner les chevaux ou encore conduire des voitures, qu'il ne sait pas nager, n'a pas obtenu de prix de tir ou de prix de gymnastique. Par contre, s'il ne possède pas le très rare brevet de conducteur d'automobile, Jean Guy Antoine Devard est vélocypédiste, moyen de locomotion qu'il utilisera, avec la marche à pied, durant toute sa vie.

Ajourné de nouveau en 1914 puis en 1915, toujours pour faiblesse, Jean Guy Antoine Devard, toujours à Bordeaux, s'adonne à la peinture. Ainsi, en 1915, première oeuvre connue, il signe « *J DRAYED* » la représentation d'un chien infirmier, « *toujours fidèle à la France* », tenant dans sa gueule un képi de soldat français et urinant sur le casque à pointe.

La Grande guerre.

Finalement déclaré « *bon pour le service* » en août 1916, il est incorporé au 112^e Régiment d'artillerie lourde et dirigé en février 1917 sur l'armée d'Italie où il sert alors en tant que canonnier.

Malheureusement, il n'est pas possible de connaître le cheminement précis de ce régiment car son JMO (Journal des Marches des Opérations des Régiments et bataillons de l'armée de terre) n'a pas été conservé.

Le soldat Devard connaît pendant un an un enfer qu'il ne supporte pas. Physiquement éprouvé, moralement atteint, pour ne pas dire plus, il est évacué de la zone des armées au mois de février 1918.



Soigné à l'Hôpital du Sacré-Cœur de Chambéry, il est renvoyé au combat en juillet 1918 et reprend son poste de canonnier.

L'homme est pourtant au bout de ses ressources : le 20 septembre 1918, il est définitivement réformé. Pour Jean Guy Antoine Devard, la guerre est terminée, pourtant, comme grand nombre de poilus, la Grande guerre et ses souffrances ne pourront jamais s'effacer de sa mémoire !



Retour à Nontron.

La guerre est finie, Jean Guy Antoine Devard retrouve Nontron, la rue de Périgueux de son enfance, ses parents et l'immuable servante Marguerite Morelet, établis dans la maison du numéro 48. Pour autant, il n'est absolument pas certain qu'il reste en permanence à Nontron.

La peinture est en lui. Une série de tableaux, signés « DRAVED », est datée de l'année 1918. Ses « *mendiants italiens* », en pied pour les uns ou en portrait, auquel il offre son visage, pour un autre, sont parfaitement dignes de l'École florentine à laquelle, plus tard, il s'identifiera, en véritable disciple, en signant certaines de ses oeuvres du prénom de son initiateur, Giovanni Cimabue. A la même époque, il exprime également sa vision apocalyptique de la guerre, essayant sans doute de se délivrer des tourments qui l'habitent.

Le 27 juin 1919, il s'engage, en même temps que son frère, toujours mobilisé aux Armées, à verser une rente annuelle de 280 francs à l'abbé Laforge, les deux frères Devard dédommageant ainsi ce dernier de ne plus percevoir les loyers d'une maison située à Montbron, donnée à sa sœur Marthe en nue-propiété lors de son mariage avec Antoine Devard, puis vendue pour financer les études des deux garçons.

En 1921, il apparaît pour la première fois que Jean Guy Antoine exerce un métier : il est alors, pour fort peu de temps, « *comptable* » ou plus exactement « *employé de commerce chargé des écritures comptables* » pour le compte d'une importante épicerie en gros du port de l'Houmeau à Angoulême, en Charente, la Maison Guyonnet Dupeyrat, qui avait une succursale à Nontron.



Le 24 janvier 1924, Antoine Devard meurt à 72 ans. Jean Guy Antoine va désormais vivre avec sa mère et la vieille et fidèle servante Marguerite Morelet. Pensionné en tant qu'invalidé de guerre, il ne travaille plus et se livre à sa double passion du jardinage et... de la peinture : il peint sur toile, bien sûr, mais aussi sur tout support : carton, bois, et même semelles de pantoufles. Il peint aussi des cruches, des plateaux, des cendriers... Les années passent, tant bien que mal. Il apparaît même, en 1931, qu'une partie de la maison du numéro 48, celle habitée par Jean Guy Antoine et sa mère, est maintenant louée. Par nécessité ou par prudence ?



Du Front Populaire à la Seconde guerre Mondiale.

Le 29 février 1936, Jeanne Laforge veuve Devard, âgée de tout juste 68 ans, meurt à son tour. Jean Guy Antoine se retrouve seul. Son frère, notaire à Auch, est tellement loin !

Dans une rue de Périgueux ouvrière, le Front populaire bouscule un temps les habitudes. Jean Guy Antoine s'adapte à sa nouvelle vie : peint, jardine, assemble comme une distraction semelles et dessus de pantoufles... et néglige quelque peu la gestion de son patrimoine.

La guerre arrive. A Nontron comme ailleurs... Devard semble indifférent et pourtant, petit homme maintenant et pour toujours vêtu de noir : longue cape, chemise de toile, pantalon de velours et béret sur la tête, nu-pieds dans ses feutres, aux beaux jours, ou ses chaussures l'hiver venu... il n'en est rien.

Il se lie d'amitié avec ses voisins du 34 rue de Périgueux, républicains espagnols réfugiés politiques, impliqués dans la Résistance..., court les chemins sur sa bicyclette, ombre furtive et messenger discret du maquis de Raymond Boucharel dans la forêt des Beusses entre Lussas et Javerlhac. Il abrite aussi, dans sa maison de la rue de Périgueux, des juifs alors impitoyablement traqués par le régime de Vichy.



Il peint, encore et encore : ainsi, Giovanni signe, en 1943, une « Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus », « petite sainte de Lisieux », éclatante de douceur et de beauté... aujourd'hui conservée dans l'église Notre-Dame des Ronces de Nontron.



Un homme en paix.

La guerre se termine. A Nontron, les vives turbulences de la période d'après Libération quelque peu apaisées, la vie reprend son cours normal. Pourtant, cette époque marque une véritable évolution dans la peinture de Devard : les pastels apparaissent, la nature morte également... La pyrogravure sur bois retient son attention, inspirée peut-être par cette vieille tradition du microcosme coutelier nontronnais.





Le peintre pourrait vendre ses oeuvres, les demandes se faisant nombreuses. Il ne veut surtout pas en entendre parler, préférant pratiquer le troc, en échange de viande, d'une paire de chaussures ou même d'une consultation médicale.

Adorant se déguiser, pour amuser les enfants de son ami Pablo, il a aussi l'idée de le faire devant un miroir, se peignant ainsi vêtu en homme d'église, en personnage historique ou en maharadjah trônant dans un jardin fantastique.

Souhaitant sans nul doute célébrer à sa manière la Félibrée du 12 juillet 1959 à Nontron, Jean Guy Antoine réalise un très remarquable autoportrait en périgordin à barbe et cheveux de neige, petit chien sur les talons. Signée Giovanni, la toile est fort opportunément exposée à la Maison de retraite de Nontron.



Le 11 août 1959, son frère, Pierre Émile Marcel Angel, meurt à Pau.

Le jardinage, passion éternelle, quelques visites, en particulier à son ami plâtrier-peintre du 18 de la rue Carnot, Jules Faure et, chaque semaine, quel que soit le temps, toujours à bicyclette, puis de plus en plus souvent à pied, le pèlerinage à Lussas, sur la tombe familiale qu'il honore avec le plus grand soin, meublent les jours d'un homme non point solitaire mais attentif aux autres, offrant ses légumes, témoignant à l'occasion d'une plume pudique sa compassion à des voisins touchés par le deuil, et pourtant profondément secret et profondément discret.

Dernières années.

Le 15 juin 1964, par devant Maître Paul Aubin Cyprien Chouzenoux, notaire à Périgueux, Jean Guy Antoine Devard vend, moyennant une rente annuelle viagère, la jouissance de sa maison du numéro 48 et des jardins en terrasse, ainsi que le droit d'usage des meubles et objets mobiliers compris dans la vente.



Devard voit dans cette transaction le moyen idéal de se débarrasser de tout souci de gestion de son patrimoine : plus de loyers à percevoir, plus de toiture à réparer...

Un inventaire dressé au moment de la vente permet de se faire une idée de son cadre de vie. Ainsi,

- Dans l'entrée, se trouvent vingt-sept tableaux divers, non encadrés, une grande cruche peinte, une glace cadre Empire, une grande armoire penderie et un canapé ;

- Dans la cuisine : un grand buffet de cuisine avec vaisselier, un bahut de cuisine, cerisier, deux portes, deux tiroirs ;

- Dans la salle à manger : un mobilier Louis XIII « Fontainebleau », chêne, comprenant un buffet deux corps, une table, six chaises, une desserte, une glace de cheminée assortie ; un meuble à usage de buffet ; une table à jeu ; un plateau et une bassine de cuivre ; un service à café porcelaine fleurs roses ; un service verres cristal ; un vase porcelaine Empire ; un porte-parapluies peint ; une verreuse avec lampe à alcool argent ; un plateau à servir pyrogravé ; un service porcelaine de Limoges ; un service faïence, décor bleu ; un lot d'assiettes murales décoratives dont deux en étain ; des assiettes à dessert ; un coffre à bois ; une plaque de foyer ; un service à café, dessin bleu ; un mortier bronze ; un *chalei*^d cuivre ; un plat décoratif ; un dessus de cheminée comprenant une

pendulette et deux chandeliers ; des livres reliés ; un éventail soie ; deux porte-journaux bois ; vingt-cinq tableaux divers dont tableaux de famille ; un porte-pipes bois sculpté ; un service à découper, manche argent ; douze couverts *ruolz*² ; une pince à sucre argent...

- Dans une première chambre : une commode trois tiroirs dessus marbre ; une grande glace cadre doré ; un dessus de cheminée comprenant une pendulette et deux chandeliers ; deux vases pâte de verre ; une table toilette avec miroir ; une table de chevet pyrogravée ; une table Louis XVI ; un lit fer avec sommier, matelas, traversin ; un lit de milieu avec sommier et matelas ; un prie-Dieu ; un bénitier bronze ; dix-neuf tableaux et portraits de famille ; une table de chevet ; une table à ouvrage ; un fauteuil et une chaise bois...

- Sur le palier : un lit fer démonté ; deux sommiers ; une table de chevet ; un lit d'angle «Lure» démonté ; un lot de couvertures de laine ; douze draps de lit ; vingt-quatre torchons, douze essuie-mains ; un service de table damassé comprenant une nappe et douze serviettes...

- Dans une seconde chambre : une commode quatre tiroirs ; un guéridon ; deux tables de chevet ; deux chaises dessus paille ; trois fauteuils Voltaire ; un fauteuil crapaud ; deux chaises velours vert ; une table Louis XVI ; un fauteuil Empire dessus velours vert ; un tapis laine ; une console ; une petite table de bois peint ; un dessus de cheminée, trois sujets ; deux sujets bronze et un buste « Vierge » ; deux chaises chauffeuses ; un guéridon rond ; quarante-trois tableaux et portraits de famille ; une cruche ; un meuble bois pyrogravé ; une cruche peinte ; une potiche émaillée...



Il est à noter, dans la maison, véritable galerie d'antiquités familiales, la présence de cent quatorze tableaux et portraits de famille, mais aussi de deux cruches et trois potiches peintes, ainsi que d'un meuble de bois, une table de chevet et un plateau à service, le tout pyrogravé.

Spectateur du temps qui passe, Jean Guy Antoine Devard poursuit sa vie dans un périmètre restreint : la rue de Périgueux de son enfance, Lussas et le souvenir des siens... avec pour compagnons fidèles, la peinture, le jardinage, la lecture et le promenade, solitaire et rêveur...

Le 23 janvier 1979, il a alors 85 ans, ne pouvant plus vivre seul, il se résigne à abandonner sa chère rue de Périgueux, sa maison où s'entassent pêle-mêle ses souvenirs, pour rentrer à la maison de retraite de Nontron.

Trois années s'écoulent encore. le 13 janvier 1982, il s'éteint, sans bruit, en toute discrétion, comme pour ne pas déranger.

Deux jours plus tard, le 15, jour de pluie et de vent, il rejoint la chapelle familiale de Lussas. personne ne l'accompagne. Alors, ému et sans doute pour espérer un oubli moins profond de Draved, de Giovanni, de Jean Guy Antoine Devard tout simplement, le fossoyeur gravera de la pointe de son couteau, sur le mur du caveau refermé, la date finale d'un étonnant parcours.



Un mystère bien gardé.

Jean Guy Antoine Devard, souvent sibyllin dans ses propos, a entretenu, tout au long de sa vie, le mystère autour de sa personne.

Ainsi prétendait-il, sans pour autant approfondir, avoir connu Maurice Utrillo.

Alors, et pourquoi en douter, alla-t-il à Paris, au lendemain de la Grande-guerre, comme il avait été à Bordeaux, à la veille de celle-ci, à la recherche d'une autre vie, à la rencontre d'une autre peinture dans cet extraordinaire foyer d'extravagances et de création qu'était la butte Montmartre, le manoir de Rosimond au numéro 12 de la rue Cortot et son célèbre atelier ? Ou, plus simplement, connut-il Maurice Utrillo à Angoulême après le mariage religieux de celui-ci avec Lucie Pauwels-Valore, célébré en l'Église Saint-Ausonnie d'Angoulême le 5 mai 1935 et alors que le couple, soucieux de tranquillité pour le peintre, y avait élu domicile. la crise mystique que manifesta l'artiste à cette époque-là coïncidant étrangement avec celle vécue dans le même temps par Jean Guy Antoine Devard.

Quoi qu'il en soit, quoi qu'il en fut, artiste solitaire tourmenté, préférant l'ombre à la lumière, Draved-Giovanni n'eut recours qu'à son seul génie, à sa seule et exceptionnelle créativité, pour offrir à son art une oeuvre d'une rare qualité, dense, originale et variée, n'hésitant pas, pour mieux vivre sa passion, à installer un « Montmartre » à Nontron et combattre ainsi la réalité qui tue le rêve et l'engloutit.



Lucie Pauwels-Valore et Maurice Utrillo

NOTES.

1 - Chaleï : mot provençal qui correspondrait au terme chaleil, lampe à huile.

2 - ruolz : alliage de cuivre, nickel et argent ...mis au point par le comte français Henri de Ruolz (Roland Dorgelès emploie ce terme dans l'expression « des couverts en ruolz »)

Hervé Lapouge.

DE BASTIDE EN BASTIDE

DE LA GUYENNE À L'AQUITAINE.



Monpazier, place des cornières.

sortie du GRHINdu samedi 21 mai 2011

**Dossier établi par
Marie-Thérèse Mousnier**

I- Esquisse de notre voyage

La Guyenne fut anglaise de 1259 à 1453. Ensuite la Province fut donnée en apanage en 1461 à Charles, duc de Berry et frère de Louis XI.

Le duché de Guyenne revint définitivement à la Couronne en 1472. Province aujourd'hui région, qui reprend le nom d'Aquitaine, donné par les Romains : « *Aquitania* » - Pays des eaux.

Parmi les bastides les mieux conservées : Monpazier et Villereal (visites) ; et pour votre information : Villefranche de Rouergue, Villeneuve d'Aveyron, Puylaroque.

Monpazier : Bastide anglaise fondée par Jean de Grailly, captal de Buch, lieutenant du roi Édouard 1^{er} d'Angleterre. Le seigneur de Biron donna pour la construire un plateau boisé dominant la vallée du Drot.

C'est une des bastides créées pour commander les routes allant de l'Agenais aux rives de la Dordogne.

Sa place à arcades, ses vieilles maisons, son église, les vestiges de ses fortifications en font le type le mieux conservé des bastides du Périgord.

Portes fortifiées.

Au nombre de trois.



Porte de la rue St Jacques



Traces de la herse, de la porte barrée, du 'casse-tête'

La cité forme un quadrilatère de 400 m X 200 m, orientation nord - sud. Quatre rues transversales se croisent et décomposent ainsi la cité en compartiments de forme rectangulaire.

A l'origine, toutes les habitations présentaient la particularité d'être d'égales dimensions. Plusieurs maisons ont conservé leur caractère original.

Place centrale

Toujours de forme quadrilatère. Côté sud une halle couverte abrite les anciennes mesures. Sur le pourtour existe tout un système de galeries couvertes ou cornières, supportées par des arceaux.



Les cornières de Monpazier.



La halle de Monpazier, au fond les mesures à grain.

Église St Dominique.

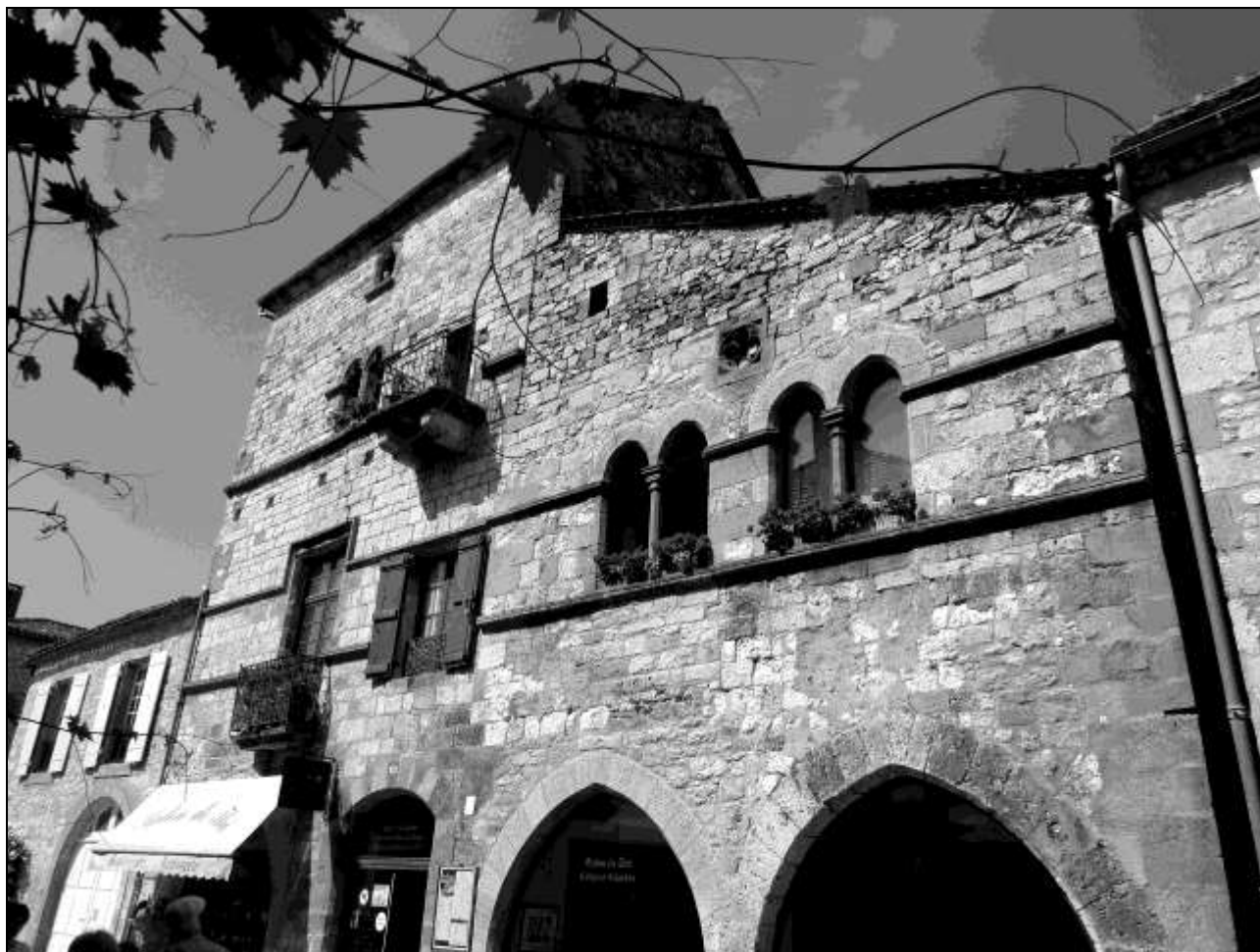
Façade remaniée à différentes époques. Portail orné d'archivoltes ; reconstruction de la rosace et du pignon vers 1550. Nef unique très large, voûtée d'origine, prolongée par un chevet polygonal. Dans le chœur, une double rangée de stalles, avec miséricordes, sculptées de sujets grotesques et de têtes grimaçantes.



L'église St Dominique, l'entrée des cornières devant laquelle se trouve l'emplacement du pal.

Maison du Chapitre.

Située près de l'église à l'angle de la place ; maison du XIIIe siècle ; fut utilisée comme grange aux dîmes ; éclairée à l'étage supérieur par des fenêtres géminées.



Beaumont-du-Périgord. Importante bastide anglaise.

Fondée en 1272 par Luc de Terry et Lucas de Thomey, sénéchal de Guyenne et lieutenant d'Édouard 1^{er} roi d'Angleterre. C'est une des plus intéressantes de la Dordogne, située dans un magnifique environnement. (A. Rougier, inspecteur régional des sites d'Aquitaine).

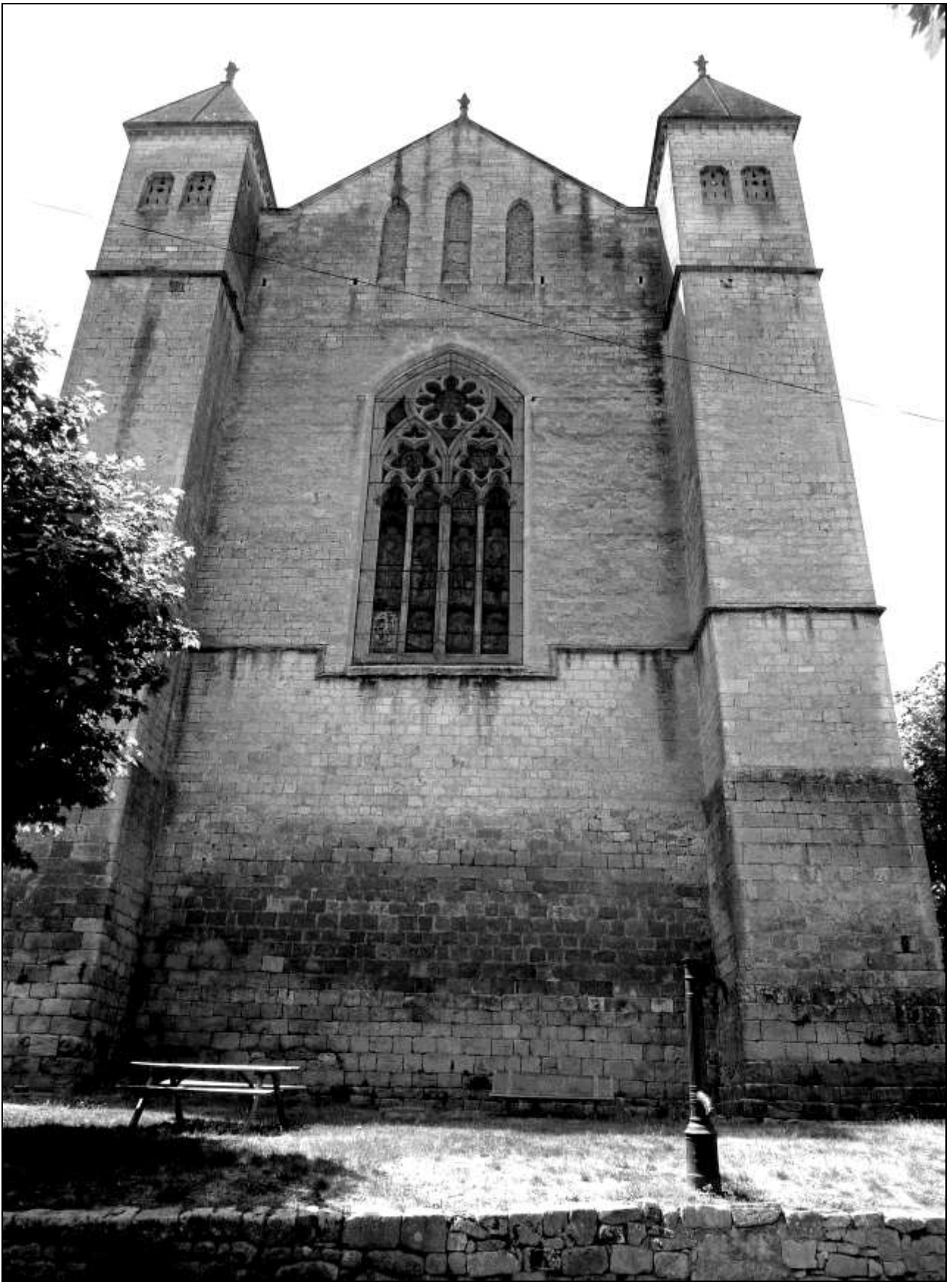
- Partie importante des remparts dont deux tours, l'une servant de guet.
- Place à cornières et rues pittoresques avec des maisons des XIII^e et XV^e siècles.
- Nombreux bâtiments classés ou inscrits au titre des monuments historiques.

Église St Front fortifiée des XIII^e et XV^e siècles. Bâtie par l'abbaye de Cadouin et le Chapitre de St Avit-Sénieur ; avec galerie à balustrade finement décorée, qui surmonte le beau portail à voussures, décoré de chapiteaux de feuillage.

Édifice qui a pour particularité d'être flanqué de quatre tours puissantes, encadrant la façade et le chevet. Église défensive avec chemin de ronde, dernier recours et refuge de la population.



Façade de l'église St Front.



Coté Est de l'église St Front.

Côté ouest de la ligne de remparts, on découvre la vue intéressante sur les murs d'enceinte, les anciennes portes et la belle silhouette imposante de l'église St Front.



Rue de la porte fortifiée ouest à la place des cornières, à Beaumont.



Beaumont-du-Périgord par Léo Drouyn (1846)

Villereal.

Bastide française fondée fin XIII^e siècle (1269) par Alphonse de Poitiers, frère de Louis IX, Saint-Louis, sur une terre ayant appartenu à Gaston de Gontaud-Biron ; blason : d'azur à trois tours d'or posées deux et une.

Elle a conservé son plan initial avec ses rues à angle droit (8 rues), ses maisons à encorbellement au toit débordant. La cité est divisée en quatre parties orientées, au nord vers le Périgord, au sud vers l'Agenais, à l'est vers Monpazier et Belvès, à l'ouest vers la bastide de Castillonès, voulue par Alphonse de Poitiers.

Place centrale à cornières. Halle à étage, fin du XVI^e siècle, avec piliers de chêne, carré de 30 m de côté, magnifique charpente. Classée monument historique.

Place centrale : halle à étage du XVI^e siècle, avec piliers de chêne.



Église fortifiée du XIII^e siècle, classée monument historique. Possède une haute façade encadrée de deux tours couronnées de clochetons pointus et reliées par un chemin crénelé. La tour de gauche est percée de meurtrières. Lieu de culte et ultime refuge. Particularité : entourée autrefois d'un fossé profond avec pont-levis. Elle a souffert aussi des guerres de Religion. Emplacement d'une tour de guet qui surveillait la vallée du Dropt. Une tour de quatre étages avec accès par un escalier de pierre subsiste, située à l'angle de la cornière nord.

Place Jeanne de Toulouse, épouse d'Alphonse de Poitiers sur le parvis de l'église.

Couvent du XVIII^e siècle. Vestiges vendus en 1908.

Léproserie. Porte sculptée, quartier de St-Roch, guérisseur des maladies de peau ; fontaine de dévotion.

De la place à l'église.



Villeréal possède plusieurs maisons datant de la fondation de la bastide. Maisons fort bien restaurées, dans la tradition : - rez-de-chaussée bâti en pierre de taille, réservé au commerce ou à l'atelier ou à l'écurie. - étage réservé à l'habitat monté en torchis (terre-bois-paille) - maisons séparées par un espace étroit « Andronne ou androsse » faisant office de coupe-feu.

Villeréal n'eut jamais de fortifications. Des douves sèches ont été creusées tout autour puis comblées au XVIII^e siècle. Ces douves larges de 7 m faisaient de Villeréal une place forte malgré l'absence de ses remparts.

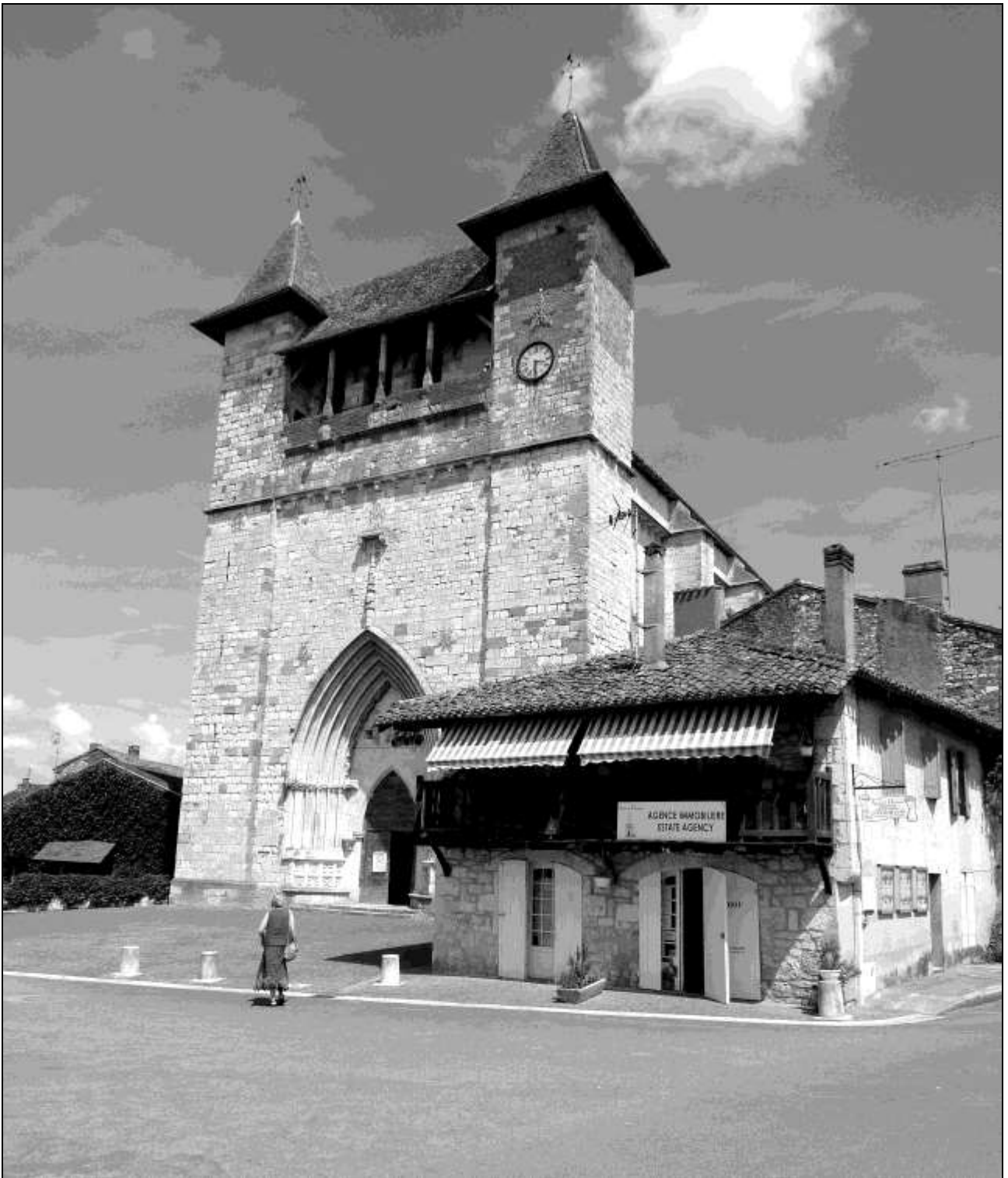
~~~~~

Cités remparées, églises fortifiées, maisons défensives, l'histoire est bien là ; une histoire illustrée tout d'abord par les guerres franco-anglaises qui nécessitèrent ce mode de construction.

Vinrent les guerres de Religion, suivies de jacqueries qui marquèrent aussi ce pays devenu exsangue.

Les Jacques tinrent leur grande Assemblée à Monpazier en 1594, après être passés à Piégut où ils prirent le vieux château (E. Farnier)

En 1637, après de nombreuses insurrections, le feu se rallume, conduit par Buffarost, un tisserand du bourg voisin de Capedrot, à la tête de 8000 paysans. La campagne et les châteaux sont pillés ; les troupes du duc d'Épernon, sénéchal du Périgord, rencontrèrent une vive résistance. Leur chef capturé, conduit à Monpazier, connut le supplice de l'écartèlement.



La place Jeanne de Toulouse devant l'église fortifiée.

## **II – Pour plus d’informations.**

### **LES BASTIDES, un phénomène de construction.**

En Périgord, création d’environ 25 bastides. Édifiées entre les guerres des Albigeois et celles de Cent-Ans ; soit dans un laps de temps d’une soixantaine d’années, de 1250 à 1316. Principalement situées dans le sud du département, en raison de la proximité de l’Agenais, devenu le théâtre des rivalités franco-anglaises ; où les seigneurs locaux affirmaient difficilement leur autorité entre : celle du roi d’Angleterre, devenu duc d’Aquitaine, et celle du roi de France, qui voulait garder, sinon étendre et pérenniser son influence.

Leurs créations, ainsi, répondaient à la fois à des buts militaires, politiques, économiques ; ainsi qu’au regroupement d’une population mobile et dispersée. En projet, construction de 400 bastides. Réalisation de plus de 300 en Sud-Ouest, dans les limites du pays de langue d’oc ; car il s’agissait pour chaque souverain de jalonner les frontières de ses états, par une succession de places fortes, ayant pour fonction d’endiguer l’influence et la possession de l’adversaire, particulièrement au XIII<sup>e</sup> siècle et au début du XIV<sup>e</sup> siècle. Les remparts et tours fortifiées délimiteront une ligne précise entre Capétiens et Plantagenêts.

#### **A nouveau type de construction, nouvelle appellation.**

Bastide vient du mot bâtir. En occitan : Bastida. Définition du Petit-Larousse : ouvrage de fortifications semblable à une Bastille. (En Provence, le mot bastide correspond à une ferme ou construction rurale.)

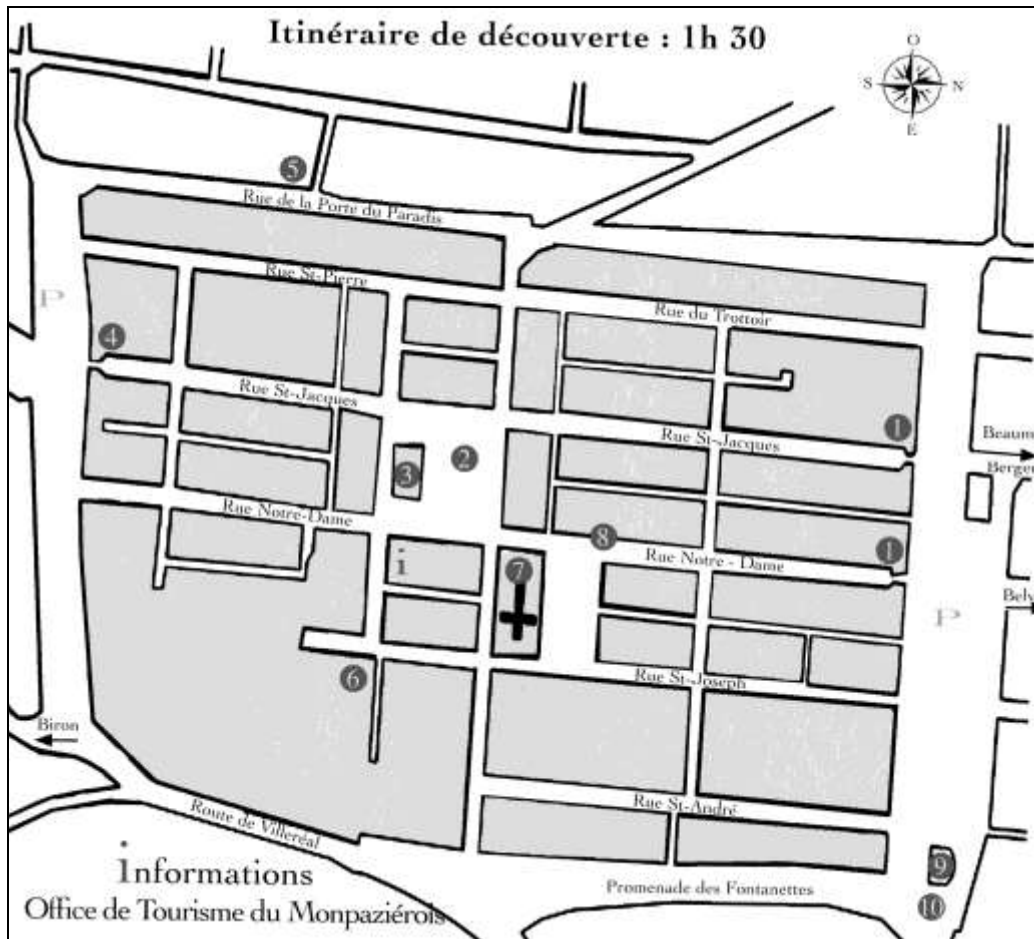
La bastide est en rupture totale avec la cité médiévale, laquelle était organisée autour d’un château, d’une abbaye, d’une église. La bastide marque la naissance d’un véritable phénomène d’une autre urbanisation ; qui préfigure l’habitat rural actuel, du village, de la cité, de la ville.

Ces villes nouvelles, généralement implantées sur des sites inoccupés, sont bâties d’un seul jet, à date fixée, avec un plan défini de la charte des Coutumes.

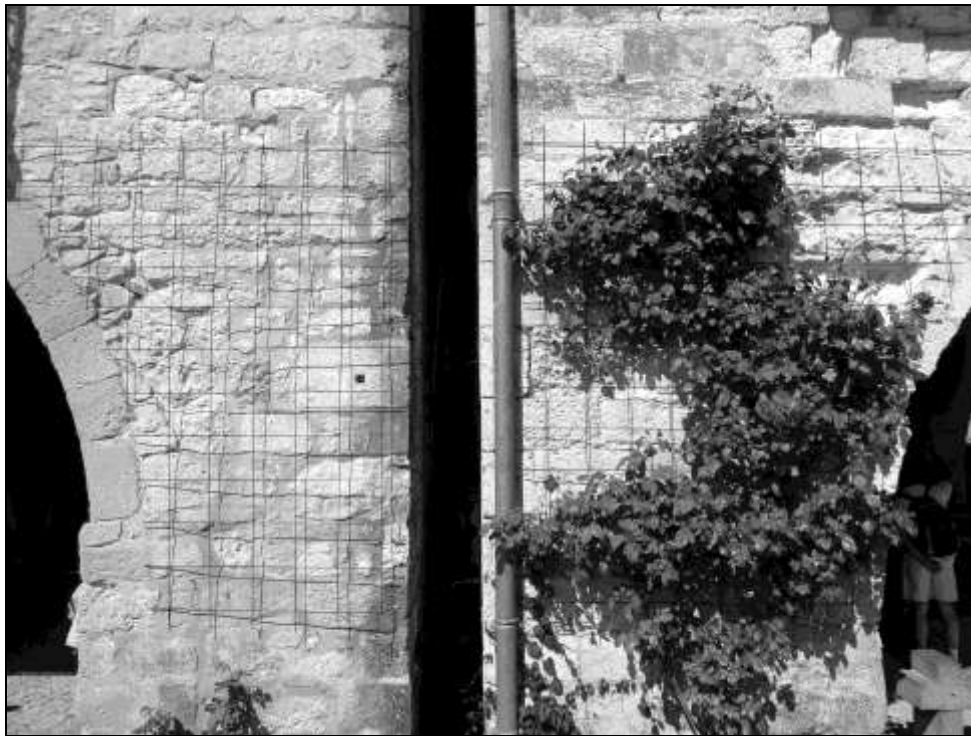
#### **Plan de la bastide.**

Le même est appliqué aux bastides françaises ou anglaises. Plan précis et immuable. Plan en échiquier carré ou rectangulaire ; rues rectilignes, partant de la place centrale assez vaste, entourée de galeries couvertes ou « cornières » (Monpazier, Beaumont, Villereal). L’église, proche de la place, est en principe fortifiée. Du fait du regroupement des maisons, la protection contre les incendies est assurée par de petits espaces séparant les maisons, sortes de venelles, appelées au Moyen-Age androsses. Autre particularité, la bastide ou cité défensive, est serrée dans une enceinte, semée de tours de guet et de portes, dans un choix de site favorable à la défense.





Carreyrou à Monpezat, jouxtant un casal (jardin)



Andronne ou androsse à Monpazier.

### **La bastide ou ville-franche.**

Pour attirer la population, des privilèges sont accordés aux habitants, ce qui est exceptionnel à cette époque.

- Disposition libre de leurs biens ; liberté de marier leurs filles.
- Les Consuls, choisis par les habitants, administrent librement la cité.
- Par contre le bayle ou bailli, représentant du roi, rend la justice en son nom, et en perçoit les impôts (droits régaliens).

### **Bastides françaises.**

1281 : création de Domme par Alphonse de Poitiers.

1253 à 1270 : création de Villeneuve-sur-Lot, Montflanquin, Castillonès, Villefranche-du-Périgord, Villeréal.

### **Bastides anglaises.**

1253 à 1270 création par le roi d'Angleterre, maître de la Guyenne de : Beaumont-du-Périgord, Molières, Lalinde, Monpazier.

Les bastides sont parfois dotées d'un nom qui fait référence à leurs privilèges : Villefranche ; Sauveterre ; Villeréal (ville du roi) ; Villecomtal (ville du comte) ou encore un nom qui fait référence à quelques prestigieuses villes : Valence, Grenade.

### **Le XIV<sup>e</sup> siècle marque l'arrêt du phénomène de création des bastides, pourquoi ?**

Plusieurs raisons en sont la cause :

- Le succès remporté à la création de nombreuses bastides va susciter des craintes d'émancipation, chez les hauts personnages du royaume, peu enclins à accorder des privilèges, préjudiciables pour eux.
- L'époque marque une diminution de la population, d'où la difficulté à peupler les bastides. (guerre de Cent-Ans, épidémies, révoltes intérieures).
- Dans certaines régions, la trop forte densité des bastides nuisait à leur développement.



# Les Révoltes.

## Prologue.

A la fin du XVI<sup>e</sup> siècle les séquelles des guerres de Religion sont durement ressenties. La campagne périgourdine a été ravagée, des villages ont été brûlés, pillés. Hélas, l'impôt de la taille est toujours impitoyablement prélevé.

La révolte gronde chez les paysans, qui savent que ceux du Bas-Limousin (ici) se sont déjà soulevés contre les injustices. Leurs revendications sont exprimées au cours de leurs vastes assemblées ; puis ils s'attaquent aux receveurs de taille.

1630, après l'apaisement d'une première révolte, date à laquelle les Assemblées de paysans se sont reformées, le Périgord prend feu.

1637, date de l'affaire Buffarost.

1640, date de la sédition du bourg d'Abjat - ou Abjac à l'époque - (Abjac=> Abjacois, nom utilisé actuellement).

**Buffarost Julien.** (à consulter l'ouvrage de A. Roullaud et JL Gallet) (B. SHAP 1898 ; Aubarbier 1988 ; Froidefond 1970)

De nouveau, août 1637 fut marqué par le soulèvement des croquants, dont la cause était l'augmentation des impôts. Révolte précédée par une supplique auprès de Louis XIII, restée sans réponse. (3 ans avant l'affaire d'Abjac). C'est alors qu'intervint cet épisode dramatique, le supplice de Buffarost, qui marqua les débuts de ce énième soulèvement.

Buffarost : - tisserand de Capdrot, chef de bande de quatre mille hommes.

- Capturé à Montpeyran après une vive résistance auprès de Pierre Molinier de Lacan, lieutenant du duc d'Épernon.

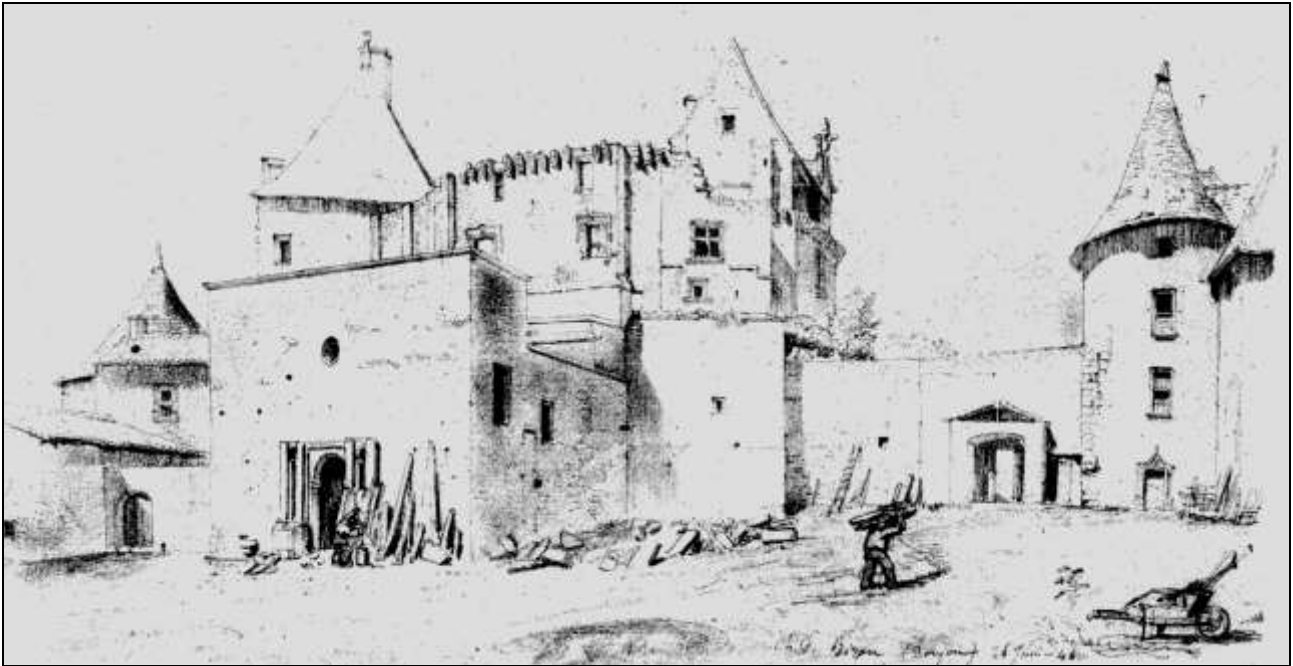
- Conduit à Monpazier, le 6 août 1637, jour de foire, il fut amené à l'échafaud sans être bandé, rompu vif de tous ses membres, les uns après les autres, la tête la dernière. On exposa ses bras et ses jambes en divers endroits, et son corps sur un cerisier à Bernadet, sa tête a été portée à Belvès (Jean-Joseph Escande).

De ce terrible événement, il reste ceci : lorsque à Monpazier deux joueurs s'affrontent, celui qui au cours de la partie pense la gagner dit à son adversaire « *te rends-tu Buffarost ?* » L'adversaire répond toujours « *Non, tant qu'il me restera un pain entier, et un morceau d'un autre !* »

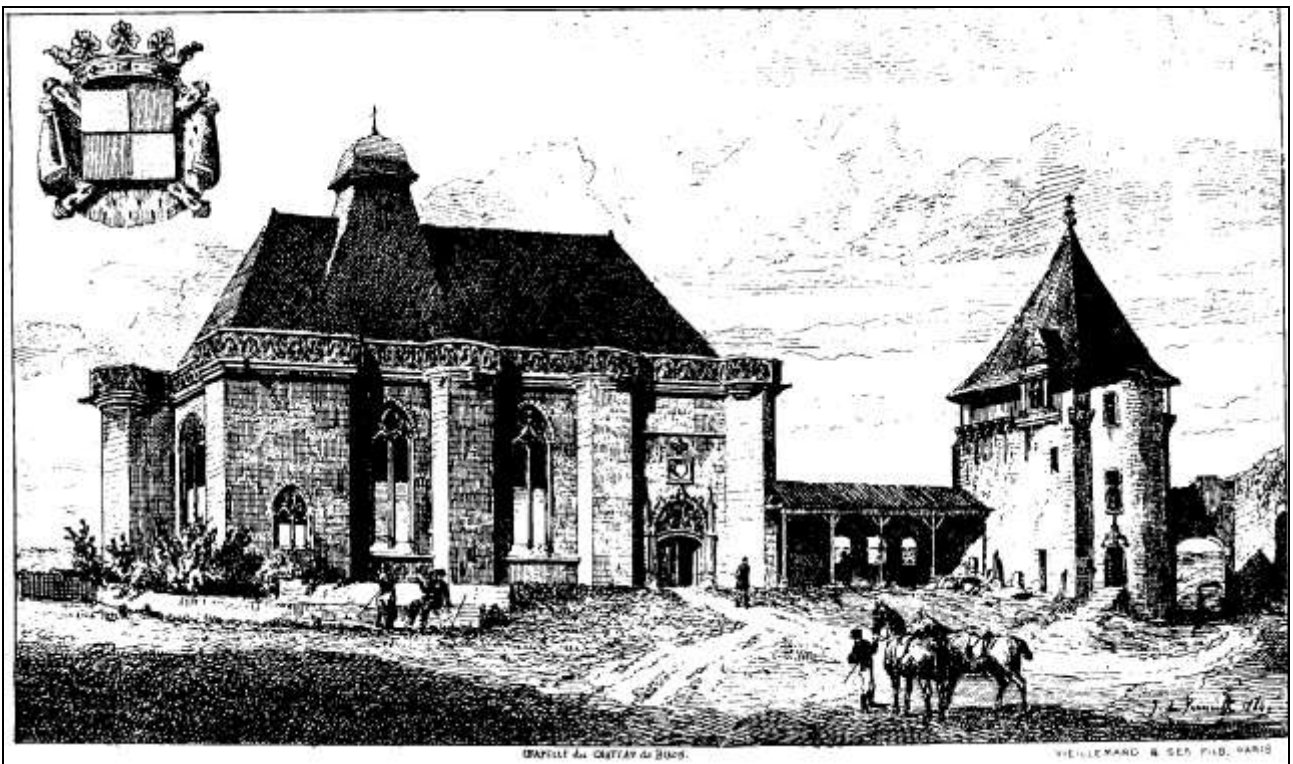
On peut supposer que ce dialogue eut lieu sur le champ de bataille, entre les deux combattants. (Écho de la Dordogne. Dialogue en langue locale - le patois.)

## Le château de Biron. (1 étoile au guide Michelin)

Notre château, achat par le C.G. en 1978.



Cour du château de Biron par Léo Drouyn (1846)



Chapelle du château de Biron par Jules de Verneilh en 1884

Perché au sommet d'un puy, le château de Biron dresse la masse énorme de ses tours et de ses terrasses défensives à la lisière du Périgord et de l'Agénais, où il commande un immense horizon.

Un château départemental où a été mis en place un très important programme de restauration, ainsi qu'un centre d'Art qui organise des expositions chaque été.

Château habité depuis son origine par 14 générations de Gontaud-Biron qui le possédèrent du XIIe au XXe siècle.

Forteresse médiévale du XIe siècle, incendiée au XIIIe, reconstruction, guerre de Cent-Ans où il passe sans cesse de la mouvance française à celle des rois anglais, nombreux dommages.

Fin XVe début XVIe siècles, Pons de Biron, ancien chambellan de Charles VIII, le transforme en une belle demeure Renaissance (influence des guerres d'Italie). Construction de la chapelle Renaissance, véritable oeuvre d'art. Travaux interrompus, repris au XVIIIe siècle.

Toitures 10 000 m<sup>2</sup>, vaste étendue des bâtiments. Entretien difficile pour les Gontaud-Biron et actuellement pour l'État.

Les Biron étaient seigneurs de la bastide de Villeréal.

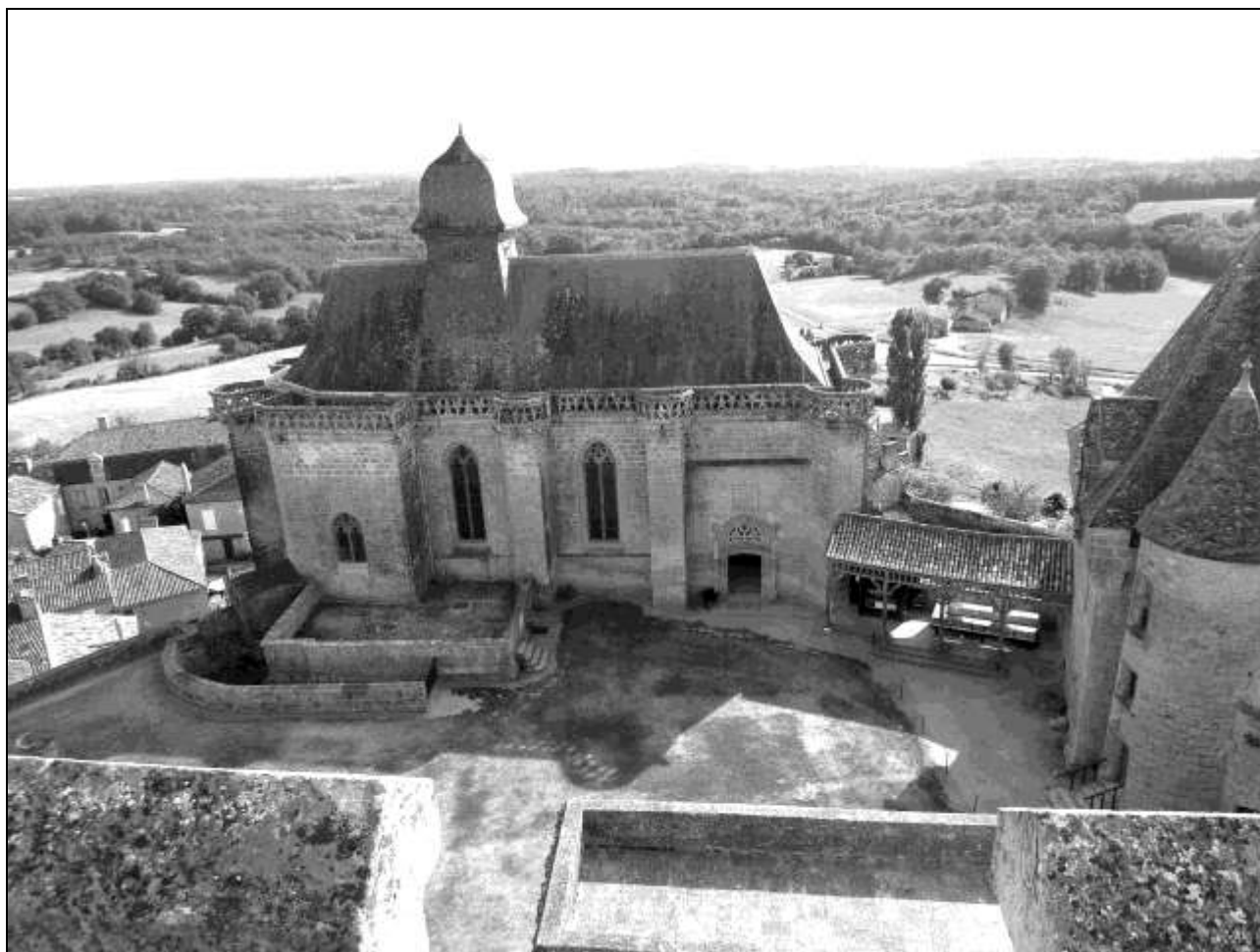
En 1265, Gaston de Gontaud-Biron dut concéder au comte de Poitiers, frère de Louis IX (St Louis) une terre sise en forêt de Montlabour.

La Bastide sera édifiée en 4 années.

Les limites de juridiction ont été fixées par lettres patentes en mars 1269.

Les Biron étaient aussi seigneurs de Monpazier.

Les terrasses de Biron offrent une belle vue sur la bastide de Monpazier.



Chapelle du château de Biron.



Le donjon médiéval.



Entrée de la partie Renaissance.



La partie moderne du château.

Ces trois dernières photographies retracent les trois périodes principales où la famille de Gontaud-Biron bâtit ou rebâtit le château : au Moyen-Age, à la Renaissance, à l'Époque Moderne (Louis XIV). La volonté des Biron successifs était toujours un peu trop ambitieuse et chacune des trois parties ne fut jamais vraiment achevée.

Marie-Thérèse Mousnier.

# NONTRON EN CARTES, PLANS, CROQUIS.



St-Etienne de Nontron et le château d'après une gravure Jean-Philippe Delanoue de 1822.

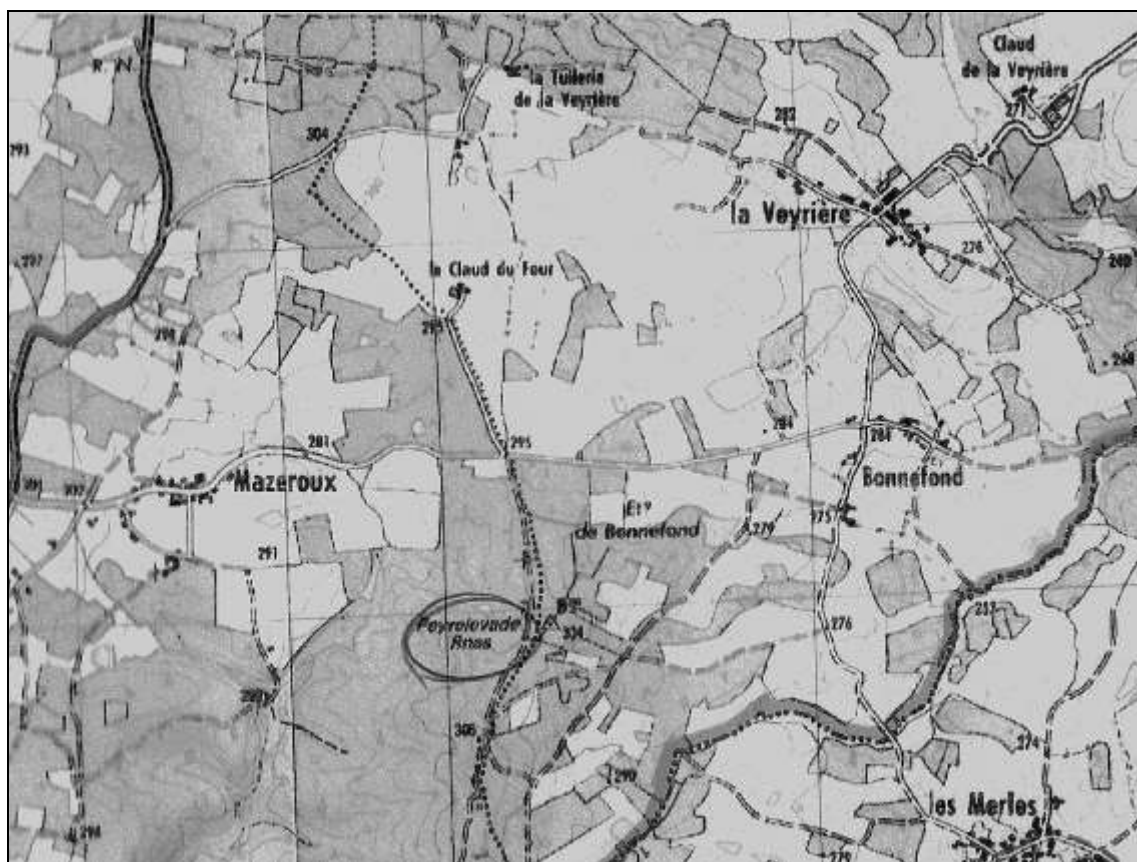
Conférence du 7 juillet 2011.  
Par François Reix.



# I - Milhac-de-Nontron.

## 1°) Le lieu-dit Peyrelevade. (d. 1)

On trouve autour de ce lieu un dolmen (d.2) et les ruines d'une maison dite « Maison du Prussien »(d.3)



Document 1



Document 2



Document 3

Au bord du chemin rural qui marque la limite des communes de Milhac et de St Saud, non loin de Mazeroux, existe une ruine connue sous le nom de « cabane du Prussien ». Ce chemin qui vient de la commune de St Martin porte, sur le cadastre napoléonien de celle-ci, le nom de « Pouge des Anglais ». A un kilomètre au sud de Peyrelevade existe une ruine en plus mauvais état connue sous le nom de « Maison des Pères », nom qui évoque sans doute les moines de l'abbaye de Peyrouse. Le nom de Peyrelevade vient du dolmen se trouvant à proximité. Il nous est dit par R. de Laugardière dans *Monographie du canton de St Pardoux*, que ce dolmen, vers 1850, était intact, mais que le propriétaire du terrain avait fait faire des fouilles qui n'avaient eu comme résultat que de faire basculer la table. Ce dolmen, aujourd'hui difficilement visible du chemin dans son bois de pins, se trouve sur la commune de St Saud.

Presque en face, sur la commune de Milhac, se trouve « la maison du Prussien ».

### Qui était ce Prussien ?

Dans les années 60, ayant demandé à des riverains qui était cet homme, nul ne sut me répondre, à l'exception d'une personne qui me dit : « *Je ne sais plus, mais mon grand-père l'a bien connu, c'était un homme qui vivait là et fabriquait des paniers en clisses de châtaignier.* » Ces indications me firent envisager qu'il pouvait être un soldat des armées allemandes de la guerre de 70, prisonnier ou déserteur, qui n'était pas rentré dans son pays. Je recherchai donc sur les registres de l'état civil de Milhac et de St Saud si il était fait mention d'un homme né Outre-Rhin, mais ne trouvai rien.

J'allai même à la gendarmerie de St Pardoux me disant que si Prussien il y avait eu, il avait dû être placé sous la surveillance de la gendarmerie. Je fus poliment éconduit. Le problème restait entier.

En 2008, feuilletant aux archives départementales une collection de journaux du 19<sup>e</sup> siècle, je tombai sur un article de l'Union, daté du 8 octobre 1859, où il était fait mention d'une condamnation de Marie Simon, dite « La Prussienne » (document 4), pour abandon d'enfant. Malheureusement les archives du tribunal de Nontron pour cette année-là n'avaient pas été conservées. Pour tenter de résoudre cette énigme, ne restait donc plus que les registres de l'état civil.



Preis d'Abonnement :  
40 francs par an.

On s'abonne, à Nontron,  
au Bureau du Journal, et chez  
MM. les imprimeurs de chaque  
arrondissement.

(Affranchir.)

# L'UNION

Journal  
Du Nontronnais, et de la Dordogne.

PARAISANT TOUTS LES SAMEDIS.

Preis des insertions  
15 cent. la ligne

Gezondheids

apostrophe sur les

medicaments

medicaments

medicaments

medicaments

medicaments

medicaments

medicaments

medicaments

medicaments

medicaments

medicaments

medicaments

medicaments

medicaments

medicaments

medicaments

medicaments

medicaments

medicaments

medicaments

medicaments

medicaments

medicaments

medicaments

medicaments

medicaments

medicaments

medicaments

medicaments

medicaments

medicaments

medicaments

medicaments

medicaments

medicaments

medicaments

medicaments

medicaments

medicaments

medicaments

medicaments

medicaments

medicaments

medicaments

medicaments

medicaments

medicaments

medicaments

medicaments

medicaments

medicaments

medicaments

medicaments

medicaments

medicaments

medicaments

medicaments

medicaments

medicaments

medicaments

medicaments

medicaments

medicaments

medicaments

medicaments

medicaments

medicaments

medicaments

medicaments

medicaments

medicaments

medicaments

medicaments

medicaments

ADMINISTRATIF, JUDICIAIRE, COMMERCIAL, INDUSTRIEL, LITTÉRAIRE, AGRICOLE ET D'ANNONCES JUDICIAIRES.

## NOUVELLES LOCALES.

Le tribunal de police correctionnelle de Nontron, à son audience du 30 septembre dernier, a condamné :

1<sup>o</sup> Marie Simon dite *la Prussienne*, veuve Lagarde, cultivatrice, demeurant à Pierre-Lévée, commune de Milhac, à six mois de prison et seize francs d'amende pour exposition d'enfant.

2<sup>o</sup> François Vallade, scieur de long à St Paul-Laroche, à 15 jours de prison pour vol.

Plus sept individus pour délit de chasse.

Document 4

### Registres de Milhac.

18/08/1818 : naissance de Marie-Simon à Pierre Levée, fille de Jean Simon et Chambon Henriette.

76<sup>no</sup> 7  
Autriche  
P  
D

Le présent acte a été fait par moi, notaire, le jour et à l'heure susdites, en présence de Jean Simon, âgé de quarante-cinq ans, époux de Henriette Chambon, sans profession, résidant à Nontron, demeurant au lieu de Peyreresade, commune de Milhac, au quel est délégué trois autres à dix heures.

par la déclaration a vous faite par Jean Combalié, âgé de quarante un ans, garde du diocèse, Jean Meynard, âgé de trente-deux ans, cultivateur, domiciliés au village de Pautin, commune de Saint-Martin-de-Freyregis, constaté, suivant la loi, par vous maire de la commune de Milhac, canton de Saint-Pardoux-laivière, arrondissement de Nontron, Dordogne officier de l'état civil, susdigné.

Les témoins ont déclaré ne savoir signer, après lecture faite de ces mots biffés susdits

Milhac le 18 août 1818

« Du treize février Mil huit cent quarante six, sept heures du matin.

Acte de décès de Jean Simon, âgé de soixante-quinze ans, époux de Henriette ~~Agathe~~ Chambon, sans profession, né en ~~Prusse~~, demeurant au lieu de Peyrelevade, commune de Milhac, où il est décédé hier matin à dix heures.

Sur la déclaration à nous faite par Jean Combalier, âgé de quarante et un ans, gendre du décédé, Jean Meynard, âgé de trente-deux ans, cultivateur, domicilié au village de Pautier, commune de Saint-Martin-de-Freysingéas,

Constaté, suivant la loi, par nous maire de la commune de Milhac, canton de Saint-Pardoux-la-Rivière, arrondissement de Nontron, Dordogne.

Officier de l'état civil, soussigné.

Les témoins ont déclaré ne savoir signer, après lecture faite deux mots biffés sont nuls.

Puibarraud ??

En marge : Autriche.

#### Document 5

---

13/02/1846 Décès de Jean Simon, 75 ans, à Peyrelevade (d. 5) où l'on dit que Jean Simon était né en « Prusse », ce mot ayant été rayé et corrigé en marge par « Autriche ». En tenant compte des évolutions géopolitiques de cette partie de l'Europe, la question de son origine reste tout de même posée. une certitude s'impose : il parlait allemand.

Quel dommage que le maire de Milhac qui devait connaître d'avantage de renseignements n'ait pas imité le maire de St Pardoux qui enregistra en 1843 le décès d'un Polonais de 75 ans au nom indéchiffrable, mais nous indiquant sa naissance en Pologne, son passage en Hongrie, son enrôlement de 14 ans dans l'armée autrichienne, et sa capture en 1804 par l'armée française.

Autres détails de l'état civil :

04/05/1851 : Décès de Chambon Henriette, 80 ans, à Peyrelevade (lieux de naissance et de mariage inconnus)

15/10/1839 : mariage à Milhac de Lagarde Pierre, 27 ans, cultivateur, demeurant à Bonnefond (commune de St Saud), fils de feu Martial Lagarde et de Laborne Jeanne, et de Marie Simon, 21 ans, sans profession, demeurant avec ses parents à Pierre Levée.

24/08/1840 : naissance aux Merles (commune de St Martin) de Lagarde Pierre, fils de Pierre et de Marie Simon.

23/11/1841 : décès aux Merles, de Lagarde Louis, 15 mois, fils de Pierre et de Marie Simon.

23/07/1842 : Décès aux Merles de Pierre Lagarde, 28 ans, époux de Marie Simon.

02/02/1845 : naissance à St Pardoux (Chez Boissard) de Marie, fille de Marie Simon, 25 ans, sans profession, de père inconnu.

10/05/1849 : naissance à Pierre Levée d'Antonin Simon, fils de Marie Simon, et de père inconnu.

10/05/1854 : naissance à Pierre levée d'Elisabeth Simon, fille de Marie Simon et de père inconnu.

[18/09/1859 : condamnation de Marie Simon pour abandon d'enfant.]

Qui était cet enfant abandonné ? Marie et Antonin étant en âge d'être relativement autonomes, il semble que cet enfant ne puisse être qu'Élisabeth, alors âgée de 5 ans.

Suite de l'état civil :

01/06/1872 : décès de Marie Simon, 54 ans, cultivatrice à Pierre Levée, veuve de Pierre Lagarde.

02/08/1869 : mariage à St Pardoux de Jean Blanchou, cultivateur, âgé d'environ 26 ans, né au Soulier, domicilié à Piogeat, fils de Marguerite Blanchou et de père inconnu, et de Marie Simon, cultivatrice, servante, âgée d'environ 24 ans, née et demeurant chez Boissard, de père inconnu et de Marie Simon (autorisation de l'autorité militaire de Périgueux du 28/07/1869).

14/09/1870 : naissance à La Grelière d'un enfant mort-né, fils de Jean Blanchou et de Marie Simon.

17/10/1870 : décès à La Grelière de Marie Simon, 26 ans, épouse de Jean Blanchou.

22/01/1872 : mariage à St Pardoux d'Antonin Simon, 22 ans, cultivateur, né et demeurant à Pierre Levée, avec Lagarde Catherine, cultivatrice, née et domiciliée à La Noujarède.

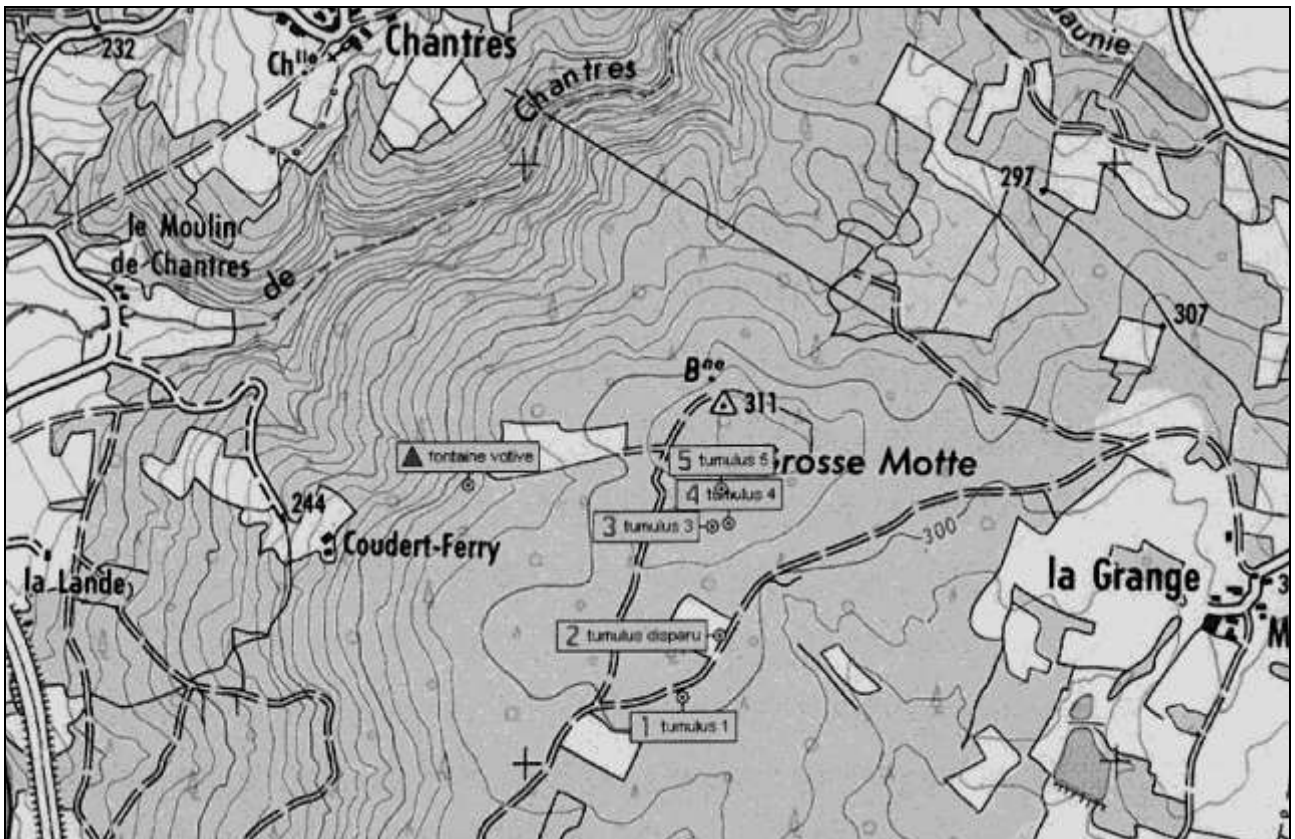
28/12/1892 : décès à St Pardoux (La Grave) de Lagarde Catherine 52 ans, épouse d'Antonin Simon.

20/11/1903 : mariage à Milhac d'Antonin Simon, cultivateur, domicilié à La Grave, et de Gardillou Catherine 53 ans, veuve de Guillaume Dogneton.

26/11/1876 : mariage à St Pardoux, d'Élisabeth Simon, 22 ans, cultivatrice, servante à Beaumont, avec Jean-Claude Broussou, 40 ans, cultivateur, fils de Claude Broussou, et de Fayolle Léonarde, domiciliée à Beaumont.

Vous pouvez poursuivre ces recherches généalogiques...

## **2°) Lieux-dits de Coudert-Ferry et de Chantres.**



Cette carte relevée par M. Guillin indique - 5 tumulus au lieu-dit « Grosse Motte » où il y eut aussi traces d'enceintes protohistoriques ;  
 - une fontaine votive ;  
 - une chapelle au lieu-dit Chantres.

Il semble bien que la fontaine votive soit toujours vénérée...



Quant aux tumulus, ils ont disparu, ou du moins été très perturbés par le défrichage pour une plantation de pins. Ils avaient tous été fouillés clandestinement, sans que l'on sache les objets trouvés. Un seul, fouillé par un propriétaire, renfermait des outils de forgeron... qui ont disparu.



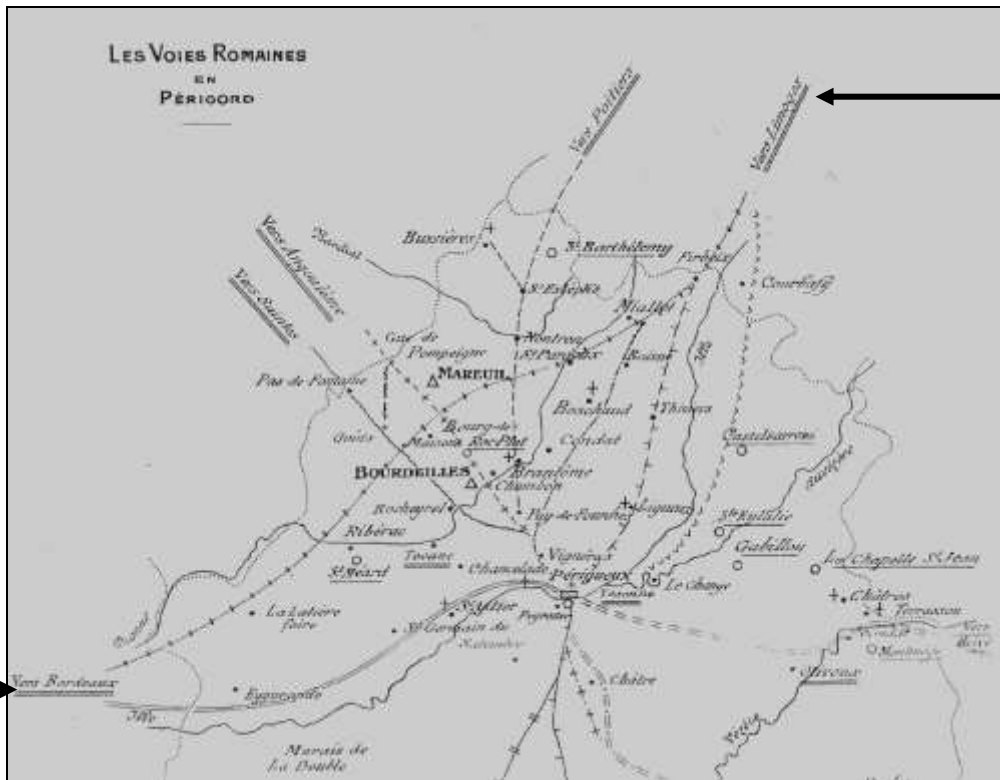
Un des tumulus avant le défrichage.

## **II - Nontron.**

### **1) La « diagonale d'Aquitaine ».**

On appelle ainsi la route reliant Limoges à Bordeaux. Elle passait au plus droit par Saint-Pardoux, Cercles, Ribérac. Puis la voie par Périgueux devint prépondérante au XVIIe siècle.

Comme le montrent les deux cartes suivantes, elle date de l'époque romaine... ou avant.



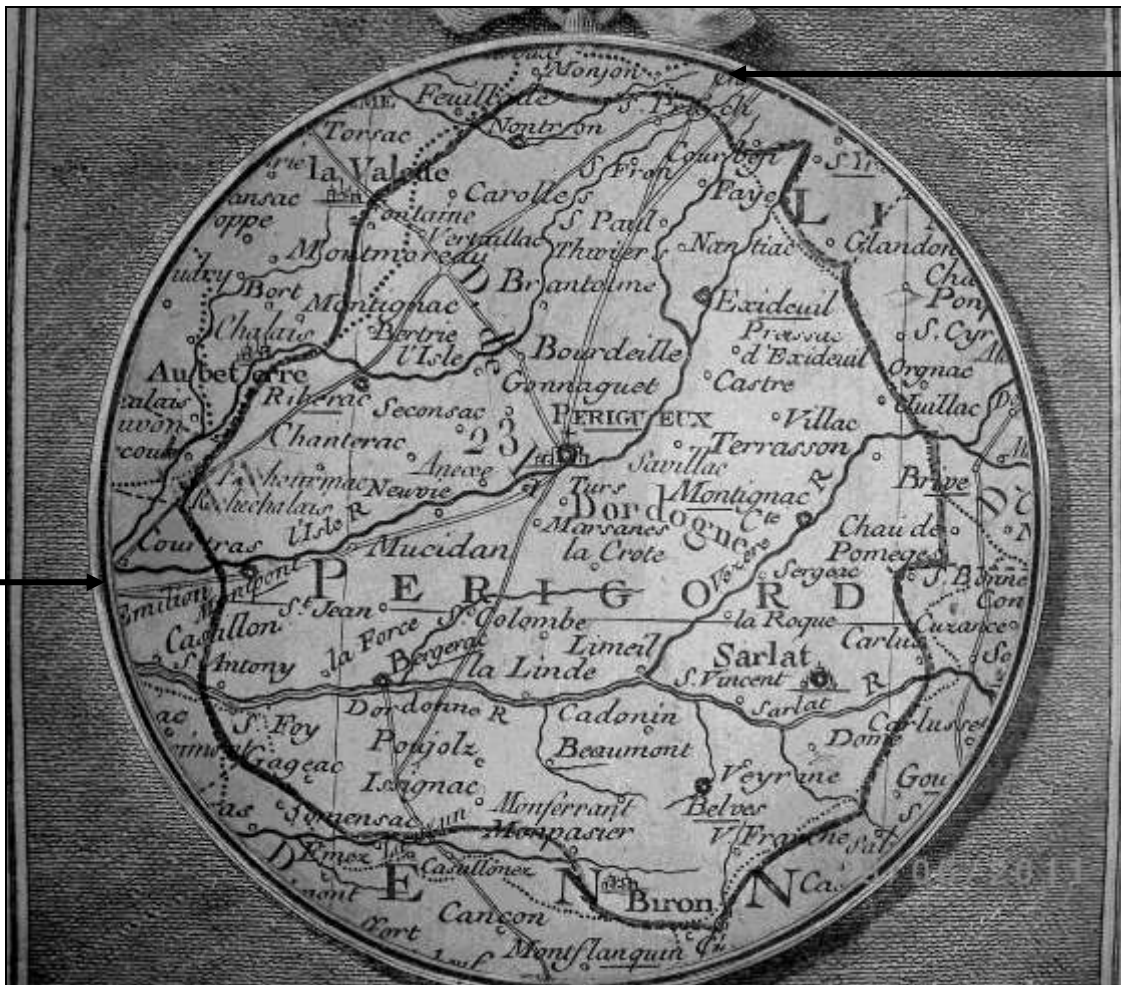
Carte des voies romaines supposées par Pierre Barrière.



La carte de Peutinger.

Sinus Aquitanicus est la Gironde. On y lit « Vesonna » qui est Périgueux, et « Ausrito » qui est une abréviation de Augustoritum, nom romain de Limoges. Sur la diagonale d'Aquitaine reliant ces villes, au milieu, se trouve Fines... qui reçut plusieurs interprétation : Nontron... Thiviers... sans que l'on sache vraiment quelle était cette cité romaine.



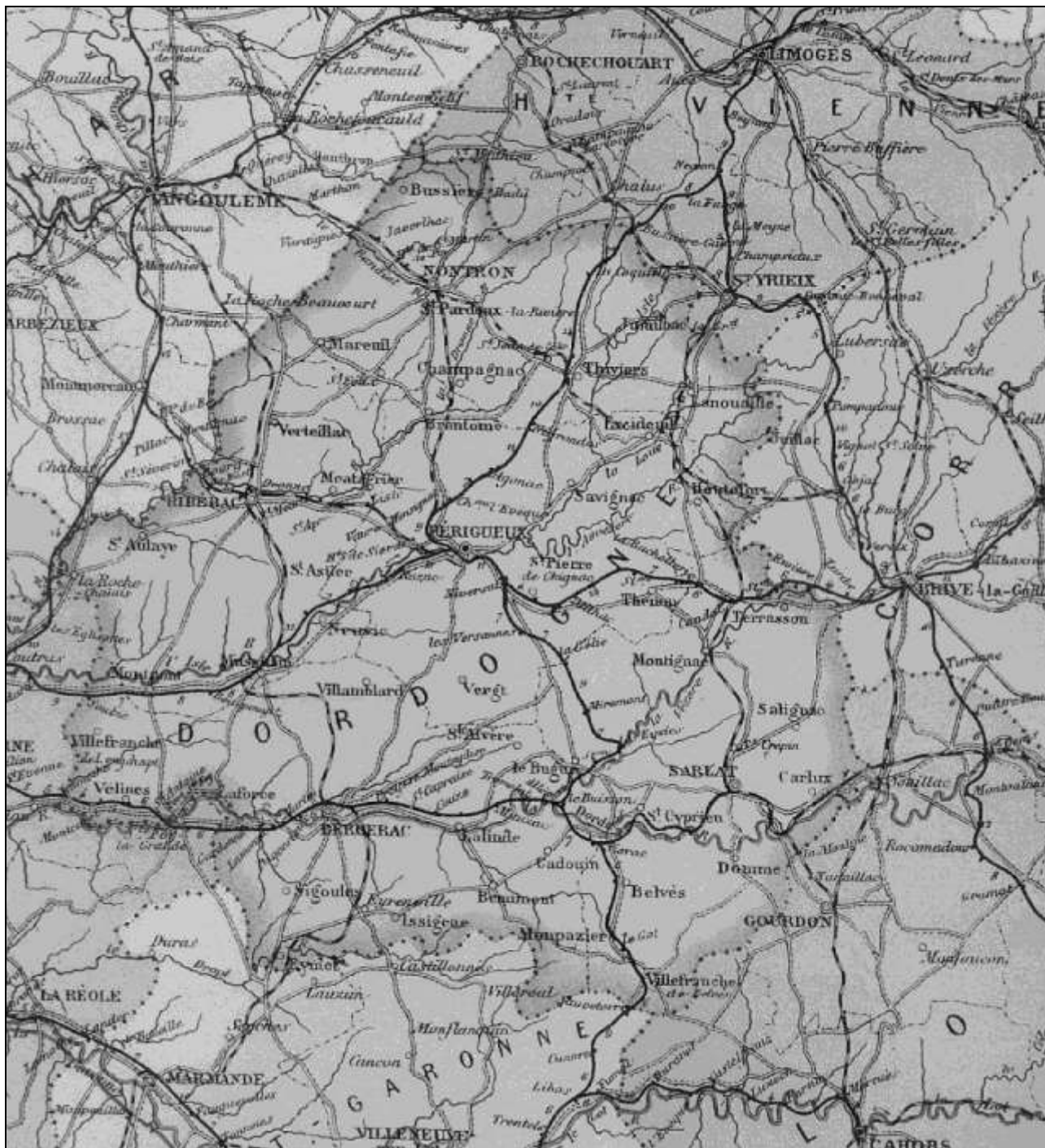


On aperçoit aussi ces deux variantes de la diagonale d'Aquitaine sur cette carte datant de 1792... où, au début de la création des départements, Dordogne, le nouveau nom, est écrit en petit alors que Périgord figure encore en très visible.



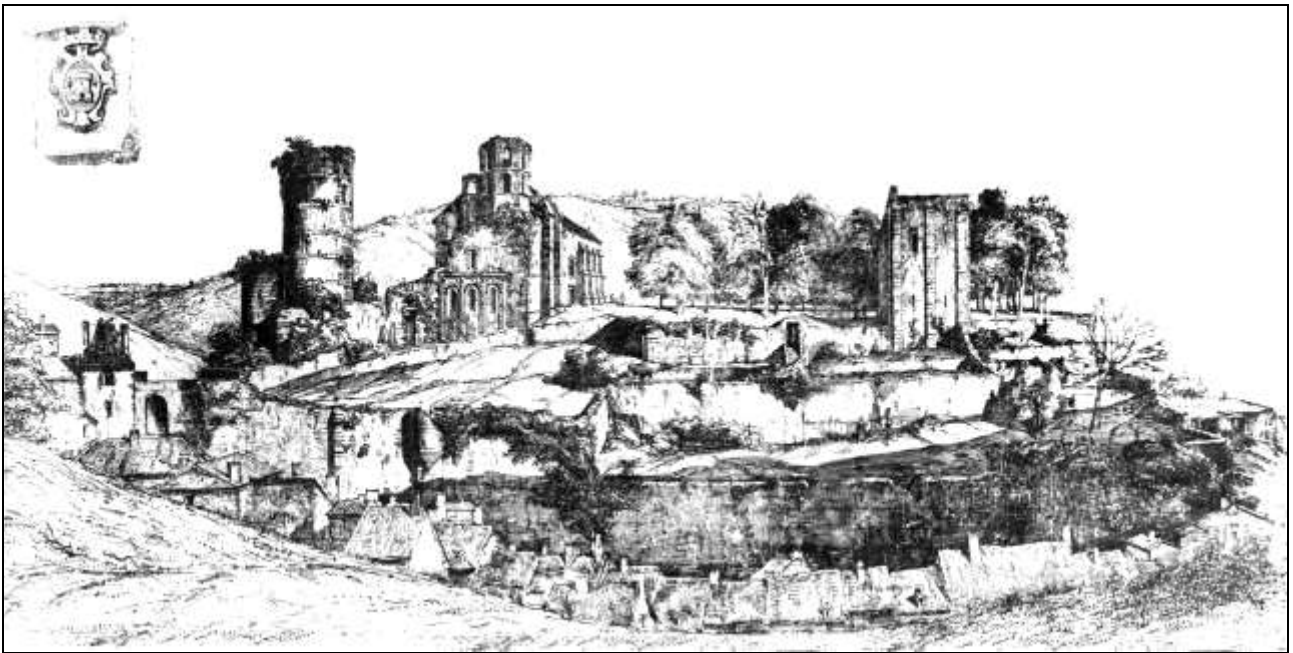
Cet extrait de la carte de Cassini pour le secteur de Nontron montre très peu de routes : on y retrouve la route Nontron-Périgueux (l'actuelle 675) et la route Nontron-Mareuil, (l'actuelle 708) dont le trajet était totalement différent. Cette carte fut établie par le géographe César François

Cassini à partir de 1760 sur ordre de Louis XV (échelle 1/86400°). Les autres routes ne figurent pas, vraisemblablement de petits chemin étroits. Un nombre plus important de voies figure sur la carte de Belleyme, limitée au Sud de la France et établie à peu près à la même époque.



Sur cette dernière carte de la Dordogne, datant du XIXe siècle, figurent les voies ferrées en pointillés. Du moins les projets... très abondants mais dont beaucoup ne seront pas réalisés. Nontron Périgueux en particulier.

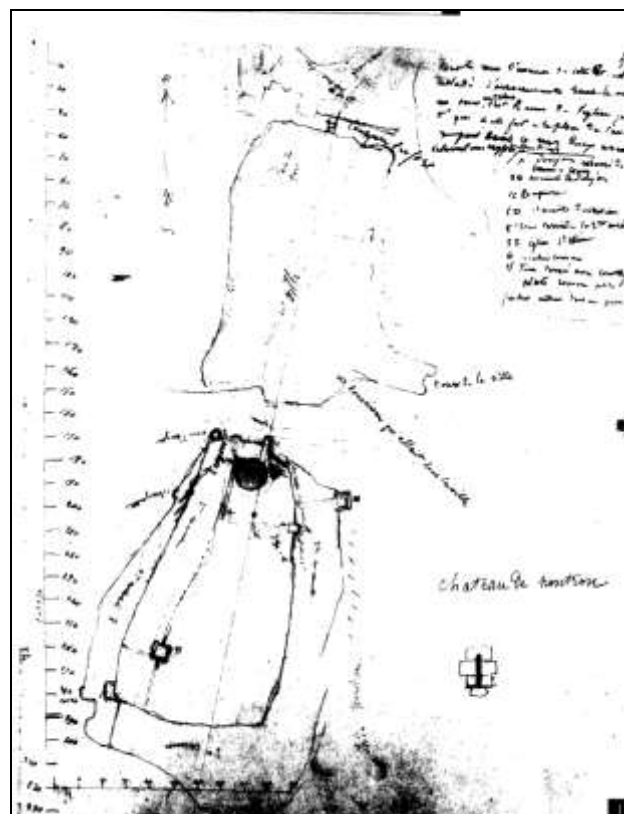


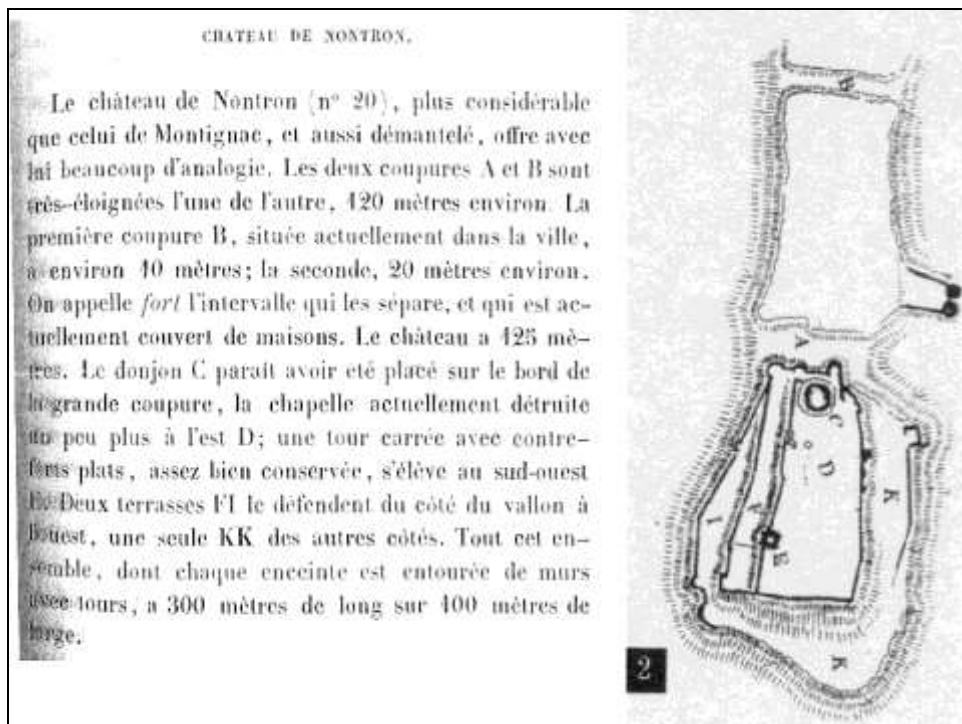


Gravure du château-fort de Nontron éditée par Vieillemand. On y distingue

- la tour carrée, dite des chevaliers.
- Le grand donjon proche du pont sur le premier fossé, ancien pont-levis. C'était l'habitation seigneuriale.
- La « Grand'église » ou église St-Etienne.
- L'esplanade, place Paul Bert actuelle, qui était déjà boisée.
- Les remparts.
- Au premier plan les Basses-Rues qui furent longtemps les plus habitées et le seul moyen d'accès depuis Périgueux, Mareuil ou Limoges.

Il faut bien comprendre, d'après ce croquis du début du XIXe siècle, que le seul chemin pour se rendre à la « Grand'église » passait par la place du Marchadieu, la place du Canton actuelle.





Les deux plans ci-dessus ont été établis par Léo Drouyn vers 1850. Le premier est son brouillon peu lisible qu'il a relevé sur place. On remarquera qu'il est coté.

Le second est la résultante de son étude, très bien décrite en marge.

Pour accéder à la Grand'église il fallait monter la rampe et les escaliers du Puy de Baillet, la coupure B, depuis la place du Canton. La rue Thiers actuelle n'existait pas.

C'est ce qui explique l'abandon de la Grand'église dès le début du XIXe siècle.

*L'an Mil huit cent Vingt Et le Vingt Sept Du  
Mois de Janvier, Le Conseil Municipal de la Commune  
de Nontron, Reuni au lieu ordinaire de ses Séances  
par le soins de M. Le Maire, D'après l'invitation de  
M. le Sous-préfet, Exprimée dans sa Lettre Du 22  
Courant, pour donner son avis sur la Démolition de  
l'Eglise de S. Etienne, Et l'emploi des Matériaux de Cet  
Bâtiment à la Construction*

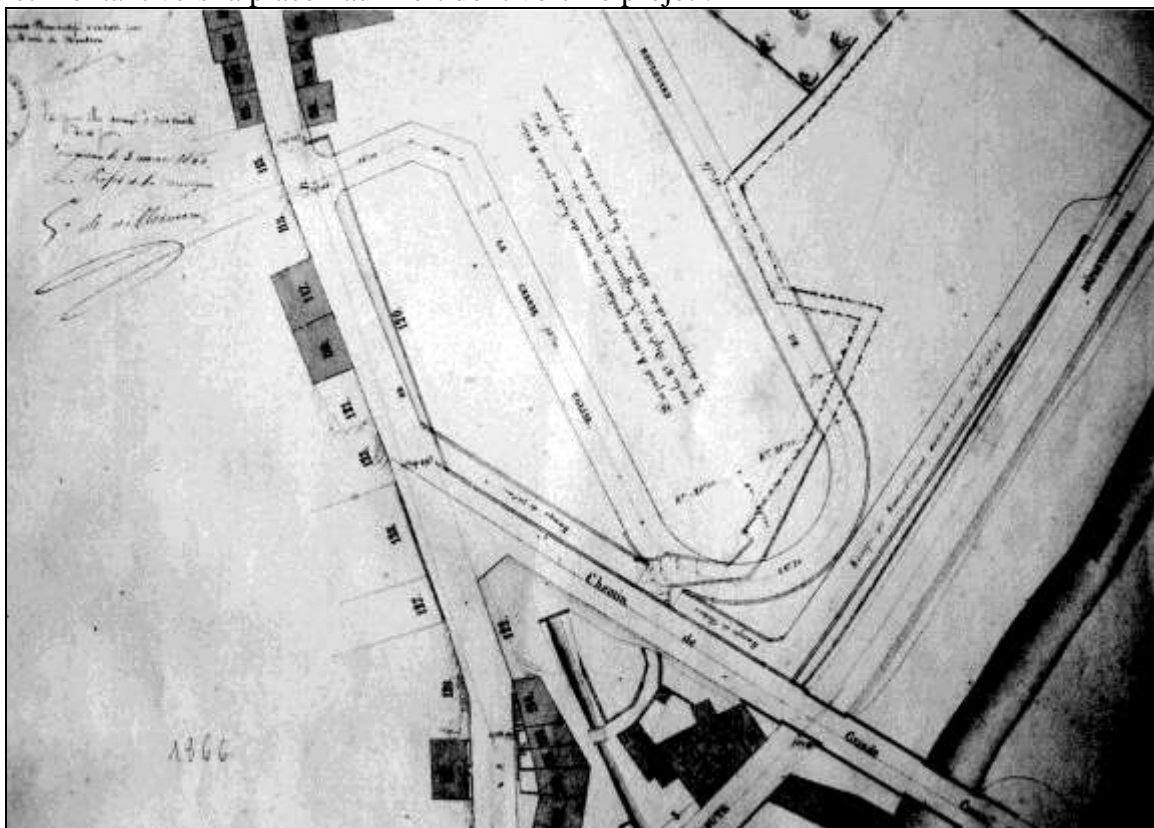
*de la Commune, L'autorisation de s'en servir pour  
la plus part des frais de la Construction dont les frais de  
la plus part de la Marche seront payés par le dit Conseil  
Municipal.*

*Le Maire, François-Joseph Laigneau  
Le Secrétaire, Louis Laigneau  
Le Maire, François-Joseph Laigneau  
Le Secrétaire, Louis Laigneau  
Le Maire, François-Joseph Laigneau  
Le Secrétaire, Louis Laigneau*

Avec l'arrivée du chemin de fer et la construction de la gare derrière le Claud de St-Martial-de-Valette, le problème de l'accès à celle-ci se posait en sens inverse. Pour accéder à la gare depuis le 'centre XIXe' de Nontron (la place de la Mairie et la rue André Picaud) il fallait descendre vers les Basses Rues par la place du Canton, rejoindre le Claud et grimper vers la gare.

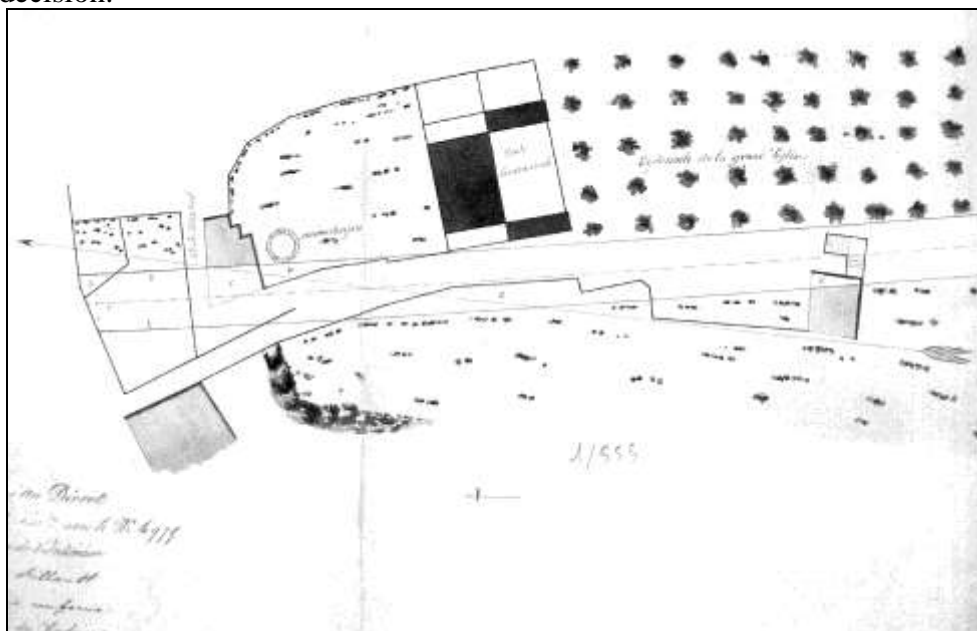
Dès 1878, le projet du chemin de fer entraîna des études pour raccourcir le trajet. C'est d'abord l'étude du boulevard passant par les Cordeliers et partant du Champ de Foire. (actuels boulevards Gambetta et Victor Hugo, aux noms bien significatifs de leur époque).

Puis la construction du viaduc actuel est envisagée, ainsi qu'un chemin partant des Basses-Rues et montant vers la place Paul Bert dont voici le projet :

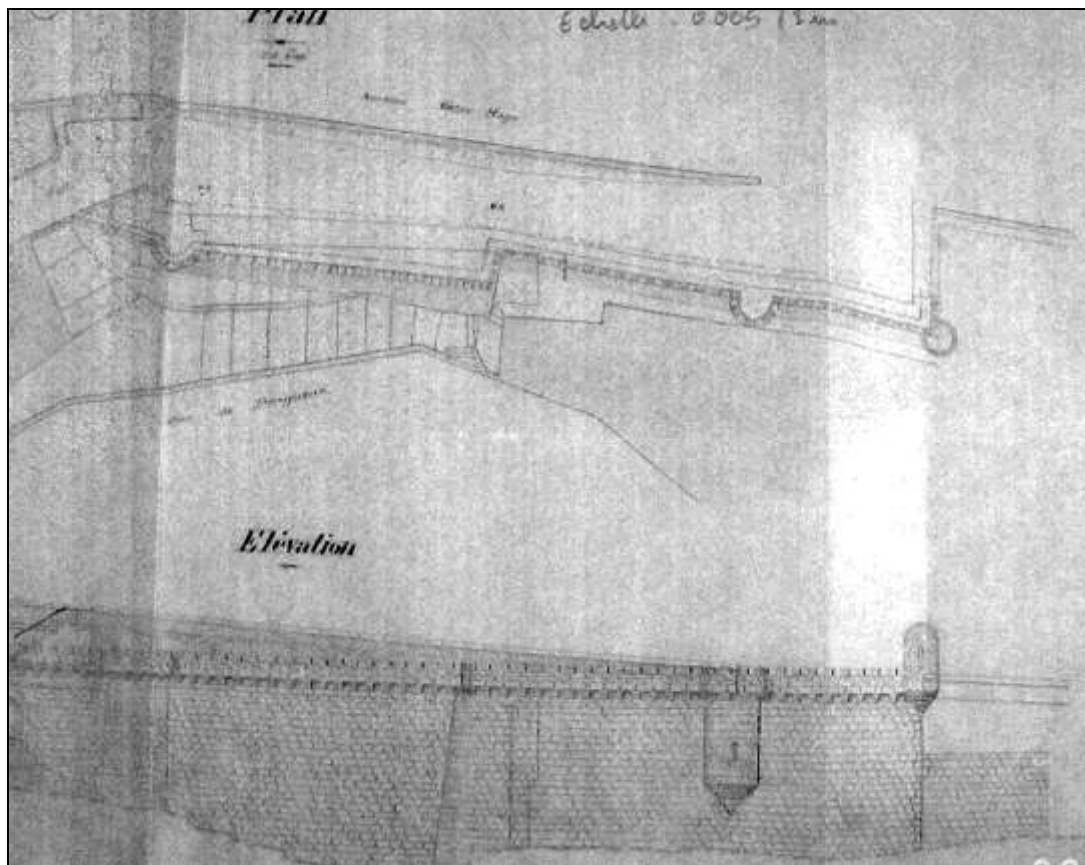


C'est ce dernier projet qui sera d'abord retenu par le Conseil municipal, comme beaucoup moins coûteux.

Le 2 juillet 1882, M. Ladurantie expose au Conseil que le viaduc est de toute nécessité et emporte la décision.



Sur ce dernier plan on voit que le donjon figure tangentiuellement à la nouvelle avenue.



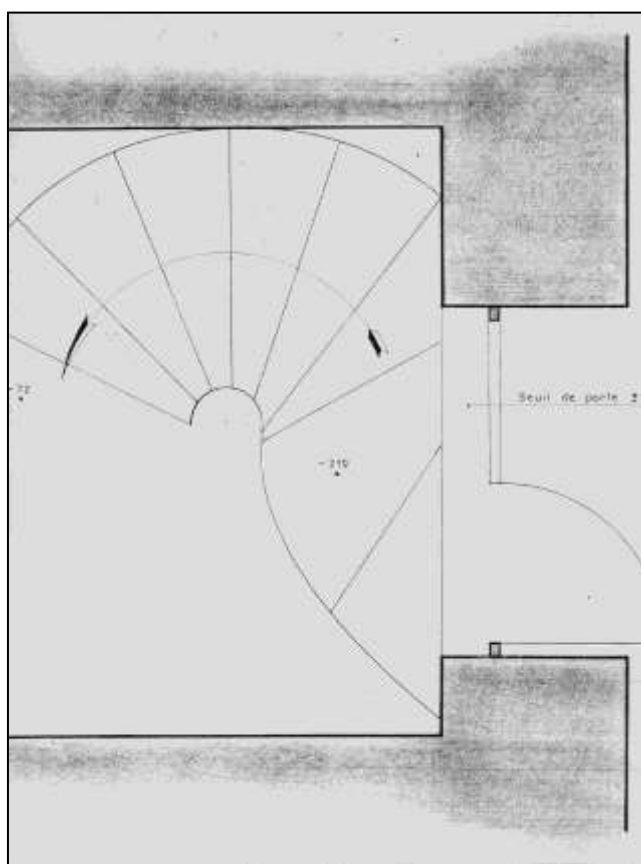
Projet de restauration des remparts suite au percement de l'avenue. L'échauguette à droite ne sera jamais réalisée.



Sur cette carte postale ou distingue les murs de moellons récents masquant certainement les murs de l'ancien donjon.



Les remparts, début XXe siècle.



Monsieur Chamoulaud, du GRHIN, a fait dresser ces plans d'un escalier découvert (redécouvert) sur la place Paul Bert. C'était l'ancien escalier de la crypte de l'église St-Etienne.

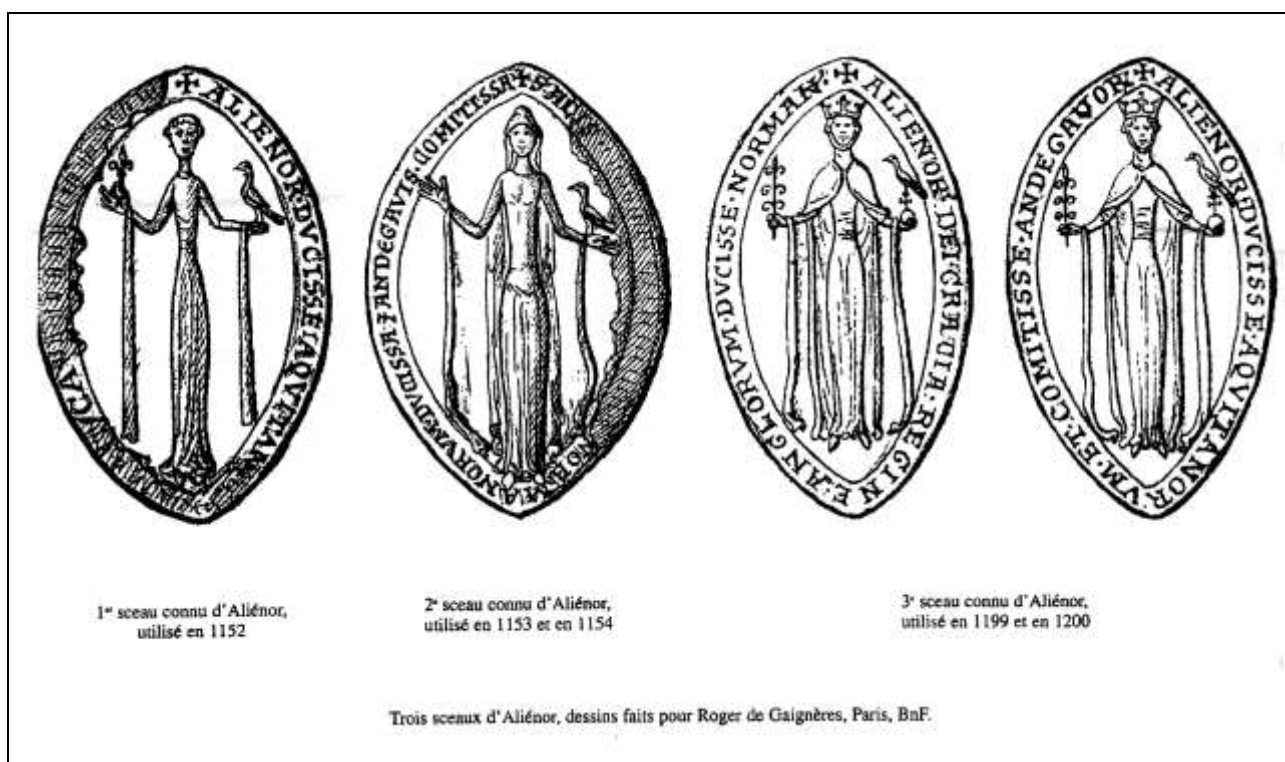
Cette découverte fut rapidement bouchée.

La tour carrée dite des chevaliers a été arasée par une entreprise qui aurait laissé entendre que tout ce que est sous-terre serait facilement accessible.

Il faut penser que si les vestiges authentiques du château-fort de Nontron sont actuellement très peu visibles, il semble bien que leur traces ne sont que cachées derrière ou sous les aménagements actuels.

François Reix.

A PROPOS DE  
L'AQUITAINE.



Dossier établi en  
octobre 2011  
par Marie-Thérèse Mousnier.

# L'Aquitaine.

## Prologue.

L'Aquitaine, région historique du Sud-Ouest de la Gaule, dont la conquête est achevée en 51 avant J.C. par César, lequel incorpore le pays aquitain à la province des Gaules. Ces provinces d'origine celtique deviennent alors gallo-romaines et se composent comme suit :

1 - l'**Aquitaine septentrionale**, dite **gauloise**, divisée en deux parties,

a) l'**Aquitaine Première**, capitale Bourges ; peuplée des Lémovices et autres.

b) l'**Aquitaine seconde**, capitale Bordeaux ; peuplée des Pétrécors et autres.

2 - l'**Aquitaine Troisième** ou **Novempopulanie**, s'ajoute aux deux provinces précédentes. Elle se différencie par son origine gallo-romaine depuis la fin du II<sup>e</sup> siècle av. JC ; capitale Eauze. les peuples qui la composent sont au nombre de 9. Cette circonscription correspond presque exactement à l'Aquitaine contemporaine de l'arrivée de César.

## Aquitaine - Aguienne - Guyenne.

Aquitaine du latin Aquitania : Pays des eaux.

D'un point de vue linguistique, la Guyenne n'est rien d'autre qu'une déformation populaire, par contraction du nom Aquitaine, prononcé par les Anglais Aguienne, Aguienne, guienne, aujourd'hui Guyenne.

Dans le courant des XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles, le nom d'Aquitaine s'amollit. Fin XIII<sup>e</sup> la transformation est définitive dans l'écriture vulgaire. L'influence linguistique anglaise est évidente, au cours de cette période de grands changements politiques dans le Sud-Ouest, de 1259 à 1453 (date qui marque la fin de la guerre de Cent Ans).

Le titre ducal, attaché au fief aquitain, passera tout naturellement par le mariage d'Aliénor d'Aquitaine, à Henri II Plantagenêt et à ses descendants.

## L'histoire d'Aquitaine dans sa chronologie.

### Le Haut-Moyen-Age.

A son début, il connaît l'envahissement des trois Aquitaines par les Wisigoths. Ils sont battus par Clovis, contre leur chef Alaric, à la célèbre bataille de Vouillé, dans la Vienne.

Ces deux faits marquent cette époque lointaine et ont des conséquences qui assurent la pérennité de notre civilisation.

### - Le IV<sup>e</sup> siècle : La chrétienté proche de la rupture

Par l'arrivée et l'implantation importante d'une religion, dont le fondateur a pour nom Arius, prêtre d'Alexandrie (256-336), dont le dogme est la négation de la divinité du Christ. Cette religion porte le nom d'Arianisme et provoque une des crises les plus graves de l'Église chrétienne. Sa doctrine est condamnée par les conciles de Nicée et de Constantinople, par deux fois, en 325 et 381. Conciles des plus importants parmi tous les conciles, dans une période où l'Église tenait une place majeure dans la chrétienté.





### - Le Ve siècle : L'administration dans la continuité

Par l'empreinte persistante de la civilisation romaine, conjuguée avec la domination des Francs ; à telles fins que la province garde son nom d'Aquitaine, bien que d'origine romaine. Fait remarquable dans cette période aux nombreux bouleversements accompagnant la décadence mérovingienne, où l'Aquitaine 'gauloise' garde une apparence d'unité, en continuant à être administrée par les comtes 'gallo-romains' qui font office de fonctionnaires.

### - Le VIe siècle.

L'Aquitaine est intégrée au royaume franc.

## - Le VIIe siècle.

630 est l'année où le frère du roi Dagobert, Chéribert, fait son domaine de l'Aquitaine en Novempopulanie avec le titre de roi de Toulouse. Ses successeurs sont des ducs 'nationaux' qui se rendent héréditaires. Parmi ceux-ci, citons les noms connus d'Eudes et de Waifre. L'Aquitaine retrouve alors une partie de sa prospérité et connaît une tentative d'émancipation de la tutelle franque.

L'arrivée de Charles Martel réduit Eudes à l'obéissance, après la dévastation de son duché envahi par les Sarrasins.

## - Le VIIIe siècle.

768. A la fin de ce siècle, après huit ans de conflits, Eudes est tué par Pépin le Bref (fils de Charles-Martel).

La partie occidentale de l'Aquitaine échoit au fils de Pépin : Charlemagne.

En 771, apport de la partie orientale de l'Aquitaine, dite 'Austrasienne'.

En 778, création par Charlemagne d'un royaume d'Aquitaine, comprenant la Marche de l'Espagne, décrétée zone de sécurité envers le 'péril' musulman vaincu en Espagne.



Charlemagne

### **La Marche d'Espagne.** (voir carte ci-dessus)

A l'appel du gouverneur de Barcelone, en révolte contre l'Émir, Charlemagne organise une première expédition, laquelle se solde par l'échec, complet et bien connu, du col de Roncevaux (778) où le nom de Roland s'illustre dans quelques poèmes épiques ; ce qui n'était pas l'objectif de Charlemagne, qui change alors de stratégie pour se limiter à une progression lente et méthodique, vers la Catalogne et l'Èbre inférieur. Les places sont investies les unes après les autres. (Gérone 785, Barcelone 801, Tortosa 811). Ainsi se constitue peu à peu au sud des Pyrénées une bande de territoires de 150 km de large, formant la Marche de l'Espagne. Situation géopolitique qui perdure jusqu'en 1150. La Catalogne est alors réunie au royaume d'Aragon, puis rattachée au royaume d'Espagne au début du XVIe siècle. Ce territoire est amputé du Roussillon, d'une partie de la Cerdagne en même temps que de l'Artois à la Paix des Pyrénées (1659), sous Mazarin ; où Louis

XIV aura l'obligation d'épouser la fille du roi d'Espagne - Marie-Thérèse - qui moyennant une dot (jamais versée) renonce à la couronne d'Espagne.



cor dit « de Roland »

## **En Aquitaine, des Mérovingiens aux Carolingiens.**

### **Chronologie.**

- Pépin le Bref (fils de Charles Martel) roi des Francs de 741 à 751.
- Charlemagne (fils aîné de Pépin le Bref) roi des Francs de 768 à 814.
- Louis le Pieux (fils de Charlemagne) roi des Francs en 814.
- Pépin 1<sup>er</sup> - roi d'Aquitaine en 817 }
- Pépin II - roi d'Aquitaine en 838 } famille des Pépinides
- Charles III le Chauve, roi d'Aquitaine par intermittence.
- Louis le Bègue (fils de Charles le Chauve) roi d'Aquitaine en 867.

## **De l'Aquitaine féodale à la fin de la dynastie poitevine.**

Après l'intégration de l'Aquitaine au royaume franc (VI<sup>e</sup> siècle), celle-ci devient un duché indépendant à la fin du VII<sup>e</sup> siècle, puis elle est érigée en royaume aux VIII<sup>e</sup> et IX<sup>e</sup> siècles (781-877), pour redevenir un duché au Xe siècle, sous la dynastie poitevine. Que de mouvances ...

Enfin, fondée par le comte de Poitiers, Ravinaux 1<sup>er</sup>, nommé par le roi, se construit la tige de la maison Poitou-Aquitaine, illustrée par Guillaume IX, 'Prince des Troubadours' et grand-père d'Aliénor. La lignée mâle directe des ducs d'Aquitaine s'éteindra au IX<sup>e</sup> siècle avec Guillaume X, père d'Aliénor.

## **Les IX<sup>e</sup> et Xe siècles.**

Les maisons d'Auvergne et de Toulouse se disputent le duché.

## **Le XI<sup>e</sup> siècle.**

En 1036, réunion de la Gascogne à l'Aquitaine par mariage.

## **Les XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles.**

Fin du XII<sup>e</sup> siècle, l'Aquitaine redevient une véritable mosaïque, pour laquelle s'opposent les puissants seigneurs d'Auvergne, ainsi que les comtes de Toulouse et d'Anjou.

L'Aquitaine retrouve son unité sous la duchesse Aliénor (1137-1204). L'ensemble de l'Aquitaine se reformera par le mariage de l'héritière de Guillaume X, Aliénor, avec Louis VII roi de France. Union temporaire de la province au royaume, remise en cause par l'annulation de ce premier mariage. Second mariage d'Aliénor, avec le comte d'Anjou, Henri Plantagenêt, très vite héritier de la couronne d'Angleterre sous le nom de Henri II d'Angleterre. Dans ce jeu de mariages, après avoir appartenu au royaume de France, l'Aquitaine passe dans la mouvance anglaise, situation lourde de conséquences pour le royaume, mais encore pour les seigneuries du Limousin et du Périgord, qui vont se trouver aux limes des deux suzerainetés ennemies.

## L'Aquitaine, terre anglaise.

Ici l'esprit aquitain l'emporte sur les traditions poitevines et les apports angevins, sauf pour l'administration qui s'inspire des institutions de l'Anjou et de la Normandie.

Henri II roi d'Angleterre passe à son fils Richard Cœur de Lion l'acquisition Plantagenêt, laquelle échouera par la suite et par succession à Jean sans Terre, frère cadet de Richard.

Le domaine d'Aquitaine sous la mouvance anglaise est loin d'être stable, sous ses nombreux changements politiques, ce qui accroît parfois ou diminue son territoire. Il en est ainsi après la perte très sensible, subie par le roi d'Angleterre, de la terre du Poitou, berceau de la dynastie aquitaine, héritée en 1203 au décès d'Aliénor. Cette réduction donnera naissance à la Guyenne. Là où il n'y a plus de Poitou, il n'y a plus d'Aquitaine, ainsi disparaît le nom de cette terre. Or le Poitou se sépare par deux fois de l'ensemble aquitain, en fait et en droit.

### Séparation en fait.

Nous sommes sous Philippe Auguste, fils de Louis VII, qui prononce la confiscation du « Comté » en 1203 et l'occupe en 1205

### Séparation en droit.

Une cinquantaine d'années plus tard, en 1259, Louis IX<sup>1</sup> (St Louis) conclut avec Henri III d'Angleterre, duc d'Aquitaine, « *son bon ami et féal* » le désastreux Traité de Paris, mettant certes un terme au conflit commencé sous Philippe Auguste et sous Jean-sans-Terre, mais à quel Prix !

- Le roi de France restitue au souverain anglais : le **Limousin**, le Quercy, le **Périgord**, l'Agenais, ainsi que la partie de la Saintonge située au sud de la Charente... Mais encore fait abandon du Roussillon, de la Provence du Languedoc, Narbonne excepté, et même des conquêtes de Charlemagne au delà des Pyrénées.

- En contre-partie, Henri III renonce à tous ses droits sur la Normandie, fief des Plantagenêts à l'origine, à l'Anjou, terre chérie de tous les rois de France, souvent donnée en apanage au frère du roi de France.

A cela ajoutons le Maine, la Touraine, le Poitou, la Guyenne, avec promesse d'hommage lige pour ces provinces, dont certaines situées au cœur du royaume de France ainsi qu'en Aquitaine. Hommage qui se poursuit sous Édouard III, auprès du roi de France Philippe IV le Bel.

Le Traité de Paris, ne satisfaisant aucun des belligérants, ni aucune des provinces, sera une des causes de la guerre de Cent Ans. La Haute-Guyenne se libérera en premier, d'où la reconnaissance établie de la Guyenne ou Petite-Guyenne.

## La première Guyenne anglaise.

Le traité de Paris ne fixe pas de manière immuable les limites du duché de Guyenne. Le duché anglais se présente comme un ensemble mal défini, comprenant toujours le **Limousin** et le **Périgord**. Peu à peu se dessine toutefois le profil de la Guyenne moderne.

Dans l'immédiat, le traité de 1286 a écarté le conflit. Néanmoins, deux rois régnant sur le même duché, c'est assurément un de trop ! La lutte reprend entre les deux puissances, avec un élément nouveau qui entre en jeu, il s'agit de la rivalité économique entre Bayonnais et Bordelais.

De 1322 à 1328, date du court règne de Charles IV, la superficie de la Guyenne est à nouveau réduite. La « Petite-Guyenne » se confirme.

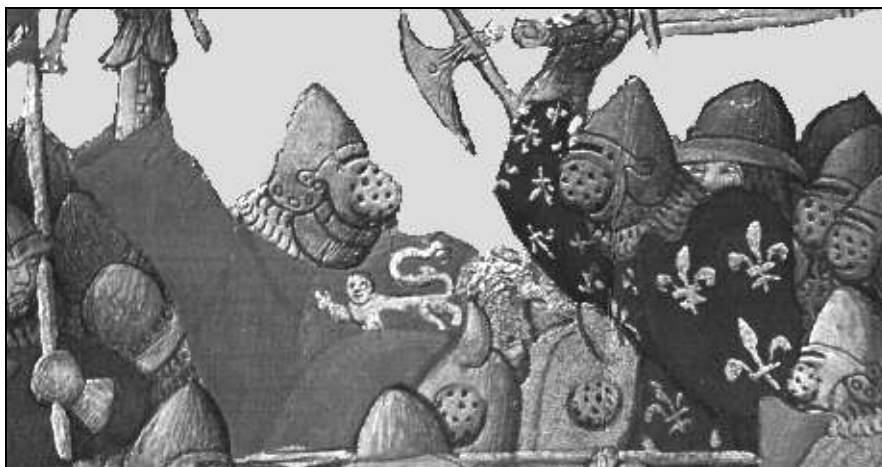
---

1 - Louis IX dit St Louis. Roi pacifique par excellence. Une véritable obsession : la paix entre chrétiens - exception faite de quelques batailles dans le royaume et de son engagement par deux fois dans l'aventure des croisades, idée déjà dépassée et dont il ne revint pas. (mort à Tunis en 1270 lors de la 8<sup>e</sup> croisade.)

L'inévitable se produit avec la reprise de la guerre entre seigneurs aquitains et gens du roi de France. C'est alors que la Guyenne est bien près d'être à nouveau confisquée. La paix intervient, signée par le prince de Galles, lequel a été créé duc de Guyenne par son père. Ce dernier prête hommage à Charles IV (1325).

Dans le duché qui est partagé en deux, le roi de France en profite pour établir dans sa partie un sénéchal, dont la fonction est de nommer juges, baillis et autres officiers. Les châtelains, nommés par le duc anglais, sont sous la dépendance du roi de France ! Voici encore une situation inextricable, dans laquelle la guerre de Cent Ans approche à grands pas.

## **La Guyenne et la guerre de Cent Ans, ou guerre du Lys et du Léopard.**



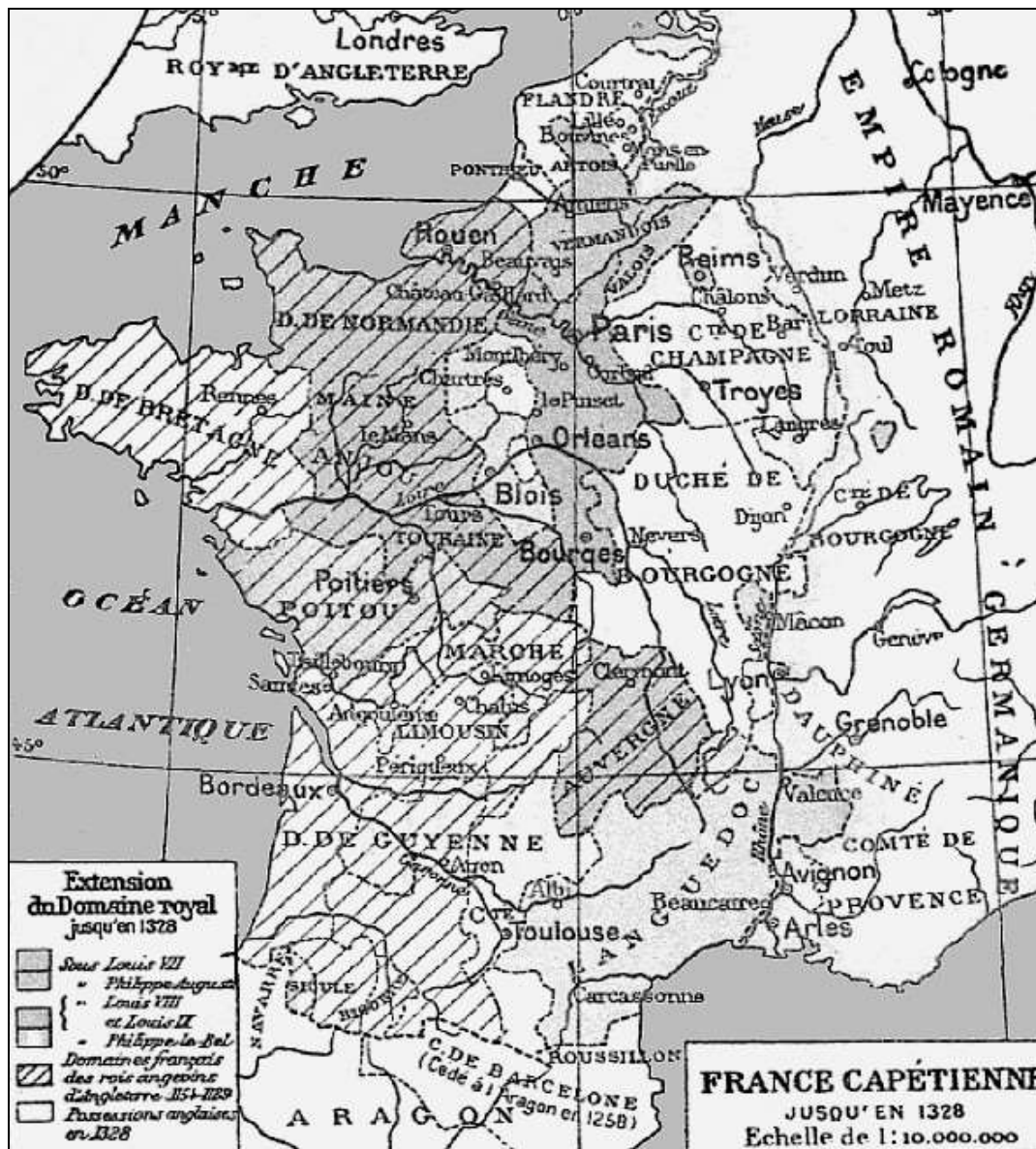
Le Lys contre le Léopard

Certes la question aquitaine n'est pas la seule qui oppose Capétiens et Plantagenêts. Peut-être cette guerre n'aurait-elle pas duré si longtemps, en réalité 130 ans dont 20 ans d'hostilités effectives, par l'opposition des troupes régulières du roi de France et du duc d'Aquitaine anglais, si Édouard ne s'était point brusquement déclaré... roi de France et d'Angleterre.

Édouard III Windsor, roi d'Angleterre de 1327 à 1377, de la dynastie des Plantagenêts... oui mais fils d'Édouard II et d'**Isabelle de France**. De sa mère, il revendique comme petit-fils de Philippe IV le Bel le trône capétien. C'est de bonne guerre...

Effectivement il y a la guerre. Certains pensent que Édouard voyait son beau duché français, fleuron de son empire, lui échapper, peut-être, mais sa légitimité s'appuyait, pour lui, dans son ascendance française royale ; or la loi française repose sur la loi salique, loi des Francs-Saliens, dont une disposition exclut les femmes de la succession de la terre ; ce qui justifie l'ordre de la succession au trône de France.

Le pays sera mis à feu et à sang par les bagarres de villages, les conflits de vassalité, auxquels s'ajoutent les ravages des routiers, se donnant au plus offrant et continuant de se nourrir sur l'habitant, y compris entre deux conflits.



1337 est la date officielle de la déclaration de guerre, où la fortune sourit d'abord aux Anglais, sous Édouard III, en lutte avec le premier des Valois, Philippe VI. Les batailles de Crécy et de Calais permettent au roi d'Angleterre de recouvrer en Guyenne une partie du Périgord.

### Première chevauchée du Prince Noir (1355).

Fils du roi anglais, le Prince noir se fait connaître en mettant l'Aquitaine en coupe, dans une campagne terrible, après le pillage de 500 villes et villages. Ce résultat conduit au désastre de Poitiers (1356) suivi des préliminaires de Londres (1359) avec l'abandon de toute souveraineté au roi d'Angleterre sur plus de la moitié de la France, y compris l'Aquitaine. L'Acte est signé à Londres pendant la captivité du roi de France Jean II le Bon. C'est une des périodes les plus noires de l'histoire de France. Réaction du Dauphin, le futur Charles V, et des États généraux, qui jugent inacceptable l'Acte signé dans de telles conditions, ce qui a pour conséquences la reprise de la guerre, dans une Guyenne partagée en deux.

### Seconde chevauchée du Prince Noir.

La division de la Guyenne, côté occidental, avec la ville de Bordeaux et son commerce, apporte comme toujours, un soutien puissant à ses principaux clients : les Anglais.

Quant à la Guyenne orientale, la nôtre, la désorganisation monarchique est telle qu'il ne lui a pas été possible de résister, sinon par une attitude fuyante, ambivalente, qui gêne quand même le Prince de Galles, dans sa domination.

Enfin arrive la paix de Brétigny (1360) dont le premier effet est de reconstituer l'ancien duché d'Aquitaine, confié au Prince Noir et dont le suzerain n'est plus le roi de France, mais celui d'Angleterre. Reconstitution avec les provinces suivantes :

- l'Angoumois, la Saintonge, l'Aunis, le Poitou, l'Agenais, le **Périgord**, le Quercy, le Rouergue, la Bigorre et l'Armagnac qui sont 'arrachées' à la France.

### **Jean Chandos (mort en 1370).**

Aux côtés du Prince Noir de triste réputation par sa cruauté, se trouve ce capitaine anglais du XIV<sup>e</sup> siècle, qui jouit d'une tout autre réputation. Habile homme de guerre, fort estimé des Français. Une estime partagée entre Du Guesclin et le connétable anglais nommé par le Prince Noir, lorsque ce dernier reçoit le titre de duc d'Aquitaine et le charge du gouvernement de la province, charge exercée dans des pays aquitains réunifiés, mais où le calme est loin d'être rétabli. La soumission de certains seigneurs dépend de la reconnaissance du roi de France.

Une paix qui bien que précaire, a réduit de nombreux gens de guerre au chômage. Ainsi se poursuivent des pillages pendant quatre années (1363-1367) sur les terres du roi d'Angleterre et sur celles du roi de France. La Guyenne est de ce fait mise à nouveau en coupe réglée.

### **Une paix pourrie dont il faut sortir.**

Dans cette situation indécise et chaotique, les seigneurs gascons font le choix de la révolte contre la suzeraineté anglaise et ses sénéchaux, avec appel au Parlement de Paris ; le roi Charles V admet le bien-fondé de leurs réclamations.

La victoire approche, les pays de Montauban et du Rouergue passent à l'action par l'expulsion du Léopard. Le Quercy et le **Périgord** prennent la même voie, mais sont gênés par les routiers évoqués précédemment. Il faut attendre l'arrivée de Du Guesclin (1377) appuyé par Charles V et le duc d'Anjou, pour permettre une avancée notable dans la récupération des terres de Guyenne, à l'exception de quelques villes côtières éparses dont Bayonne et la région bordelaise avec pour point fort : Bordeaux « l'insoumise ».



Du Guesclin recevant l'épée de connétable de France des mains de Charles V.



## Le XVe siècle.

Les Anglais sont toujours bien présents, le désordre s'installe. Bordeaux brûle, Blaye est assiégé, la France est divisée. La noblesse soutient la cause anglaise par intérêt, celle de la Guyenne occidentale. Le petit peuple prend le parti du roi de France, ainsi que les comtes d'Armagnac et d'Albret qui sont eux à l'intérieur des terres, ainsi que la Haute-Guyenne et le Périgord. Ici c'est l'enthousiasme marqué par les exploits de la Pucelle.

Domme, Ste Foye-la-Grande, Bazas, Bergerac, plus tard Libourne et St Emilion sont rendus aussi à la France.



Jeanne d'Arc.

## Fin de l'occupation anglaise.

Le puissant général Talbot rencontre en juillet 1453 la redoutable artillerie de Charles VII, dans la plaine de Castillon-la-Bataille, la bien nommée. Ici il nous faut rendre hommage aux frères Bureau, issus d'une famille champenoise, qui produisit des maîtres d'artillerie au service de Charles VII et de Louis XI. Sous leur maîtrise, les bouches à feu deviennent beaucoup plus précises, plus mobiles ; ce qui contribue grandement à la reconquête du royaume sur l'Anglais, notamment dans la campagne de Guyenne.



Jean Bureau

Le général Talbot est tué ainsi que son fils. Les Anglais font leurs bagages. Bordeaux tombe dans les mains du roi de France qui, prudent, entreprend la reconstruction du fort du Hâ et du château Trompète, monuments défensifs. La Guyenne anglaise est morte.



Charles VII

et



Louis XI.

## Louis XI.

Le roi de France s'emploie à penser les plaies du Sud-Ouest, l'Anglais ne se maintient qu'en Calais. Habilement le roi restaure la puissance de Bordeaux la rebelle, en stimulant le commerce et en organisant la Parlement. Les églises sont reconstruites, les régions dévastées repeuplées. Reprise des universités de Bordeaux et Cahors, des écoles de Rodez et Montauban.

Donné en apanage en 1469 au duc de Berry, frère du roi, le **Duché de Guyenne** sera définitivement réuni au domaine royal à la mort de son titulaire en 1472.

Les pays de Guyenne, restés inféodés, rentrent peu à peu pacifiquement, sous l'autorité directe du roi par annexions ; le Rouergue et le **Périgord** au début du XVIIIe siècle, sous l'autorité de Henri IV, héritier des Albret et des Armagnac ; l'Agenais plus tardivement, en 1615, à la mort de la reine Margot.

## Conclusion.

- L'unité de l'Aquitaine n'est pas constituée comme une loi historique sans nuances.

- Au XIIIe siècle, le comté de Rodez relevait de la mouvance toulousaine, le **Périgord** subissait fortement l'attraction limousine et l'Agenais tendait à devenir une annexe de la Gascogne.

Une constatation s'impose toutefois :

Les intendants accomplissent consciencieusement leurs tâches. Les Aquitains apprennent à se discipliner.

Enfin pour terminer sur une note optimiste, disons qu'après ce long développement d'une Aquitaine faite, défaite et refaite au cours des siècles, dans la souffrance, vint une période heureuse et prospère de 1660 à 1789, avec une apogée au XVIIIe siècle dans son fleuron, la ville de Bordeaux, laquelle n'a jamais perdu son rang de capitale régionale. Bordeaux, la « Belle endormie », s'est réveillée et porte avec fierté, le titre de métropole de l'Aquitaine.

---

## Note :

De cette étude, il apparaît que faire des recherches historiques sur une période précise, implique de fréquenter Archives et Bibliothèques réparties sur une vaste région et dans les villes citées dans le texte. Bon courage.

Ici nous avons utilisé les dictionnaires Larousse et Perrin, en plus de quelques renseignements personnels.

Marie-Thérèse Mousnier.

# ÉPHÉMÉRIDE.



## *Séance du jeudi 2 décembre 2010*

Annulée pour cause de mauvais temps.

\*\*\*\*\*

## *Séance du jeudi 6 janvier 2011*

Assemblée Générale ; projection des photos de voyages : vicomté de Turenne et région de Villebois-la-Valette.

\*\*\*\*\*

## *Séance du jeudi 3 février 2011*

« JUMILHAC-LE-GRAND ET SON CANTON »

*Par Jean-Pierre Rudeaux*

Travail publié dans le présent ouvrage.

\*\*\*\*\*

## *Séance du jeudi 3 mars 2011*

« JEAN-GUY-ANTOINE DEVARD, UNE VIE DE ROMAN »

*Par Hervé Lapouge*

Travail publié dans le présent ouvrage.

\*\*\*\*\*

## *Séance du jeudi 7 avril 2011*

« LE GUERRIER ET LE PHILOSOPHE OU QUAND MONLUC ET MONTAIGNE GARDAIENT L'AQUITAINE À LA FRANCE. »

*Par Erick Egnell*

A Castillon, en 1453, les Anglais ont été chassés d'Aquitaine. La province est rentrée dans le royaume de France. Or bientôt la tutelle de Paris paraît plus pesante que jadis celle de Londres. Les Albret, première famille locale, reprennent le flambeau de l'indépendance. Battus par Charles VII, ils font allégeance à la fleur de lys.

Un dérivatif va s'offrir bientôt à la noblesse locale. En effet la France des Valois devient conquérante à son tour, en Italie. Les guerres d'Italie vont durer soixante-dix ans et occuper quatre rois de France successifs. Les Gascons vont combattre vaillamment sous la bannière blanche. Leurs exploits enflamment les imaginations.

Mais un autre combat se profile bientôt : la Réforme veut changer la base même de la société, la religion. Les idées nouvelles suscitent une large adhésion en Aquitaine et leurs propagateurs menacés à Paris trouvent refuge à Nérac, auprès des Albret, devenus rois de Navarre. Quand éclatent les guerres de Religion, on peut se demander si l'unité française encore fraîche résistera au déchaînement de la violence.

Tandis que les princes des deux camps mènent leur guerres fratricides, deux Gascons, aux destins bien différents, distants de plus d'une génération mais dont les routes se sont parfois croisées, vont, chacun à sa manière, œuvrer à la même tâche : face aux rebelles de tous bords, garder l'Aquitaine au roi de France.

Blaise de Monluc (1500-1577), venu au monde avec le siècle, issu de hobereaux pauvres des bords de la Garonne, s'est illustré dans les guerres d'Italie, jouant un rôle décisif à Cérises : la dernière grande victoire des armées de François 1<sup>er</sup> sur celles de Charles-Quint, défendant héroïquement contre les Impériaux Sienna dont l'a nommé gouverneur Henri II, son « bon maître ». Quand la France s'embrase, Catherine de Médicis en fait le lieutenant du roi en Aquitaine. Il y pratique une répression impitoyable, qui laisse des traces durables. Accusé de prévarication par ses ennemis, il se défend en racontant dans ses *Commentaires* toute une vie consacrée au service de son souverain. Il meurt maréchal de France, alors que les conférences de Bergerac ouvrent de timides espoirs de paix, bientôt déçus.

Michel de Montaigne (1533-1592), né quand ce siècle achevait son premier tiers, descendant de marchands bordelais enrichis, conseiller au parlement de Bordeaux, retiré précocement en sa tour des hauts de Dordogne « *dans le sein des doctes vierges* », reste un observateur attentif et un acteur discret des temps troublés qu'il vit. Ayant atteint la notoriété grâce à ses *Essais*, connu et apprécié à la cour de France comme à celle de Navarre, maire de Bordeaux durant quatre années cruciales, bras droit du successeur de Monluc, Jacques de Matignon, il contribue à empêcher l'Aquitaine de tomber aux mains des ligueurs et à la réconciliation des deux Henri, les beaux-frères ennemis, confrontés aux ambitions d'un troisième Henri, le duc de Guise. Usé par une longue maladie, il quitte ce monde juste avant que l'abjuration d'Henri IV apporte enfin la paix après trente ans de déchirements.

Avec Monluc et Montaigne, le guerrier et le philosophe, ce livre invite à revivre, de Marignan à l'avènement d'Henri IV, une époque intense et douloureuse, où le destin de la France se jouait en Aquitaine : le XVI<sup>e</sup> siècle.



Blaise de Lasseran Masseme come, seigneur de Monluc, maréchal de France.  
gravure de l'époque, Histoire de France Larousse.

Musée d'Art et d'Archéologie de la ville de Périgueux.



Gaspard Aimé Lanno  
1800-1871  
Buste de Montaigne.

## *Séance du jeudi 5 mai 2011*

« LE PÉRIGORD À L'HEURE ALSACIENNE. »

*par Catherine et François Schunck*

*Catherine et François Schunck sont les auteurs de plusieurs livres sur l'évacuation des Alsaciens en Dordogne en septembre 1939. Ils présentent régulièrement des conférences pour faire mieux connaître cet épisode mal connu de notre histoire.*

L'évacuation est une conséquence de la construction de la ligne Maginot. Elle a deux objectifs : protéger les populations civiles et ne pas gêner les manœuvres des militaires. Les départements évacués en partie sont la Moselle, le Bas-Rhin, le Haut-Rhin. A chacun de ces départements correspondent plusieurs départements d'accueil. La zone évacuée vers la Dordogne comprend Strasbourg et 19 communes du Ried, situées entre la ligne Maginot et la frontière.

Le 1<sup>er</sup> septembre 1939 la déclaration de la mobilisation générale entraîne l'évacuation immédiate de près de 600 000 Alsaciens et Lorrains. Après quelques jours passés dans des centres de recueil, les évacués prennent le train vers le Sud-Ouest, voyageant souvent dans des conditions difficiles.

En gare de Périgueux, les trains d'évacués se succèdent sans discontinuer pendant près de trois semaines à partir du 5 septembre. Les évacués arrivent sales et fatigués en gare de Périgueux où le centre d'accueil les reconforte. La dernière partie du voyage les emmène vers les communes d'accueil définitives.

Fin octobre, les évacués sont environ 80 000 en Dordogne dont 12 000 à Périgueux.

Tout oppose Périgourdins et Alsaciens : le milieu social, la langue, la nourriture, la pratique religieuse... Les débuts sont difficiles. Les maires des communes d'accueil organisent, souvent dans l'improvisation, le séjour des évacués. Mais peu à peu les choses s'améliorent, des commerces et des restaurants alsaciens ouvrent un peu partout dans le département et notamment à Périgueux où ont été installés le service des évacués de la préfecture de la Dordogne et la mairie de Strasbourg. Des moments forts rassemblent les deux populations : cérémonies du 11 novembre, fête de Noël...

Le 10 mai, la Wehrmacht passe à l'attaque en Belgique. L'armistice est signé le 22 juin et tout de suite les Allemands réclament le retour des Alsaciens.

La majorité fait le choix du retour : ils ont laissé chez eux leurs biens, leurs morts, tout ce qui faisait leur vie.

Restent les juifs, les francophiles, ceux qui craignent pour leur fils en âge d'être mobilisé.

Ceux qui rentrent, à l'automne 1940, trouvent une Alsace germanisée et nazifiée, leurs logements souvent pillés ou parfois détruits par les batailles de juin 1940.

Il reste aujourd'hui de très vivants jumelages entre communes alsaciennes et périgourdines. En témoigne la cérémonie qui s'est déroulée à Markolsheim en juin 2010 et qui regroupait les maires des communes jumelées de Dordogne et du Bas-Rhin.

\*\*\*\*\*

## ***Voyage du samedi 21 mai 2011***

« DE BASTIDES EN BASTIDES »

Relation publiée dans le présent ouvrage.

\*\*\*\*\*

## ***Séance du jeudi 2 juin 2011***

« LE CATHARISME »

*par Richard BORDES, Jean-Claude DUGROS, Jean RIGOUSTE*

### **Richard BORDES**

#### ***Le catharisme : origine et nature d'une hérésie médiévale***

Au début du XI<sup>ème</sup> siècle, un christianisme nouveau "surgit" au sein de la chrétienté médiévale occidentale encore pétrie de paganisme, «...dans le contexte d'une contestation à la fois populaire (anticléricale) et savante (évangélique et apostolique) » (A.Brenon).

Face à la violence qui domine sur terre (guerres, famines, épidémies, etc.), principalement quand la féodalité s'installe, les cathares, qui sont tout d'abord des chrétiens ordinaires, s'interrogent sur l'origine du mal : si le monde est bon, le cours des choses est œuvre diabolique. La vertu consiste à fuir le monde, à s'élever à tous les égards au-dessus de la matière.

Ils trouvent la réponse à leur questionnement dans le Nouveau Testament, principalement dans l'évangile de Jean. Leur interprétation de l'Écriture les amène à penser qu'il existe deux principes, celui du bien qui est spirituel et lumineux, celui du mal qui est matériel et obscur.

### **Richard BORDES**

Membre de l'Institut d'Études Occitanes, du Centre d'Études Cathares de 1983 à 2004, a été rédacteur de la revue *Novelum*, a organisé et publié les actes des colloques : *Cathares et Troubadours en Occitanie médiévale* en 2002 et *Émotions, révoltes et guerres paysannes en Aquitaine (XVI<sup>e</sup> – XVIII<sup>e</sup> siècles)* en 2003. Auteur de *Rennes-le-Château, mythe ou réalité ?*, Le Casteillas, 1984 ; *En Périgord l'hérésie cathare*, Fédérop / L'Hydre, 1996 ; *Cathares et Vaudois en Périgord, Quercy et Agenais*, L'Hydre, 2005 ; *Le vrai visage d'Eugène Le Roy*, La Lauze, 2010. A collaboré aux revues du Cercle Ernest Renan, *Le Castrum*, *Aquitaine historique*, *Art et Histoire du Périgord Noir*.

### **Jean-Claude DUGROS**

#### ***Place de la femme dans la culture occitane et la religion cathare***

Au XII<sup>e</sup> et au XIII<sup>e</sup> siècles, il fait bon vivre dans les pays de langue d'oc, dans le respect de tous et sous le signe de la liberté et de la tolérance. Dans cette société occitane qui se reconnaît sous le joli nom de *partage*, un idéal de droit, d'équité, de raison, et où la poésie des troubadours, la *fin'amor*, rayonne dans toute l'Europe, les femmes se meuvent avec aisance entre catholicisme et catharisme.

### **Jean-Claude DUGROS :**

Membre de l'Institut d'Études Occitanes section Périgord, Majoral du Félibrige, rédacteur en chef de *Paraulas de Novelum*, revue de la section périgourdine de l'Institut d'Études Occitanes (I.E.O.), chroniqueur, conférencier, traducteur en occitan du *Moulin du Frau*, d'Eugène Le Roy (2007) et de nombreux textes de Claude Seignolle regroupés dans deux ouvrages : *L'Âpre verdure des légendes...* (2010) et *Contes fantastiques d'Occitanie et d'ailleurs* (2011).



## Jean RIGOUSTE

### *La fantasmagorie cathare.*

La Croisade contre les Albigeois est une page sombre de l'histoire : elle a été longtemps occultée, et est donc restée assez mystérieuse ; mystère entretenu par cette ignorance, ainsi que par la grandeur de la tragédie cathare et l'incompréhensible héroïsme des "Parfaits". Ainsi s'est créée toute une fantasmagorie, où l'on rencontre occultistes et fondateurs de religions plus ou moins ésotériques, membres de sociétés secrètes, et même...des nazis à la recherche du Saint-Graal ! Chacun a fait des cathares les précurseurs inspirés de ses visions personnelles...

N'oublions pas les "chercheurs" toujours persuadés qu'ils vont découvrir "le trésor", les souterrains mystérieux, voire les secrets du "temple solaire" que constituait le château de Montségur.

Dans un autre domaine, celui de la fiction littéraire, l'imaginaire n'est pas moins actif : cathares aux pouvoirs étranges, survivances secrètes, objets magiques, grimoires et labyrinthes fantastiques foisonnent dans des romans français, anglais ou américains.

La force du mythe cathare, malgré les siècles, est indéniable, et nous nous demandons : pourquoi ?

### Jean RIGOUSTE

Professeur agrégé de Lettres classiques (retraité), (Lycées d'Agen, Mérignac, Bergerac, Université de Bordeaux III, IUFM d'Aquitaine).

Membre de l'Institut d'Études Occitanes section Périgord. Occitaniste, auteur de "Parli occitan" (méthode de langue), d'une traduction en occitan du "Cantique des Cantiques", co-auteur de "Agenais Occitan" (anthologie), collaborateur de diverses revues, participant à plusieurs colloques.

Délégué Académique pour l'enseignement des Langues Régionales (rectorat de Bordeaux, 1984 - 1990 : enseignement, stages sur le patrimoine culturel, émissions de télévision à FR-3 Aquitaine.)

Co-auteur de deux "Atout-Bac"- Français (Nathan, 1996-97)

\*\*\*\*\*

### *Séance du jeudi 7 juillet 2011*

« NONTRON, CARTES, PLANS, GRAVURES... »

*par François Reix*

Devant l'absence d'André Fraszeghski, hospitalisé, François Reix l'a remplacé « au pied-levé ».

Muni de documents, pour beaucoup inédits, que le conférencier a réunis au cours de ses recherches sur Nontron et ses environs, il nous a présenté tout d'abord quelques découvertes archéologiques sur Milhac, pour ensuite, toujours sur Milhac, nous parler de « la maison du Prussien » qui l'avait intrigué et dont il a, en partie, résolu l'énigme.

Puis François Reix aborda, toujours sur cartes, plans et gravures ou cartes postales anciennes, une partie de l'histoire du château de Nontron... de la place Paul Bert actuelle.

La situation défensive, accentuée par les deux fossés séparant le château féodal de la ville, a complètement isolé le lieu. Pour monter à la « Grand'église » depuis les basses rues, il fallait passer par la place du Canton actuelle, et remonter jusqu'à la place Paul Bert.

L'abandon de l'église St-Etienne vient certainement de là. Son état de délabrement a ensuite entraîné sa destruction programmée dont nous avons pu lire la délibération décisive de 1820.

Une école de garçons fut construite sur les lieux... qui deviendra ensuite collège de jeunes filles puis l'auditorium actuel.

Vint le chemin de fer, formidable bouleversement... bien éphémère hélas !

Le problème inverse se posait alors : comment rejoindre, depuis le centre-ville, la gare au confins du Claud et de St-Martial-de-Valette ? La seule route existante passait par la place du Canton à nouveau.

François Reix nous a présenté et commenté les plans élaborés pour ouvrir l'avenue du Général Leclerc et le nouveau pont, dont la construction date de 1883. Bonne imitation de 'remparts' mais ces remparts de Nontron sont ...très modernes.

La troisième solution, un moment retenue, était une route serpentant de la place Paul Bert vers les basses rues, raccourcissant un peu le trajet vers la gare.

Par une étude plus approfondie, notre collègue a abordé enfin les traces restantes du château féodal. Elles sont apparemment rares, mais ces plans permettent de penser que sous quelques centimètres de remblai se trouvent encore bien des fondations.

La Présidente du GRHIN, Marie-Thérèse Mousnier a tenu à remercier tout particulièrement François Reix pour sa brillante prestation, élaborée avec bonheur, malgré la précipitation.

Voyez ces documents commentés dans le présent ouvrage.

\*\*\*\*\*

## RELATION DU COLLOQUE DE SAINT-SAUD-LACOUSSIÈRE

*par Marie Pauthier et Marie-Thérèse Mousnier*

Le colloque organisé les 24 et 25 juin 2011 à Saint-Saud-Lacoussière, par l'association Georges Rocal, sous la présidence de Guy Mandon, historien qui avait pour thématique « les Croquants du Périgord, histoire, mythe et mémoire » réunissait une pléiade d'intervenants de très haut niveau. Nous espérons que ce colloque sera le premier d'une très longue série...

Ont été évoqués :

«...Les tourments et les espérances de dizaines de générations campagnardes (...) pendant presque quatre cents ans»

«... ces troupes de rustres, qui furent nos ancêtres, marchant nu-pieds ou en sabots, coiffés de chapeaux à larges bords informes et délavés, armés de bâtons à toucher les bœufs. Ils se mettaient en chemin à l'appel de leurs tocsins. Le bruit des cloches au-dessus des champs et des bois traversait ces campagnes françaises si peuplées que du haut d'un clocher on en apercevait souvent plusieurs autres des paroisses environnantes. Peut-être leur marche finirait-elle dans le sang ou, plus heureusement, au milieu des flots de vin répandus des tonneaux éventrés...».

«...La longue résistance des campagnes à l'expansion d'une organisation sociale, d'une culture, d'une civilisation qui (...) sont les fruits de l'urbanisation.»

**Yves-Marie Bercé** « les communes du Périgord du XVIIe et leur place dans l'histoire du Périgord : une permanence des lieux de révolte ? »

Yves-Marie Bercé est Membre de l'Institut, chartiste, ancien membre de l'École française de Rome. Il a été, successivement, conservateur aux Archives nationales, professeur des Universités en histoire moderne à Limoges, Reims, Paris IV-Sorbonne. Il a soutenu, en 1972, une thèse consacrée aux soulèvements populaires au XVIIe siècle dans le Sud-Ouest de la France.

Quelques publications : « Croquants et Nu-pieds », « La naissance de l'absolutisme 1598-1661 », « Fête et révolte. Des mentalités populaires du XVIe au XVIIIe siècles », « La vie dans les provinces du Sud-Ouest au XVIIIe siècle » (disponible à la bibliothèque du Grhin)...



En 1790, à Gourdon (Lot), la cité est assiégée par les paysans qui obligent la Garde nationale à se barricader pendant plusieurs jours. Cela révèle un antagonisme politique et économique nouveau entre villes et campagne. Il perdure pendant le XIXe siècle.

### **Au XIXe siècle.**

Eugène Le Roy fait renaître le mot Croquant. Les Croquants sont décrits comme des hordes sauvages et avinées qui s'attaquent à la noblesse. Le Roy imagine une filiation directe entre la révolte des Croquants du XVIe et XVIIe siècles et la révolte de Jacquou, mais l'objet de cette révolte n'est pas le même. Eugène Le Roy commet un contresens historique. Mais il est le révélateur du mouvement des idées au XIXe siècle, du besoin de racines pour chaque génération, du ressenti et du ressentiment de cette époque. La récurrence des révoltes dans certaines régions pose plusieurs questions :

- Les lieux ont-ils une mémoire ?

- Le concept d'aires insurrectionnelles localisées et durables peut être repéré dans la Vicomté de Turenne qui est de toutes les révoltes de 1594, 1630, 1650... et aussi dans les paroisses des marches de Bretagne et de Poitou qui sont à l'origine des insurrections de Vendée en 1793.

La cartographie des soulèvements montre qu'ils sont majoritaires dans le grand quart Sud-Ouest (de l'Aquitaine à la Saintonge en passant par le Périgord). En Aquitaine, les conflits sont plus nombreux qu'ailleurs. Ainsi les paysans assiègent Gourdon en 1637, 1643, 1790, 1849...

Peut-on repérer des traits originaux de comportement ?

Ces aires insurrectionnelles renvoient au souvenir des libertés fiscales mythiques de la période de l'occupation anglaise et au souvenir de privilèges qui n'existaient pas dans la réalité. Elles sont vécues comme des pôles de liberté. Cela contribue à la création d'une sorte de « conscience politique » anti-fiscale, anti-étatique voulant conserver ses solidarités traditionnelles. Mais ce sont les hommes, avant tout, qui confèrent un destin à ces révoltes.

### **Les Rapports entre les villes et les campagnes.**

Les échanges sont importants, nécessaires mais les citadins dominent le plat pays. Leur emprise est politique, (les détenteurs du pouvoir sont en ville : représentants du fisc, bourgeois de robes), économique (les bourgeois achètent et possèdent des biens dans le plat pays) et psychologique (antagonisme culturel entre les gens de la terre et ceux de la ville). L'antagonisme entre la ville et la campagne est puissant et perdure pendant toute la période et les siècles suivants.

Ces soulèvements périgordins du XVIe et XVIIe siècles ont connu des éclairages différents, ont reçu des étiquettes parfois éphémères, parfois légendaires selon les périodes et les conjonctures politiques pendant lesquelles ils ont été étudiés. Il faut mettre ces chroniques psycho-politiques souvent empreintes de confusion sociale, au crédit d'un grand attachement à cette province.

Compte rendu **Marie Pauthier**.

### **Jean-Pierre Poussou** « Mouvements et soulèvements paysans du Périgord et d'ailleurs à l'époque de la révolution française : Croquants ou révolutionnaires ? »

Le recteur Jean-Pierre Poussou est professeur émérite de l'Université ParisIV-Sorbonne.

Au moment de la Révolution, l'agitation populaire et paysanne est la plus forte dans le grand Sud-Ouest. Cela correspond à une tradition de soulèvements qui s'inscrit dans une histoire et une géographie ancienne.

Cependant les adversaires ont changé. Les Croquants du XVIIe siècle étaient souvent alliés à la petite noblesse rurale pour lutter contre la pression fiscale et l'emprise étatique du pouvoir central.

A la fin du XVIIIe siècle, les adversaires des paysans sont les seigneurs plus ou moins absentéistes, la bourgeoisie urbaine, le clergé décimateur.

Dès le printemps 1789, les paysans dénoncent aussi bien les droits féodaux que les droits seigneuriaux et la dîme. C'est l'impôt dans son ensemble qui fait l'essentiel des revendications. Les désordres sont incessants.

Les Cahiers de Doléances rédigés au début de 1789 dénoncent toutes les redevances. Même si certains cahiers sont copiés les uns sur les autres, ces revendications sont trop présentes et constantes pour ne pas être profondes.

Lors de la réunion des États Généraux (mai 1789), aucune proposition n'est faite sur cette question centrale pour la paysannerie. Le discours du roi est très décevant. Les campagnes sont oubliées.

La Grande Peur, mouvement de panique, entre le 20 juillet et le 1er août 1789, se transforme rapidement en émeute anti-nobiliaire en « guerre aux châteaux ». Les terriers, les livres de compte, les recueils de corvées sont brûlés ou détruits.

De l'abolition des privilèges (suppression des droits féodaux et rachat des droits seigneuriaux) le 4 août 1789 jusqu'à l'affranchissement du rachat de ces droits et de la suppression des dîmes, les émeutes rurales sont constantes.

La guerre de Vendée à partir de 1793, révèle de nouvelles revendications des ruraux. Au refus des nouveaux impôts s'ajoutent le refus de la constitution civile du clergé, la fidélité au curé local réfractaire, le refus de la levée en masse, le rejet de la bourgeoisie urbaine et républicaine qui, profitant de la mise sur le marché des biens du clergé, achète de nombreuses terres qui s'échappent ainsi à la communauté rurale. Les paysans de la Révolution, s'insurgent comme leurs ancêtres avec les mêmes armes. Cependant, les raisons de leurs révoltes ont changé. Ils triomphent des charges fiscales qui pesaient sur eux mais leur opposition anti-étatique reste vivace. Leur antagonisme face au monde urbain freine les évolutions politiques. Mais ces communautés rurales sont d'autant plus victorieuses qu'elles ont, elles-mêmes, construit leur lutte de façon autonome. (Marie Pautier)

Nous poursuivons avec la suite du colloque de l'association Rocal, par quelques notes prises dans la communication (de 20 mn) de **Maité Etchehoury**, directrice des Archives Départementales de la Dordogne, laquelle avait choisi pour thème : « Retrouver aux Archives les sources des mouvements ruraux ». Dossiers qui traitent de personnes ou de politiques locales, en provenance des Tribunaux d'Instance, suite complète A 8 : Périgueux, Ribérac, Bergerac, **Nontron**, Sarlat, avec une grande lacune entre 1830 et 1920. Précisons que de nombreux dossiers, traitant d'histoires de chasse, ont été éliminés par choix de l'archiviste précédent, de peu ou de médiocre intérêt et sans doute répétitifs.

**Nontron** - Dossiers correctionnels.

Délits politiques 1815-1818 (Première Restauration, Terreur Blanche) où revient le terme 'séditieux'.

**Affaires politiques instruites :**

1815-1816 : 16 affaires

1818 : voir documentation Rocal (ouvrage sur le Restauration).

**Registres du Greffe 1815-1816**

Infractions : 6 affaires par mois en moyenne.

Jugements de 1815 à 1817 : 113, soit 4 par mois.

Raisons politiques de septembre 1815 à 1817 : 20 affaires dont 7 en 1816. On peut dire que ce Tribunal est peu chargé !

**Objet de ces dossiers**

Amendes de 20 à 50<sup>f</sup> et une amende de 100<sup>f</sup>

Emprisonnement de 3 à 4 mois

Défense des prévenus : la boisson, dont certains plaident « leur imbécillité ». Voilà qui n'est pas bien dangereux en période mouvementée ! Voici qui est plus important :

### **Menées séditeuses et infractions diverses**

113 jugements. 23 dossiers conservés dont 18 traitant de menées séditeuses et infractions diverses.  
Exemple : en février 1816 - 11 jugements en correctionnelle à savoir :  
3 délits de chasse, 1 maraudage, 3 séditions politiques, un dossier collectif.

De ce tableau dressé, et non exhaustif, sur cette courte période, dont seulement 1/5 des dossiers sont conservés ; il apparaît quand même que sous cette première période de la Restauration, certains esprits étaient assez politisés, et ce, à leurs risques et périls. On peut penser à l'animation des cafés le jour de la foire ou à des réunions beaucoup plus secrètes pour une certaine élite plus avertie. Ainsi nous voyons que la bonne petite ville de Nontron était bien informée et suivait les évènements qui se passaient à plusieurs lieues du Périgord. Quant aux histoires de chasse, elles sont toujours bien vivantes dans notre paysage nontronnais. Il serait intéressant de pénétrer dans les arcanes de la justice à cette période. Chers collègues, vous en avez les références en début de ce texte.

**Tristan Hardi** essayiste lexicographe.

La campagne « Croquez le Périgord » du début des années 1870. Communication avec pour objet une suite de statistiques chiffrées sur le déclin de la Dordogne et autres départements.

de 1851 à 1870 = 373 000 habitants

de 1968 à 1999 - négatif, moins 380 000 habitants, malgré un apport de l'extérieur.

1990 = disparition des agriculteurs.

### **Apports de l'extérieur et modernisation.**

1950 installation des néo-ruraux - résidences secondaires- tourisme et publicité à l'appui.

Depuis 1948 publicité sur le Périgord, ouverture de Lascaux.

1951 théâtre de Sarlat.

1969 Maison du Périgord à Paris (fibre de Jacquou)

1985 livre de poche

1971 Croquez le Périgord (fraisiculture)

1990 développement de la fraise (2500 tonnes)

2006 ' ' ' (7800 tonnes)

2008 population en nette augmentation avec 409 000 habitants, néanmoins 30 % de population de plus de 60 ans ; 14 % sous le seuil de pauvreté.

### **Soyons optimistes :**

avec le tourisme vert depuis 2000

avec la culture bio (évolution lente)

avec la cuisine périgordine.

effets négatifs : - refuge vers le passé dans l'identité régionale.

effets positifs : - identité culturelle en tête.

**Les habitants** du Périgord, les Périgordins ; de Périgueux, les Périgourdins. Identité que nous devons à Eugène La Roy, ici précurseur.

**Patrice Gibertie**, professeur en classes préparatoires.

« *Le Jacquou de Stellio Lorenzi et la renaissance d'une mémoire croquante dans les campagnes autour de 1970* »

(condensé de Marie Pauthier).

Dans les années 70, dans les campagnes périgordines, on possède une 2 CV, le téléphone et on regarde la télévision à la veillée en invitant les voisins... On est bilingue mais on parle patois entre soi car le français reste la langue du monde extérieur.

On regarde le film de Stello Lorenzi, « *Jacquou le Croquant* ». Il fait redécouvrir le Jacquou d'Eugène Le Roy bien oublié dans les années 60. Le succès de ce film de télévision est considérable.

Stello Lorenzi, proche du Parti communiste, fait de Jacquou un héros de la lutte des classes. Le film est une reconstruction du roman. Lorenzi récupère tout ce qui peut servir sa lecture engagée dans l'œuvre d'Eugène Le Roy, mais fait l'impasse sur ce qui n'est pas recevable par l'idéologie communiste, à savoir la nostalgie du passé, l'imprégnation de la religion, le respect des superstitions et du sacré, l'individualisme, la référence à la race...

Sur le plan formel, Lorenzi construit des scènes à la manière des tableaux des frères Le Nain. Cela contribue à idéaliser un passé paysan communautaire, un passé où les paysans sont assez riches pour manger et pour vivre et la société fermée, immobile, stable, à l'abri du marché, dans l'harmonie de l'ancien temps.

Mais les années 70 marquent, en réalité, la fin d'un monde dans lequel la paysannerie est morte, Lorenzi la fait renaître et le mythe peut s'installer. Les gens lisent le livre et en intègrent des éléments comme si c'était des souvenirs personnels... La mémoire commence à se constituer aidée aussi par les écrivains régionalistes (Claude Michelet).

L'impact du film sur les campagnes est très important. Aux élections locales le PC fait un score important, le site du Parti communiste s'appelle « la voix de Jacquou »...

Aujourd'hui, ce mythe est remplacé par une nouvelle mémoire collective prenant en compte l'écologie et les revendications identitaires.

**Frédéric Rouvillois**, Professeur de Droit public à l'Université de Paris-Descartes.  
« *Regards venus d'ailleurs sur les Croquants*. »

Évocation de la chanson de Brassens « *Les Croquants* », de tradition anarchiste, satire sur le mauvais bourgeois, le riche... apparemment sans aucun lien avec le monde paysan.

Évocation de différents emplois et significations du mot « Croquant ».

Est-ce Brassens qui a détaché le mot Croquant du monde paysan ? Dès 1594, ce qualificatif est utilisé en Quercy et en Agenais, et repris au XXe siècle par E. Farnier : « *L'assaut des Croquants au château de Piégut* » (Marie-Thérèse Mousnier)

**A lire :**

« *Visite en Nord-Périgord en relation avec Le Roy* » de B. Halevy.

« *Fin de la race des Croquants* » de Henri Nord.

\*\*\*\*\*

***Séance du jeudi 1<sup>er</sup> septembre 2011***

« LE MARQUIS DE FRATTEAUX, FRÈRE DU MINISTRE BERTIN, QUI FUT  
EMBASTILLÉ PENDANT 27 ANS. »

***par Michel Combet***, maître de conférence à l'Université de Bordeaux ;

LETTRES DE CACHET ET AFFAIRES DE FAMILLE AU XVIII<sup>e</sup> SIÈCLE :

« L'Histoire de M. Bertin marquis de Fratteaux » ou  
la disgrâce d'un fils au siècle des Lumières.



L'Histoire a immortalisé la lettre de cachet associée à la prise de la Bastille et à l'arbitraire royal, faisant de la première le symbole même de « l'acte public cherchant à éliminer sans autre forme de procès l'ennemi du pouvoir » et visant à enfermer nobles infidèles ou grands vassaux désobligeants. Or, sous l'épaisseur des idées reçues, les historiens ont débusqué tout autre chose et en particulier un moyen commode de régler des problèmes de familles qui n'avaient rien à voir avec la raison d'Etat.

En 1753, paraissait à Paris *L'Histoire de M. Bertin marquis de Fratteaux, avec des éclaircissements sur son enlèvement de Londres, & les noms de ceux qui y ont participé*, par M. le comte d'H\*\*\*. L'ouvrage conte l'histoire exceptionnelle, mais exemplaire, de Louis Mathieu Bertin, marquis de Fratteaux, né à Périgueux en 1707 et fils aîné de Jean Bertin, conseiller au Parlement de Guyenne. Son frère cadet, Henri Léonard Bertin, important ministre de Louis XV puis de Louis XVI, ses autres frères et sœurs, assistent, dans une certaine indifférence, aux persécutions dont il est l'objet de la part d'un père despotique et puissant, bénéficiant d'appuis au plus haut niveau de l'Etat. Fratteaux ne put échapper aux poursuites engagées contre lui par ce père, et termina ses jours à la Bastille en 1779, sous la surveillance d'un gouverneur, le comte de Jumilhac-Cubjac, qui n'était autre que son beau-frère...

Cette *Histoire*, exceptionnelle, celle d'un marquis périgourdin quelque peu agité et désespéré, illustre parfaitement le système dévoyé des lettres de cachet, et donne un bel exemple des drames familiaux qui couvaient dans les familles des élites à la fin de l'Ancien Régime, lesquels ont alimenté nombre de fictions écrites au Siècle des Lumières (Le Sage, l'abbé Prévost,...) ou au XIX<sup>e</sup> siècle, et l'on pense à Balzac qui, peut-être, aurait eu connaissance du drame...

\*\*\*\*\*

### *Séance du jeudi 6 octobre 2011*

« DU *CASTRUM* AU CHÂTEAU : LA DISPERSION DES CHEVALIERS HORS DES ENCEINTES (XIII<sup>e</sup>-XIV<sup>e</sup> SIÈCLES) »

*par Christian REMY,*

agrégé de l'Université et docteur en Histoire médiévale, Chercheur associé du CESCUM-UMR 6223 de Poitiers

L'historiographie du château-fort s'est beaucoup préoccupée de la genèse du phénomène castral. On a, en effet, consacré de nombreux travaux à l'émergence et à la multiplication des châteaux ; on a compté les sites, mettant en évidence un modèle systémique que l'on appelé la « mutation féodale » parfois assimilée à une véritable "révolution", au sein de laquelle le château a joué un rôle majeur. Mais ces recherches consacrées à la naissance du château ont quelque peu occulté une autre mutation. Plus tardive et plus disséminée dans le temps, elle affecte pourtant l'ensemble des sites castraux, autant dans leur dimension sociale que dans leur morphologie. D'une autorité seigneuriale souvent indivise, s'appuyant sur une gestion lignagère large (parfois en coseigneurie) et sur un groupe de chevaliers résidant dans le *castrum*, elle aboutit à un pouvoir plus resserré, mieux inséré dans la hiérarchie féodale et dont les obligations des vassaux, désormais résidant dans leurs manoirs périphériques, sont clairement définies par l'écrit. Le basculement d'un monde à l'autre correspond à ce que des historiens, tels Jean Richard ou Dominique Barthélemy ont appelé la "dispersion" ou le "redéploiement des chevaliers". Il entraîne une profonde restructuration des sites, pas uniquement architecturale, structurelle ou sociologique, mais tout cela à la fois. Cette mue là s'inscrit dans un processus qui permet de passer du monde du *castrum*, avec ses groupements de chevaliers vivant auprès de leur seigneur, à celui du château, dont la résidence fortifiée devient le cadre d'un seul lignage. Le Périgord, le Limousin, l'Angoumois ou le Quercy

sont des terres de choix pour aborder cette question qui touche autant aux cadres de vie qu'à l'organisation de la société, et pas seulement nobiliaire.

### **Quelques ouvrages de Christian Remy :**

« **Châteaux-forts des rives de la Dordogne** », « **La vallée de la Vézère** » (avec J.-J. Cleyet-Merle) et « **Les bastides** », *Vallée de la Dordogne*, Encyclopédies du voyage Gallimard, Paris, 2005, pp. 70-71, 177-190 et 196-197.

« **Castra, manoirs et châteaux-forts** », dans *Patrimoine et archéologie en Périgord-Limousin*, Parc naturel régional Périgord-Limousin, 2005, p. 22-27.

*Seigneuries et châteaux-forts en Limousin XIVE-XVIIe s. – 2. La naissance du château moderne*, Limoges, Culture et Patrimoine en Limousin, 2005, 160 p. [ISBN : 2-911167-43-0].

« **Archives inédites (XIVE-XVIIIe s.) sur le castrum d'Aubeterre-sur-Dronne et le château de Bayers** », *Bulletins et mémoires de la Société archéologique et historique de la Charente*, 2006-1, p. 41-70.

*Seigneuries et châteaux-forts en Limousin. – 1. Le temps du castrum (Xe-XIVE s.)*, Limoges, Culture & Patrimoine en Limousin, 2006, 160 p. (préface de Jean MESQUI) [ISBN : 2-911167-48-1].

*Résidences aristocratiques, résidences du pouvoir entre Loire et Pyrénées, Xe-XVe s. Recherches archéologiques récentes, 1987-2002* (D. BARRAUD, Fl. HAUTEFEUILLE et Chr. REMY éd.), actes du colloque de Pau (3-5 octobre 2002), suppl. 4 d'*Archéologie du Midi médiéval*, C.A.M.L., Carcassonne, 2006, 472 p. [ISNN : 1278 3359]

« **Le château au temps des milices castrales, XIe-XIVE siècles** », *Histoire et images médiévales*, n° thématique 11 [« **Châteaux forts. Nouvelles approches** »], nov./déc./janvier 2007-2008, p. 14-23.

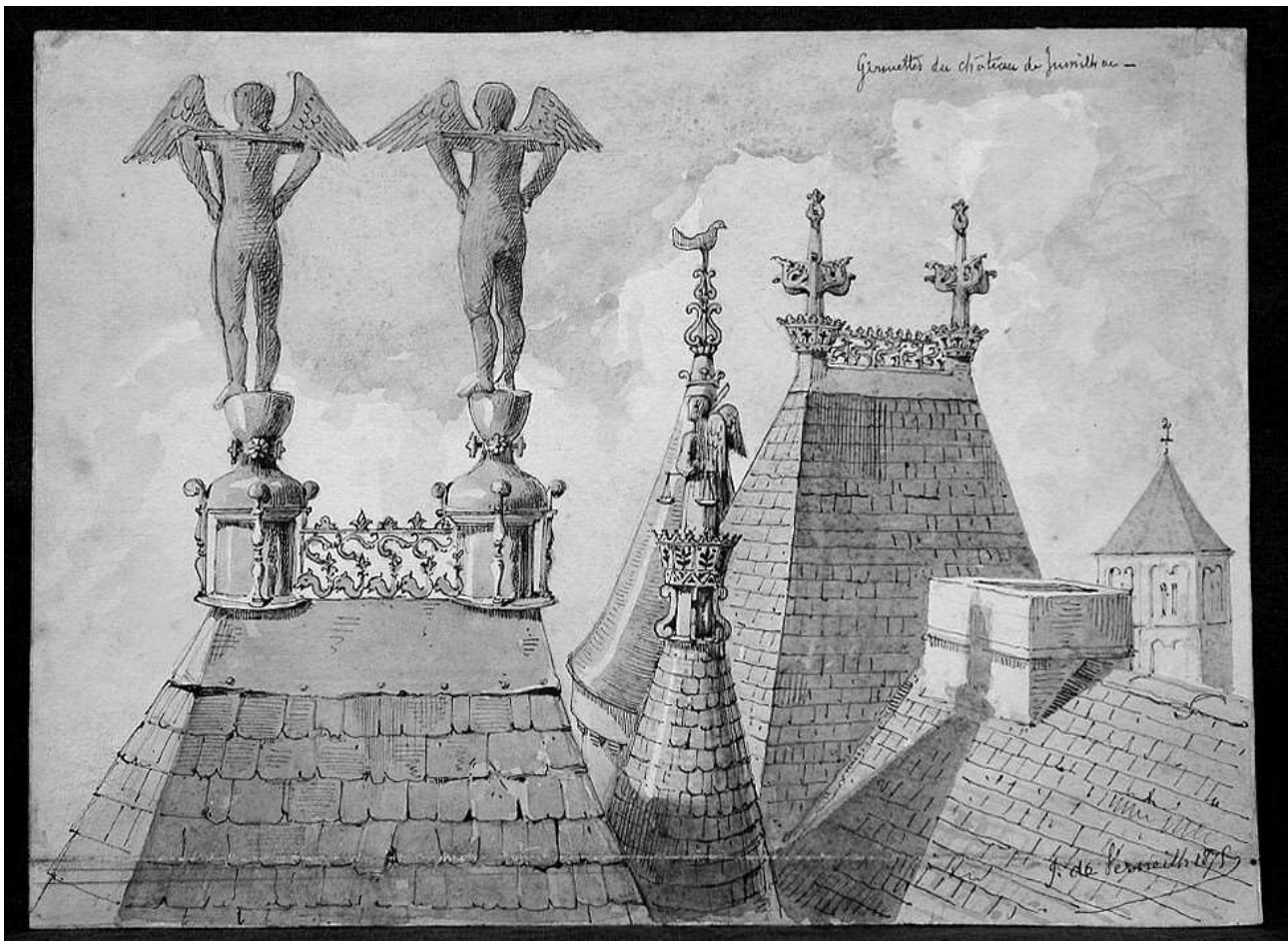
« **Des divisions dans l'indivision : tensions lignagères au cœur des coseigneuries limousines et périgourdines (XII<sup>e</sup>-XIV<sup>e</sup> siècles)** », *La parenté déchirée : les luttes intrafamiliales au Moyen Âge* (M. Aurell éd.), actes du colloque de Poitiers (mars 2009), Turnhout, éd. Brepols, 2010, p. 251-268. *Avec Richard Cœur de Lion. Itinéraire*, Limoges, éd. CPL [collection Multiples], 2010, 104 p. [ISBN : 978-2-911167-63-8].

« **Une autre mutation. La dispersion de la chevalerie hors du castrum et ses effets sur la structure des sites** », *Château, naissance et métamorphoses*, actes des Rencontres d'archéologie et d'histoire en Périgord (24, 25 et 26 septembre 2010), Bordeaux, éd. Ausonius (Scripta mediaevalia 19), 2011, p. 73-91.

\*\*\*\*\*

### ***Notre voyage dans le canton de Jumilhac du 8 octobre 2011***

***par Jean-Pierre Rudeaux***



Girouettes du château de Jumilhac par Jules de Verneilh (1875)

Programme de la sortie d'automne du GRHIN  
 du **samedi 8 octobre 2011**  
 dans le pays de **Jumilhac-le-Grand**

Le voyage s'effectue sur le principe du co-voiturage.

1<sup>er</sup> départ à Piégut : champ de Foire à **8 heures** précises.

2<sup>ème</sup> départ à Nontron : Champ de Foire à **8 h 15** précises.

Premier rassemblement à Saint Jean-de-Côle sur le parking du tennis;

**9 heures**, dernière limite : départ de la randonnée proprement dite.

- Traversée de Thiviers. Au rond-point Saint Roch direction Sarrazac (en passant devant la gendarmerie) (D.81)

- Après le pont sur l'Isle à **Château**, tourner à gauche et suivre pendant 4 km l'ancienne ligne du chemin de fer départemental de Thiviers à Saint Yrieix.

Plusieurs arrêts (mais pas de visites) : Château, halte du Juge, moulin des Gobilles, ancienne forge de Graffanaud.

- Retour sur la départementale 78 de **Lavaud** à **Combiers**.

- A **Combiers** direction **Combeyrol** pour un arrêt devant la maison des 3 frères curés.

- Retour à **Combiers** et direction **Saint-Paul-la-Roche**.

Visite du village et de l'emplacement de la Roche Blanche.

- Départ pour **Jumilhac-le-Grand**.

- **12 heures** : Repas au restaurant Lou Boueiradour (sur la place près du château... Le menu a été soumis à l'officier de bouche du GRHIN -Jacques Jarry- qui l'a approuvé).



**Km 0**>Regroupement à Saint-Jean-de-Côle près du terrain de tennis (en face de l'école)  
Départ pour Thiviers. A la sortie, au rond-point St Roch, prendre la direction Sarrazac (en passant devant la gendarmerie)

**1>Km 10**>Ancienne station d'Orage (à gauche de la route)

**2>Km 11,8**>Avant le pont sur l'Isle, à droite 2 meules de pierre indiquent la direction des anciennes papeteries de la Brugère et des Castilloux.

**Km 12**>Après le pont, tourner à gauche sur un chemin non goudronné : c'est l'ancienne voie particulière du chemin de fer départemental Thiviers- Saint Yrieix. (arrêt)

**3>Km 13,7**>Ancienne station du Juge et Pont du Juge (arrêt)

**4>Km 14,9**>Moulin des Gobilles (arrêt)

**5>Km 15,7**>Ancienne forge de Graffanaud (arrêt)

**Km 16,3**>Ancienne station de Lavaud (sur la gauche)

**Km 17,8**>Château et ancienne forge de Fayolle (sur la droite, peu visible à cause de la végétation)

**6>Km 19,5**>Combiens. Tourner à droite direction Sarrazac, puis après le pont sur l'Isle, tourner à gauche direction Combeyrol.

**7>Km 20,7**>Combeyrol. Maison des 3 abbés de Segonzac (arrêt)

Demi-tour direction Combiens puis prendre en face direction Saint-Paul-la-Roche.

Avant d'arriver dans le village, apprécier le panorama et imaginer qu'il y a un siècle la roche blanche était bien visible à gauche du clocher. En passant près du monument aux morts, sur la droite, observer le socle du monument construit avec des blocs de quartz blanc.

**8>Km 24,8**>Après la place des hirondelles (devant la mairie), garer les voitures sur le parking à droite.

Balade pédestre jusqu'à l'emplacement de la roche disparue (il n'est pas possible de s'y garer)

Visite du village et de l'exposition sur la roche blanche.

**9>Km 30,9**>Pont du Mur sur l'Isle, quartier de la Croix Bancaud

Arrivée à Jumilhac. Déjeuner au restaurant Lou Boueiradour

Visite du château de Jumilhac.

**10>Km 33**>Ancien Prieuré de la Faye, fondé en 1194 par des religieux de l'ordre de Grandmont. Actuellement élevage de chevaux et centre équestre (arrêt)

Jusqu'à Saint-Priest-les-Fougères, pas d'arrêt car il est très difficile de stationner.

**11>Km 35**>Ancienne forge des Feynières sur le ruisseau du Périgord. Après le déclin de la sidérurgie au bois, elle continuera en fabricant de la poterie de fer. Vers la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, elle sera transformée en scierie et en fabrique d'outillage en bois sous la direction de Pierre Charbonnel. (à gauche de la route)

**12>Km 38**>Ancienne forge de Moulin-Neuf sur le Périgord (à droite de la route) Au cours du XX<sup>e</sup> siècle, les bâtiments abriteront une tannerie puis une meunerie.

**Km 39,4**>Cimetière de Saint-Priest-les-Fougères construit sur des terrains donnés par Léon Sireyjol, maire de Saint-Pardoux-la-Rivière, député du Nontronnais, sénateur...

**13>Km 40**> Saint-Priest-les-Fougères (arrêt)

**Km 41,7**>Après le pont sur la Valouze, on peut apercevoir le château de la Meynardie.

**14>Km 42,7**>Sainte-Marie-de-Frugie ancien chef-lieu de la commune de La Coquille. Couvent de Sainte Marie fondé par la famille Gay.

**15>Km 43,4**>La Barde, siège administratif du Parc Naturel Régional Périgord-Limousin (arrêt)

Retour sur La Coquille. R.N. 21 jusqu'à Mavaleix.

**16>Km 49,8**>Ancienne gare de Mavaleix (arrêt)

**17>Km 53**>Chalais

**18>Km 55,7**>Saint-Jory-de-Chalais.

Balade littéraire dans le village autour de Charlotte Serre et visite du musée qui lui est consacré à la mairie.

\*\*\*\*\*

## *Séance du jeudi 3 novembre 2011*

« SOLIMAN PACHA, ENFANT DE LYON »

*par Geneviève Moreau, historienne.*

La vie de **Joseph Sève** est un roman. Roman d'amour, roman d'aventure.

Il fut un hussard plein d'énergie, de courage durant les batailles de l'Empire.

Puis à la tête de la nouvelle armée égyptienne, dont il assura la formation et le commandement, il se battit en Grèce, en Palestine et en Syrie.

Aventure aussi lorsqu'il remplit les missions que lui confie Mehemet Ali.

**Soliman Pacha** veilla toujours à la bonne organisation et au développement de l'armée égyptienne dont il fut fait généralissime en 1833, puis élevé à la dignité de Pacha.

Il se rendit à Paris sur l'invitation du roi Louis-Philippe en 1845.

**Soliman** sera fait, par le roi, grand officier de la Légion d'Honneur, lui le fils d'une famille de meuniers des bords du Rhône.

Ce puissant personnage s'éteignit au Caire en 1860. Son oeuvre restera immortelle en Égypte.



Soliman Pacha.

\*\*\*\*\*

## SOMMAIRES DES CHRONIQUES NONTRONNAISES.

### NUMERO –1 (A Saint-Martin le Pin au XVIIIe siècle) – 1981

- Fiche technique - Quelques précisions sur la monnaie et les mesures - Saint-Martin sur la carte de Belleyme
- Chapitre 1 : vivre et mourir à Saint-Martin au XVIIIe siècle
- Chapitre 2 : L'économie du village
- Chapitre 3 : Les cadres de la vie paroissiale
- Chapitre 4 : la société villageoise, la pyramide sociale
- Chapitre 5 : solidarité et tension au village. *Guy Mandon*

### NUMERO 0 (biographies et bibliographies) Ecrivains et Terre Natale

- Joseph Nadaud - François Chabaneau - Camille Chabaneau - Les Verneilh-Puyriseau
- Joseph de Verneilh-Puyriseau - Félix de Verneilh-Puyriseau - Jules de Verneilh-Puyriseau
- Alcide Dusolier - Antonin Debidour - Ribault de Laugardière et G. de Monneron
- Georges Rocal - Fernand Dupuy - Michèle Brunet - Madeleine Ducourtieux
- Paulette Ménager - Paul Thibaud - Félicie Brouillet - Pierre Barrière
- Claude Barrière - Léonard Pomeyrol.

### NUMERO 1 – 1981

- Du haut du clocher de Nontron : *Robert Bouet*
- Monnaies dans la région de Nontron sous Richard Cœur de Lion (1169-1199) : *Gérard Chaperon*
- Forge-Neuve et Montalembert : *Jean Maudet*
- La Nontronite : *Suzanne Battut*
- La montée à Paris d'un jeune Nontronnais, Antonin Debidour : *François Debidour*
- Les gisants de Javerlhac : *Marcel Belly*
- Registres paroissiaux de Teyjat (1754-1792) : *Robert Bouet*

### NUMERO 2 – 1981

- Les Moulins du Bandiat : Travail collectif
- Au temps du subdélégué Duboffrand : *Robert Bouet*
- Le château de Piégut : *Marie-Thérèse Mousnier*
- Notes sur la Cure de Nontron et ses curés du XVIe au XVIIIe siècle : *Robert Bouet*
- Les Bernardières : *Jean Perrard*
- Poésies intimes de Camille Chabaneau : *Hélène Clavaud*
- Autour d'une prescription médicale à Javerlhac en 1680 : *Odette Plazer*

### NUMERO 3 – 1982

- Les métiers de Nontron : *Madeleine Thibaud*
- Les châteaux de Nontron : *Suzanne Battut*
- Les Carnot : *Paulette Boudriol*
- La poste à Nontron : *Gérard Chaperon*
- L'église de Nontron pendant la Révolution française : *Robert Bouet*

### NUMERO 4 – 1983

- La vie municipale à Javerlhac de 1837 à 1891 : *Marthe Bontemps et Charlotte Martial*
- Quelques coutumes dévotieuses et pratiques superstitieuses dans le Nontronnais : *Odette Plazer*
- La direction de l'Hôpital de Nontron de 1802 à 1952 : *Robert Bouet*
- Nontron et le pouvoir politique de 1789 à 1815 : *Irène Massevy*
- Routes et chemins en Nontronnais : *Madeleine Thibaud*

### NUMERO 5 – 1984

- Les guérisseurs, leurs remèdes, les Saints guérisseurs : *Joseph Doucet*
- Petite étude historique sur la ligne du chemin de fer du Quéroy à Nontron : *François Reix*
- Les chemins de fer en Nontronnais, les projets non réalisés, Nontron-Périgueux et Nontron Chabannais : *François Reix*
- La carrière administrative de Jean-Baptiste-Joseph Verneilh Puyriseau (1756-1839) : *Roland Drago*
- La Renaudie : *Docteur Georges Durieux*
- Disparition des ruines du château-fort de Nontron : *Suzanne Battut*
- La caisse d'épargne de Nontron : *Denise Lafarge*

### NUMERO 6 – 1985

- Connaissance d'Henri Delage : *Jean Delage*
- Piégut : ses marchés, son tramway : *Marie-Thérèse Mousnier*
- Sur les traces de Burgou : *Paul Thibaud*



- Les dix dernières années de Du Guesclin : *Jean Perrard*
- Règlement de police municipale de Nontron du 20 décembre 1850 au 30 novembre 1889 : *Hélène Clavaud*
- Un lustre de Notre-Dame de Nontron : *Suzanne Battut*
- La vie rurale en Périgord Vert dans la première moitié du XXe siècle : *Fernand Dupuis*

#### **NUMERO 7 – 1986**

- Historique du GRHIN. Sa centième : *Hélène Clavaud*
- Délibération du Conseil Municipal de la commune d'Etouars (sollicite érection en succursale) : *Louis Le Cam*
- Hôpital de Nontron. Legs et aliénations : *Hélène Clavaud*
- Saint-Pardoux-La-Rivière des origines à 1300 : *René Agard-Lafond*
- Des fontaines miraculeuses – Les bonnes fontaines : *Joseph Doucet*
- L'Hôtel de ville de Nontron : *Irène Massevy*
- En Nontronnais au temps des Etats-Généraux (1788-1789) : *Robert Bouet*

#### **NUMERO 8 – 1987**

- La Baronnie de Nontron dans la mouvance de Bretagne (1275-1464) : *Suzanne Battut*
- Deux parlementaires nontronnais, Thomas et Alcide Dusolier : *Henri Laforest*
- Richard Cœur de Lion en Limousin : *Marie-Thérèse Mousnier*
- Procès à cadavre du curé de Nontron, Jean-Baptiste Turçat, en 1759 : *Robert Bouet*

#### **NUMERO 9 – 1987**

- L'affaire de Vaucocour ou le soulèvement d'Abjat en 1640 : *Robert Fayemendy*
- La fabrication de canons de marine dans les forges du Nontronnais : *Pierre Blanc*
- « Le pain noir » Nontron, 7 avril 1817 : *Irène Massevy*
- Léonard Pomeyrol, directeur d'école et écrivain occitan : *Marcel Belly*

#### **NUMERO 10 – SPECIAL BICENTENAIRE – 1989**

- Le district de Nontron : 1789 – 1790 – 1791 – 1792 : *Robert Fayemendy*
- Sacrilège à Teyjat : *Marcel Belly*
- Deux curés en révolution : *Robert Bouet*
- Etat-civil de la commune de Nontron, décennie 1793-1802 : *Louis Le Cam*
- Tribulations du curé Dubut de Front-sur-Dronne pendant la Révolution : *Docteur Georges Durieux*
- Les fêtes révolutionnaires à Nontron : *Irène Massevy*
- « Souvenir de 75 ans... » Verneilh Puyraseau : *Jean Bardoulat*

#### **NUMERO 11 – 1990**

- L'abbaye de Peyrouse : *Joseph Doucet*
- Premier collège de Nontron : *Hélène Clavaud*
- Les vicissitudes du langage : *Paul Thibaud*
- La vie quotidienne à Nontron au début du XIXe siècle : *Irène Massevy*

#### **NUMERO 12 – 1991**

- Notes d'histoire sur la forge de Rudeau ou des Bernardières : *Madeleine Hériard*
- Histoire vécue d'une jeune fille sous la Terreur : *Jacqueline Carensou*
- Mémoires d'émigration d'un gentilhomme périgordin, Antoine Faurichon de la Bardonnie (1791-1797) : *Jacqueline Carensou*
- Extrait du rapport sur les gisements de plomb argentifère : *P. Termier*
- Les petits moulins de Saint-Estèphe : *Madeleine Thibaud*

#### **NUMERO 13 – 1997**

- Le conventionnel Jean Allafort et ses enfants : *Marthe Bontemps*
- Un aristocrate périgordin dans la Révolution française, le citoyen Chapelle-Julilhac : *Pierre Ortega*
- Un Périgordin de Nontron : Le comte de Saint-Aulaire, *François Debidour*
- Un prêtre philanthrope, Pierre Védey : *Irène Massevy*
- L'agronomie forestière de Justin Amédée de la Garde : *Armand Affagard*
- Abbé Julien – Georges Rocal : *Paul Delavallade*

#### **NUMERO 14 – 1998**

- Le drame de Montcigoux : *Jean Bardoulat*
- Prisonniers de guerre et déserteurs pendant la Révolution : *Docteur Michel Duverger*
- L'octroi à Nontron au cours du XIXe siècle : *Odette Plazer*
- L'hospice de Nontron, les enfants trouvés : *Irène Massevy*

#### **NUMERO 15 – 1999**

- La Révolution de 1848 et la seconde République. Vie quotidienne et municipale à Nontron : *Louis Le Cam*
- Un rite politique oublié : la fête de l'Empereur en Nontronnais au second Empire : *Georges MarBeck*
- L'hospice de Nontron, les indigents : *Irène Masseur*
- Le crime du Bandiat : *Hervé Lapouge*

#### **NUMERO 16 – 2000**

- Pour un centenaire, le chanoine Lavergne, archiprêtre de Nontron : *Père Pommarède*
- Aux armes Citoyens de Javerlhac ! : *Odette Plazer*
- Thomas-Robert Bugeaud (1784-1849) « Ense et Aratro »-« Par l'épée et la charrue » : *Pierre Ortega*
- Lucien-Jacques Janet de Lasfond (1819-1893), Louvetier, Maire et pamphlétaire : *A. Ribadeau Dumas*
- L'état civil dans la société du Haut-Périgord et du Bas-Limousin aux XVIIIe et XIXe, *Robert Fayemendy*
- Cent ans de murs peints publicitaires en Nontronnais : *Alain Poinet*

#### **NUMERO 17 – 2001**

- La Cella de Badeix dans l'ordre de Grandmont : *Marie-Thérèse Mousnier*
- La fuite de Louis XVI – Réactions en Dordogne : *François Reix*
- François Chabaneau, un savant périgordin oublié (1754-1842) : *Abbé Robert Bouet*
- L'hospice de Nontron reçoit les militaires (1802-1835) : *Irène Masseur*
- De la naissance de l'assurance à l'incendie du château de Nontron : *Alain Poinet*
- Javerlhac au temps de la séparation de l'Eglise et de L'Etat (1880-1910) : *Odette Plazer*

#### **NUMERO 18 – 2002**

- Le nom de Nontron dans la littérature : *Jean-Bernard Besse*
- Nos prieures de l'ordre de Grandmont : *Marie-Thérèse Mousnier*
- Alcide Dusolier (1836-1918) : *Robert Fayemendy*
- Antonin Debidour (1847-1917) : *Jeanine Valade*
- Léon Sireyjol (1861-1942) : *Jean-Serge Eloi*
- En Périgord-Vert, quelques Maires des moins notables aux notables : *Daniel Lacombe*

#### **NUMERO 19 – SPECIAL 25 ANS DU GRHIN – 2003**

- Un pionnier de l'aviation, méconnu, le baron Charles de Verneilh-Puyraseau : *Jean Bardoulat*
- Alcide Dusolier, homme politique : *Robert Fayemendy*
- Un brin d'histoire et d'éducation civique à l'aube du 3<sup>ème</sup> millénaire : *Pierre Guillout*
- Histoire du Lycée-Collège Alcide Dusolier de Nontron : *Louis Le Cam*
- Grandmont, un Ordre qui connut quelques désordres : *Marie-Thérèse Mousnier*
- Apothicaires et leurs remèdes en Nontronnais : *Odette Plazer*
- Le monument aux morts de Saint-Pardoux. Aperçus de la Grande Guerre : *François Reix*

#### **NUMERO 20 – 2004**

- Réfractaires, émigrés et biens nationaux en Javerlhacois ( 1789-1794) : *Odette Plazer*
- Les guerres de Religion en Nord-Périgord : *Anne-Marie Cocula*
- Rochers de légende du chaos granitique de Piégut-Pluviers. Communes d'Augignac et de Saint-Estèphe : *Bernadette Dumas-Oklé*
- Grandmont dans la tourmente. Les chocs de la civilisation occidentale du 14<sup>ème</sup> au 17<sup>ème</sup>. : *Marie-Thérèse Mousnier*
- Les Périgordins dans les Brigades Internationales. : *Jean-Jacques Gillot*
- Etude sur le chemin de fer en Dordogne : *Daniel Lacombe*
- Réfractaires, émigrés et biens nationaux (1789-1794) deuxième partie : *Odette Plazer*

#### **NUMERO 21 – 2005**

- La Chapelle (St) Robert et Forgeneuve pendant la Révolution ; les ateliers de salpêtre : *Odette Plazer*
- Aspects de la vie rurale en Nord Périgord, souvenirs d'un médecin de campagne de Thiviers : *Dr. Claude Hautefeuille*
- Saint-Angel et le domaine de La Pouyade ; *Marie-Thérèse Mousnier*
- Noblesse aujourd'hui, dans son contexte historique : *Henri Malga*
- L'héraldique ; explications des règles élémentaires de quelques blasons du Périgord : *Henri Malga*
- 1- Badeix et la Réforme du 17<sup>e</sup> siècle. 2- Destruction de l'Ordre de Grandmont : *Marie-Thérèse Mousnier*

#### **NUMERO 21 Bis (supplément spécial Mme Battut) 2005**

- Manuscrit sur les châteaux de Nontron et leurs seigneurs
- Pièces annexes
- Histoire d'un lustre de l'église de Nontron
- La Nontronite.

#### **NUMERO 22 – 2006**

- Histoires d'encriers : *Jean Bardoulat*
- Instruments de musique ancienne : *Michel Dollé*
- Les origines de la cavalerie française : *Henri Malga*
- Heurs et malheurs de la Royale. L'Hermione : *Dr Claude Varlet*
- Les relations entre la France et les Pays-Bas pendant les Temps Modernes : *Gérard Van Der Most*.

#### **NUMERO 22 bis – 2006**

- Guerres et insurrections de la misère : *Marie-Thérèse Mousnier*

#### **NUMERO 23 – 2007**

- Villebois-Mareuil, le La Fayette de l'Afrique du Sud : *Henri Malga*
- L'eau et les hommes : *Bernadette Dumas-Oklé*
- La lumière de Chartres dans les ténèbres périgordines : *Thierry Baritaud*
- Le général d'Empire Fournier-Sarlovèze, comte de Louis XVIII, 1775-1827 : *Henri Malga*
- Véritable et tragique histoire du château de LERM : *Marie-Thérèse Mousnier*
- Réception d'un hôte de marque au XVIIIe siècle : *Jean-Marie Bouzy*

#### **NUMERO 24 – 2008**

- L'abbaye de Ligeux, pensionnat pour jeunes filles nées : *Marie-Thérèse Mousnier*
- Albert de Calvimont, préfet et homme de lettres : *Philippe Lalanne de Jonquel*
- Jean de Bretagne, vicomte de Limoges : *Francis Gérard*

#### **NUMERO 25 – 2009**

- Armand-Emmanuel de Richelieu (1766-1822) : *Geneviève Moreau*
- Madame Grand, Madame de Talleyrand-Périgord, Princesse de Bénévent : *Jean-Marie Bouzy*
- George Sand (1804-1876) : *Marie-Thérèse Mousnier*
- Les débuts de la carte postale : *Jean-Pierre Rudeaux*
- Aucors, histoire du château et de ses seigneurs (1100-2000) : *Claude-Henri Piraud*
- Hautefaye 1870 : *Georges Marbeck*
- Des pigeonniers seigneuriaux : *Francis Gérard*

#### **NUMERO 26 – 2010**

- Notre voyage à La Tour-Blanche : *Gabriel Duverneuil, Francis Gérard*
- La prison militaire de Nontron en 1944 : *Jean-Jacques Gillot*
- Lussas et Nontronneau : *Abbé Robert Bouet*
- Fontaines, ses prieurés, son château : *Michel Vergnaud*
- La Vicomté de Turenne : *Marie-Thérèse Mousnier, Gérard Francis, Henri Malga*
- La Guyenne : le tremplin politique d'Henri III de Navarre, le futur Henri IV : *Anne-Marie Cocula, Marie Pauthier*
- Le camp américain de la Forêt de La Braconne : *Colonel Jean Delahaye*

#### **NUMERO 27 – 2011**

- Notre voyage en Charente : *Francis Gérard*
- Les écrivains du Piégutais : *Jean Bardoulat*
- Le canton de Jumilhac-le-Grand : *Jean-Pierre Rudeaux*
- Jean Guy Antoine Devard : *Hervé Lapouge*
- Notre voyage vers les Bastides : *Marie-Thérèse Mousnier*
- Nontron en cartes, plans, gravures... : *François Reix*
- L'Aquitaine : *Marie-Thérèse Mousnier*

#### **NUMERO 28 – 2012**

- Des dessins du baron de Verneilh-Puyraseau : *Francis Gérard*
- Michèle Brunet - de la place du Canton à Lecture pour tous : *Hervé Lapouge*
- Notre voyage en Charente : *Marie-Thérèse Mousnier*
- Le vin de Rossignol et des environs : *Michel Vergnaud*
- Teyjat - présence du passé : *Jean-Marc Warembourg*
- La Vierge dorée de l'église de Bussière-Badil : *Marie Pauthier*

#### **NUMERO 28 bis - Tome 1 – 2012**

- Œuvres de Jules de **Verneilh** ; les publications dans le Bulletin de la SHAP : *F. Gérard*

**NUMERO 28 bis - Tome 2 – 2012**

- Œuvres de Jules de **Verneilh** ; les autres publications : *F. Gérard*

**NUMERO 28 bis - Tome 3 – 2012**

- Œuvres de Jules de **Verneilh** ; Florilège : *F. Gérard*

**NUMERO 29 – 2013**

- La route de la poste royale, la « diagonale d'Aquitaine ». *Gabriel Duverneuil*
- Bourdeilles X<sup>IV</sup>e siècle. Huit années de présence anglaise. *Bernard Angeli*
- Petit Patrimoine. Patrimoine oublié... *Marie Pauthier*
- Notre Voyage dans le Brantômois. *Jean-Pierre Rudeaux*

**NUMERO 29 bis**

- Naissance des associations à Nontron : *D. Poupeau*

**NUMERO 30 - 2014**

- A propos des fouilles archéologiques. *Gabriel Duverneuil - Francis Gérard*
- Le voyage touristique de Raymond Poincaré en Dordogne. *Jean-Pierre Rudeaux*
- La vie quotidienne au Moyen Age. *Sonia Breux-Pouxviel*
- Les tailleries de meules de Saint-Crépin-de-Richemont. *Maurice Cestac*
- Construction du chemin de fer de Nontron à Thiviers. *François Reix*

**NUMERO 30 bis**

- Un siècle au service de l'herbe à Nicot : *Jean Bardoulat*

**NUMEROS SPECIAUX 1, 2, 3, 4, 5, 6 : chanoine *Brugière***

- **1** : Le canton de Nontron ;
- **2** : Le canton de Mareuil ;
- **3** : Le canton de Bussière-Badil ;
- **4** : Le canton de Verteillac ;
- **5** : Le canton de Champagnac.
- **6** : Le canton de Saint-Pardoux-la-Rivière

## Commande d'anciennes Chroniques<sup>1</sup> :

Commande des numéros :

N<sup>os</sup> -1 à 29            15 € X .....            =            €

Frais postaux pour envoi des Chroniques (5 €) ....

\_\_\_\_\_

Total : .....            €

N.B. : les numéros spéciaux du chanoine **Brugière** sont vendus au prix de **25 €** l'exemplaire.

Les tomes 28 bis des œuvres de Jules de **Verneilh** sont vendus **30 €** l'exemplaire.

Le numéro 29 bis est vendu **11 €** l'exemplaire.

Le numéro 30 bis est vendu **6 €** l'exemplaire.

Date :

Signature :

Chèque de règlement à l'ordre du GRHIN

Commande à envoyer à        GERARD Francis  
                                         Bernardières  
                                         24340 CHAMPEAUX  
                                         frgerard24@orange.fr



---

## Bulletin d'adhésion au GRHIN

Mme, M., Mlle, M. et Mme

prénom :

Adresse :

Désirez-vous

Recevoir le CR mensuel par Mail ; adresse Mail :

Recevoir le CR mensuel par courrier papier à votre adresse.

Cotisation simple : (35 €)

Cotisation en couple : (40 €)<sup>2</sup>

Coupon à accompagner d'un chèque libellé à l'ordre du GRHIN , à l'adresse suivante :

Dominique Poupeau  
Le Puy de Fleury  
24300 NONTRON

1 - page à couper, à photocopier ou recopier.

2 - ne donnant droit qu'à un seul exemplaire des Chroniques